ANNÉE Nº 254 1er NOVEMBRE 1934

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— TEXTES ET DOCUMENTS —

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



ANCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50



BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

ans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à ître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des eurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement ratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

Ariel. Quelques règles du jeu de la vie.. .. .. 20 fr.
V. Aubrun. Bolivar .. .. 15 fr.
H. Benrath. Le Bal au Château de Kobolnow .. .. 15 fr.
E. Bove. Le beau fils .. .. 15 fr.
C. Braibant. Resplendine et d'autres victimes.. .. .. 15 fr.
L. Bromfield. Hors la famille. 15 fr.
J. Chardonne. Les destinées sentimentales.. .. .. 15 fr.
L. Chauveau. Grelu .. .. 12 fr.
Simone Chevallier. L'ami des vacances.. .. .. 12 fr.
M. Constantin-Weyer. Un sourire dans la tempête .. .. .. 12 fr.
Correspondance, L'Esprit, l'éthique et la guerre.. .. .. 15 fr.
B. Defos. La conférence de Biarritz. Prix.. .. .. 15 fr.
R. Dorgelès. Si c'était vrai ? 15 fr
G. Duhamel. Vue de la terre promise. Prix.. .. .. 15 fr.
K. Edschmid. Destin allemand. 18 fr.
R. Françis. Le bateau refuge. 15 fr.
P. O. Gilbert. Nord-Atlantique. Prix.. .. .. 15 fr.
A. Godoy. Les litanies de la Vierge. Prix.. .. .. 12 fr.
Sacha Guitry. Théâtre I et Souvenirs I.. .. .. 45 fr.
P. Hamp. Gluck auf ! .. .. 15 fr.
N. C. James. Voyageurs debout. Prix.. .. .. 15 fr.
G. Lafumée. Les dessous de Scotland Yard. .. .. 15 fr.
H. de Lagarde. Le soupçon. 15 fr
A. Lami. En vase clos.. .. 15 fr.
25. M. Lewis. Le Moine .. .. 12 fr.
26. P. Martino. Stendhal .. .. 30 fr.
27. L. Massé. Ombres sur les champs. Prix.. .. .. 15 fr.
28. M. Van der Meersch. Le péché du monde .. .. 15 fr.
29. H. L. Mieville. La pensée de Maurice Barrès .. .. 12 fr.
30. P. Morand. Mes débuts.. .. 9 fr.
31. A. Munthe. Le livre de San Michele. Prix.. .. .. 20 fr.
32. T. Pronier. La vie et l'œuvre de François de Curel.. .. .. 30 fr.
33. F. de la Noe. Célestin Courtebise ou la conquête du pouvoir.. .. 15 fr.
34. E. Poe. Le Sphinx. .. .. 15 fr.
35. Monique Saint-Hélier. Bois mort. Prix. .. .. 15 fr.
36. Claire Sainte-Soline. Journée. Prix .. .. 12 fr.
37. N. Ségur. Nouvelles amours de Tristan et Iseult.. .. .. .. 15 fr.
38. E. Signoret. L'étrange aventure. Prix.. .. .. 15 fr.
39. N. Sirine. Chambre obscure. 15 fr.
40. G. Stein. Autobiographie d'Alice Toklas .. .. 15 fr.
41. Styn Streuvels. Poucette .. 15 fr.
42. A. Thérive. Le troupeau galeux. Prix .. .. 15 fr.
43. R. Vercel. Capitaine Conan. 15 fr.
44. L. de Vilmorin. Sainte-Unefois. Prix.. .. .. 12 fr.
45. N. Vindry. Le Canjuers .. 15 fr.
46. A. Bailly. Richelieu.. .. 15 fr.
47. H. Brocher. A la Cour de Louis XIV.

es conditions d'abonnement à *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 380 et 381 du cahier d'annonces

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

Le rang et l'étiquette sous l'ancien régime .. .. 12 fr.
48. G. Doumergue. Discours à la Nation Française. .. .. 6 fr.
49. F. Funck-Brentano. Luther. 25 fr.
50. César Giardini. Don Carlos. 18 fr.
51. Capitaine G. Goes. Hartmannswillerkopf. .. .. 20 fr.
52. R. Grousset. Histoire des croisades et du royaume franc de Jérusalem. — I. L'Anarchie musulmane et la monarchie franque .. .. 60 fr
53. Dr. G. Montandon. Traité d'e logie cyclo-culturelle et d'erg systématique.. 1
54. Problèmes nationaux vus par Françaises. Préface de Paul Va Prix.. 1
55. R. Vallery-Radot. Dictature maçonnerie 1
56. G. Weill. Le Journal, — Orig évolution et rôle de la presse p dique 4

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

57. Bibliothèque de la Pléiade — Cervantes. Don Quichotte 1 volume de 900 pages sur papier bible relié en pleine peau souple.. .. .. 68 fr.
58. A. Jeanroy. Œuvres de François Villon 3
59. O. Mirbeau. Œuvres complètes ill Gus Bofa, Dignimont, Edy Legr Jean Launois, Berthold M 10 vol 50

RÉIMPRESSIONS

60. Jehan-Rictus. Le cœur populaire. 15

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

61. J. Cocteau. Mythologie — Dix lithographies originales de Giorgio de Chirico .. .. 100 fr.
62. Vivant Denon. Point de lendemain, illustré de 3 eaux-fortes originales 2 hors-texte par William Fel. 25
63. A. Levinson. Serge Lifar — Fron pice de P. Picasso. 60

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de m compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous numéros ....

NOM .... Signature

ADRESSE ....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (11)

Bulletin

à remplir et à adresser à la

LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, B^D RASPAIL, PARIS (*...*)

(Rayer les indications inutiles)

Veuillez trouver ci-inclus la somme de fr. ....
à titre de provision pour l'ouverture d'un compte-courant dans v[otr]e maison.

Veuillez me faire le service régulier et gratuit de :
a — votre Bulletin Bibliographique Mensuel,
b — votre Circulaire de livres en souscription,
c — votre Catalogue de livres anciens et modernes d'occasion.

Je désire recevoir par retour les ouvrages suivants : ....

....

....

....

Notez de m'envoyer automatiquement dès leur publication [les] ouvrages nouveaux des auteurs suivants : ....

....

....

....

....

Je désire recevoir ces ouvrages en éditions courantes — sur pap[ier] alfa — velin — Hollande — Japon — Chine.

Mes illustrateurs préférés sont : ....

....

Envoyez-moi automatiquement les ouvrages nouveaux rentrant da[ns] les catégories suivantes : Droit — Philosophie — Sociologie — Tec[h]nologie — Histoire — Géographie — Beaux-Arts — Musique [—] Médecine — Sports — Sciences — etc...

Je désire recevoir en moyenne .... volumes par mois po[ur] une dépense d'environ .... par mois. Envoyez-moi [le] relevé de mon compte mensuellement — trimestriellement.

Nom .... SIGNATURE

Adresse ....

....

nrf VIENT DE PARAITRE

GASTON BONHEUR

LA MAUVAISE FRÉQUENTATION

ROMAN

Un volume in-16 double-couronne.. .. .. **12** fr.

Un chapitre par jour, voilà qui donne des ailes. Et le Dimanche je me reposais. Mon roman venait de travers. Je l'attendais au tournant. Il me faisait peur comme une fenêtre ouverte sur la nuque. La campagne entrait, pêle-mêle, dans ma chambre. Les champs grinçaient, à peine moins que des lits d'auberge. Et je me débattais. Tantôt fille, tantôt garçon, il m'arrivait les pires choses. Une fois, le courage me manqua. Je ne voulais pas que Malou meure. Je dus écrire, les yeux fermés. Ces adolescents qui passaient, juste pesants comme des linges, on aurait dit le cinéma. Ils furent chercheurs de trésor, pionniers dans les Corbières natales. Mes héroïnes, je les aimai faciles, pour nous en donner à cœur joie. Le soir, des chevauchées naissaient, dont je sus être capitaine. Comment, dans la tourmente, disparurent Jacque et Malou — mon bras droit et mon bras gauche ? Qu'importe ! Celui qui vous parle n'est pas manchot.

Gaston Bonheur.

Notice biographique :

Gaston Bonheur, né le 27 Novembre 1913 à Belviannes (Aude) sur le coup de onze heures soir. Pensionnaire durant sept ans au lycée de Carcassonne. Etudiant, en vain, près la Sorbonne. A l'heure actuelle, bon pour servir sous les drapeaux.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **VIENT DE PARAITRE**

LÉOPOLD CHAUVEAU

GRELU

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **12**

Œuvre réaliste qu'une forte dose de fantaisie, même de « loufoquerie n'empêche pas de rester telle.

L'histoire de Grelu commence en plein Pacifique, se continue à Ma seille, sur la route Marseille-Paris, à Paris. Grelu entre dans une banqu où il atteint le summum de la grandeur professionnelle. Il retombe a plus bas — Santé, berges de la Seine — remonte modestement, tien boutique de bondieuseries.

Sa fille qu'il adore, le place enfin, pour se débarrasser de lui, dan un asile de vieillards.

Réalité toute nue, dès lors, serrée de près et — dans la vie de Grelu comme dans beaucoup de vies authentiques — dernière partie la plu réussie peut-être, pas la plus joyeuse.

Si nous sommes tentés de reprocher à *Grelu* son manque d'unité rappelons-nous qu'on n'en trouve guère dans la plupart des existences bien que certains romanciers veuillent nous faire croire le contraire.

DU MÊME AUTEUR :

PAULINE GROSPAIN, *roman* 12

LES HISTOIRES DU PETIT RENAUD, illustrées par PIERRE BONNARD 160

Notice bio-bibliographique :

Né à Lyon le 19 Février 1870. Lycée de Lyon. — Janson de Sailly. Etudes de médeci Paris, — Versailles, — Algérie, — Haute-Savoie, — Genève. Guerre. Après l'hôp américain de Blérancourt lâche la médecine.

A publié : **Derrière la Bataille ; Roman de Renard** (*version moderne*) Payot. — **L'Ombre du Pantin ; M. Lyonnet ; Ramponneau ;** (*au* Sans Pareil). **Pauline Grospain** (N. R. F.). — *Histoires pour les enfants, illustrées par Pierre Bonn ou par lui-même ;* **Poisson Scie, Poisson Marteau ; Petit Renaud ; Docte Popotame ; Roman de Renard** (*version pour la jeunesse*). *Une édition de ces d derniers chez* Dent *pour les écoles anglaises.*

Dessine et sculpte des monstres généralement peu appréciés.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR**

nrf VIENT DE PARAITRE

MARIE-ANNE COMNÈNE

ARABELLE

ROMAN

Un volume in-16 double-couronne .. .. **15 fr.**

« A mesure que les années passent le monde se décolore. Une enfant de douze ans ne perçoit plus les nuances des choses comme une enfant de six ans. Son attention s'est détournée de ce qu'elle voit ; elle écoute ce qu'elle ne voit pas. Pour Arabelle la raie bleue et blanche sur la barque noire du Père Antoine ne signifie plus chant d'allégresse et rêve sur la mer, et les filets remmaillés au soleil au son des mêmes vieux refrains ne la font plus pleurer de tendresse. On lui a parlé de la vie, de la peine qu'on avait à vivre si on ne s'armait pas très jeune. On lui a parlé d'examens, de brevets, de situation à venir. Déjà le merveilleux détachement de l'enfance a pris fin avec sa passion. »

Ce début du chapitre XIX d'*Arabelle* indique le thème et l'atmosphère du nouveau livre de Mme Marie Anne Comnène : il s'agit d'une enfance ensoleillée et pourtant riche en tristesses, d'une enfance à la fois réaliste et visionnaire, sage et pourtant héroïque. Ce roman d'une petite fille s'infléchit brusquement et l'adolescence d'Arabelle se trouve mêlée à une extraordinaire histoire d'amour et de mort où l'on retrouve l'accent et le tragique si particuliers de l'auteur de *Rose Colonna*, d'*Eté* et de l'*Ange de Midi*.

DU MÊME AUTEUR :

Vie et mort de Rose Colonna
1. **ROSE COLONNA**, *roman* .. .. **15 fr.**
2. **VIOLETTE MARINIER**, *roman* .. .. **18 fr.**
3. **LE BONHEUR**, *roman* .. .. **15 fr.**

ÉTÉ, *roman*. .. .. **15 fr.**
L'ANGE DE MIDI, *roman* .. .. **15 fr.**

Notice biographique :

Marie-Anne Stéphanopoli de Comnène, née à Cargèse d'une vieille famille gréco-corse. Études à Cargèse, Ajaccio, Florence et en Sorbonne, à Paris.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA RENAISSAN

PA

A la vérité, il ne saurait y avoir renaissance, puisqu'il n'y a jamais eu mort. Depui
oùelle arriva d'Italie avec de telles lettres de noblesse qu'elle rejeta immédiatement dar
les récits des troubadours, jusqu'aux temps actuels, la nouvelle a traversé les sièc
vigoureux élan qu'elle a même pris en remorque quelques traînards : quel chemin a
la lourde fable picaresque sans ces aventures détachées, semblables à des contes, q
tiennent l'intérêt ? N'est-ce pas à l'art dense et sec des conteurs que le seul roma
septième siècle qui ait survécu, la *Princesse de Clèves*, doit sa pérennité ? Ingambes e
l'*Homme aux quarante écus* et *Candide* permettent à Voltaire d'être impunément f
dans ses tragédies. *Atala* et *René* (ces Mémoires d'Outre-Mer), présentés en « épisode
lèrent les lecteurs assoupis sur les illisibles romans de la Révolution et de l'Empir
Proust avait pour Balzac l'admiration que l'on sait : « Quel romancier ! » s'écriai
quand il avouait ses préférences, elles allaient à la *Femme abandonnée*, à *Une Passi*
désert, à *la Fille aux yeux d'or*, à la *Grenadière* ou au *Bal de Sceaux*. Ce sont des
les *Soirées de Médan*, qui ont lancé le naturalisme. Ce sont les *Nouvelles Asiatiques* qui
au grand public Gobineau, inconnu malgré les *Pléiades*. C'est la traduction des
Extraordinaires qui a valu à Baudelaire la notoriété (et d'ailleurs puisqu'il est qu
Baudelaire conteur, je ne mets pas *La Fanfarlo* au-dessous de l'*Invitation au voya*
dans des nouvelles, dans *Clara d'Ellebeuse, le Retour de l'enfant prodigue, les Amants S*
que le symbolisme a donné quelques-unes de ses plus belles proses. Ce sont des nou
ont fait connaître Giraudoux, Arnoux, Kessel, Durtain, Jouhandeau, bien d'autres.

Rien ne m'étonne autant que de voir confondre roman et nouvelle, que d'entendre
que la nouvelle est un roman court. La nouvelle est courte, cela va sans dire, mais
distingue du roman, ce n'est pas une différence de métrage ; en vérité, c'est une
d'essence. Portés à l'écran, le *Rosier de Madame Husson* et *Boule de Suif* perdent
leur surface lisse, leur force percutante ; c'est que, pour leur faire remplir l'heure
qui est la durée obligatoire d'un film, le cinéaste a dû les allonger en cascade, les ch
péripéties ornementales, appuyer sur le trait et, du coup, attenter aux lois qui condi
ces chefs-d'œuvre. Le roman se laisse, à volonté, étirer ou rogner, non la nouvelle : se
tions lui sont imposées par son sujet même et ne dépendent pas du caprice de l'
un roman peut être abandonné par l'auteur, puis repris, sans que sa composition en
à l'opposé, la technique de la nouvelle s'apparente à celle de la fresque ; cela « pren
coup, comme un enduit, et durcit aussitôt. (A ce durcissement, Mérimée doit son éclat

Une nouvelle DOIT être courte ; cela ne veut pas dire qu'il faille la confondre avec l'e
elle est un travail soigné, non un brouillon hâtif ; bien plus que le roman, elle vaut pa
vement. Le roman est ce que chaque nouveau génie le fait ; la nouvelle obéit à ses lois
qui n'ont presque pas varié depuis la Renaissance. Elle a pour objet d'isoler un per
une action, de les dépouiller de l'accessoire, de les extraire de la vie, tandis que le ror
à nous immerger dans une atmosphère ou, comme disait Péguy, dans un « climat »
aussi l'Anglais, avec sa puissance de suggestion, est-il bon romancier, et le Français, a
méchant et décortiqueur, est-il bon faiseur de nouvelles. Constante dans ses intention
dans ses conclusions, telle est la nouvelle ; alors que le roman osera des reculs, des re
des jeux, car sa flexibilité peut tout se permettre. Parfois le romancier est tenté de r
le souffle court de son rival ; mais le conteur qui écrit en se contractant et en se d
d'une seule secousse, se moque de son confrère empêtré dans un inventaire de passio
un musée de paysages, la tête perdue dans sa rhétorique ou ses péripéties.

On peut écrire un roman avec mauvais goût, outrance et génie, mais il n'y a pas d'e
d'une belle nouvelle qui ne soit techniquement réussie. Un écrivain qui n'est pas un





LA NOUVELLE

AND

...ira jamais une nouvelle de qualité. Si, au deuxième chapitre, il entrevoit la possibilité ...opper son sujet et de partir dans un roman, c'est que sa nouvelle n'est pas bonne ou ...il n'a pas le sens de la nouvelle ; il manquera les siennes ; il n'a pas le coup de main. ...rler le jargon des cuisiniers, le roman est une « composition » avec marinade ou sauces ... tandis que la nouvelle est une grillade ; une pièce bien grillée ne se rétourne jamais ...is.

...ouvelle se place en pleine lumière, sous le jour le plus cru : son sujet, ses personnages, ... même ne sauraient être faux sans que cela se voie ; tandis que, sous le torrent de la ...é, le romancier peut dissimuler tout ce qu'il veut. Assurément, il y a de longues nouvelles, ...velles-fleuves : ce ne sont pas les meilleures ; on attend impatiemment de les voir ...er dans la mer ! Il existe surtout des romans-fleuves qui, avançant par épisodes ...sés, ne constituent parfois qu'un chapelet de nouvelles reliées entre elles par l'enchaî... artificiel du procédé simultanéiste. (« Pendant que Mlle X... pleurait au Père-Lachaise ...ombe de sa mère, à Bar-le-Duc, au même moment, M. de Z..., penché sur son poêle ... »). Ces nouvelles là, non plus, ne pourraient être citées comme des modèles parfaits ...e, car le lecteur, quand il a terminé l'épisode, se demande naturellement ce qui va arriver ...uite. Or, c'est une question que le lecteur ne doit pas se poser : la nouvelle n'est pas, ...le roman, un déroulement dans le temps, une fraction plus ou moins longue de la durée ...ute sa multiplicité, ses entrelacs, ses contingences ; la nouvelle est statique ; l'auteur ... pas naître et sortir de lui, en un obscur enfantement, toutes les conséquences de son ...l les a embrassées d'un seul regard. La nouvelle est une coupe rapide pratiquée dans le ...le ne saurait prendre l'homme à sa naissance, l'expliquer par ses racines, l'accompagner ... croissance ; elle fond sur lui dans une de ces minutes suprêmes où tout le potentiel ...ractère ou d'une situation se convertit en acte, et elle l'immobilise dans cet acte qui ...e. En ce sens seulement peut-on dire qu'elle est un choc, choc d'une expression inconnue ...atrice, surprise sur un visage familier ; et si elle est cruelle, c'est que toute révélation ...n peut concevoir une nouvelle où il ne se passerait rigoureusement rien. Instantané ...hlète capté dans son saut, au moment où il est en l'air. Mais, dans cet instantané, quelle ... d'images, d'émotions, d'enseignements ! Pour un poète, quel thème que ce jet d'eau ...retombe pas ; quelle pureté dans cet effort coupé de ses causes et de ses effets. Le désin...nent vis-à-vis de ce qui arrive, de tout ce qui, en outre, pourrait arriver, voilà par ...ouvelle s'apparente au poème. N'est-ce pas ce qui nous enchante dans l'*Inutile Beauté* ... *Le Sphinx ?* Et, s'il m'est permis de prononcer leurs noms après de tels noms, est-ce ...*ndres Stocks*, la *Nuit de Charlottenburg*, *Les Amis Nouveaux* ne sont pas aussi des compo... immobiles dont on ne retient que quelques profils, l'humeur d'un moment, un certain ...e ? Le mouvement dans lequel je les ai écrits n'était pas un mouvement d'horlogerie, ...utôt une sorte de poussée, de raid, de coup de main poétique sur un objet, un être, ...s.

...ourd'hui, les hommes n'ont plus le loisir de pénétrer les antécédents et les secrets des ... qui ils serrent la main. N'est-il pas naturel qu'avec les personnages fictifs aussi ils ...nnent ces rapports sommaires, brefs, mais nets auxquels les habitue déjà l'écran, ...s demandent leur plaisir à des récits fulgurants et bourrus ? La faveur que le public ...e en ce moment à la nouvelle, dans les hebdomadaires, en est la preuve. Les éditeurs ...nviennent pas encore, au nom d'anciennes préventions. Je souhaite que les talents ...te collection s'est efforcée de réunir réussissent à les faire changer d'avis.

PAUL MORAND.

...s volumes de cette Collection



nrf VIENT DE PARAITRE

LA RENAISSANCE DE LA NOUVELLE
Collection dirigée par PAUL MORAND

CHARLES BRAIBANT

RESPLENDINE
ET D'AUTRES VICTIMES

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE **15**

L'auteur de ce livre a fait l'année dernière une entrée foudroyan[te] dans la littérature, avec *Le Roi dort*, dont on n'a pas oublié l'énorm[e] retentissement. Dans les récits qu'il nous donne cette fois, il nous mo[n]tre un certain nombre de pauvres bougres, des naufragés, des écrasé[s], des *rafalés* des deux sexes, pour employer un vieux mot du langage d[es] matelots, qu'il voudrait ressusciter.

Persuadé que la principale qualité du romancier est la sympath[ie] pour ses personnages, il se penche avec une compassion profonde s[ur] ces pitoyables.

Ses héros et ses héroïnes sont donc des victimes (sauf un ou deux cas o[ù] il s'amuse à les désigner ainsi par antiphrase). Victimes de cette obses[-]sion du salut, qui est le tout des âmes frustes du moyen âge, rabbi Moïs[e] de Villemaur et le grand abbé blanc dom Gobert, amant de Resplendin[e] la petite vierge juive. — Victimes de leurs scrupules, le brave archéo[-]logue Eugène Philippot, modèle de probité intellectuelle et morale, qu[i] fut bafoué par un incube déguisé en politicien franc-maçon ; ou le sain[t] prêtre fils de la momie du Clos-Poulet. — Victime de l'Art, Antoinett[e] Véron, épouse indigne du professeur le plus cocu des deux Bourgogne[s] — Victime de sa vanité d'enfant vicieuse, Angélique Bézu, dite Notre[-]Dame-de-Valembec. — Victimes de l'égoïsme et de la fatuité mâles[,] Bribri, fille de Toulon, la touchante Janine, morte de n'avoir pas s[u] l'orthographe, et Mireille Roux, la femme de l'Utraquiste. — Victime[s] de la cupidité, Gisèle Boucheron et M. le Proviseur. — Victimes d[e] la passion de la propriété, le montagnard Perbost de « l'Herbe au[x] vipères », et Léon Macquin, dans son petit jardin de Bel Respiro. — Victimes de la crise économique qui est en train d'enfanter dans la dou[-]leur un monde nouveau, Denise Florimond, « la Noyée », et Madam[e] Malherbe, la femme de l'horloger de la rue de la Cathédrale, qui ne jouai[t] pas que du violoncelle auprès d'un vieux dégoûtant.

On retrouve dans ces beaux récits cet accent humain et ce mélang[e] de poésie et de réalisme, de familiarité et de grandeur, qui ont fait l[e] succès du premier livre de Charles Braibant.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : 20 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFU[MA] NAVARRE NUMÉROTÉS DE 1 A 20 : 45 FR. ; — 30 EXEMPLAIRES SUR A[L]MOUSSE LAFUMA NAVARRE NUMÉROTÉS DE 21 A 50 : 32 FR.

Notice biographique :

Braibant Charles-Maurice, né le 31 mars 1889, Chef de Service des Archives et des Bibliothè[ques] au Ministère de la Marine, a organisé les archives et réorganisé les bibliothèques de nos ports. Expert [près] le Tribunal de la Seine. — Ancien élève de l'École des Chartes (archiviste-paléographe), lic[encié] ès-lettres et en droit. — Auteur de travaux historiques principalement consacrés au Moyen-Age. Famille paternelle originaire des Ardennes (vallées de l'Aisne et de l'Argonne). — Famille mat[er]nelle originaire de Franche-Comté.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR[E]**

nrf **VIENT DE PARAITRE**

ROBERT FRANCIS

LA CHUTE DE LA MAISON DE VERRE

LE BATEAU-REFUGE

ROMAN

Un volume in-16 jésus .. .. **15** fr.

Des plaines neigeuses des Flandres, Robert Francis transporte maintenant les personnages de son *Histoire d'une Famille sous la Troisième République* sur les rives de la Seine, du Cours la Reine à l'Ile Saint-Louis.

Les trois petites Flamandes de *La Grange aux Trois Belles* sont devenues des femmes. Aux rêves et aux jeux de l'enfance ont succédé les douleurs et les passions de l'âge mûr. La tendresse confiante des trois petites filles s'est muée en amours mélancoliques ou en haines implacables. Mais où que la vie les mène, *La Grange* — le grenier où elles dormaient enfants, la forêt où elles jouaient à se perdre — reste le centre de leurs pensées, le but inavoué de leurs efforts, le lien mystérieux et cher qui les unit.

Dégagé des influences qui furent à l'origine de la vocation de l'auteur, le *Bateau-Refuge* consacre définitivement l'originalité de son talent. Les paysages parisiens y sont évoqués avec une douceur et une tendresse qui prouve que *La Grange*, loin d'être une réussite unique, révélait un écrivain véritable dont la carrière commence seulement. Petits cafés des quais, boutiques ouvertes sur le fleuve, voyages d'automne aux cimetières de Paris, odeur des frites chaudes, bruit des omnibus, silences du Luxembourg au printemps, quand on rencontre dans les allées les premiers enfants de la saison, constituent le cadre de cette vaste « féerie quotidienne ».

On a beaucoup parlé de *féerie* à propos de Robert Francis. Certains personnages du *Bateau-Refuge* illustrent la « manière » si touchante de l'auteur : Patrick qui s'efforce de ramener des filles dans le droit chemin et qui forme une *Compagnie des voitures à Paris* avec le landau acheté jadis pour ses fiançailles — M. Jean-Louis Colomb qui fonde une *Société* pour revendiquer ses droits sur l'Amérique, dont les *titres* principaux sont les factures du boulanger —. La vieille dame amie des bêtes qui distribue aux chevaux le sucre qu'une *Société Altruiste* et malhonnête destine à ses complices — M. Petitpinceau, épicier, qui s'éprend soudainement de peinture au désespoir de Mme Petitpinceau : « *Mon mari travaille à son chaudron, Monsieur. Il dit qu'il travaille pour la postérité. La postérité ? C'est la ruine de l'épicerie.* » — La vieille courtisane, « Madame d'Alençon », qui aime les chevaux de bois et qui est si lourde qu'elle doit payer des « tours » aux enfants pour qu'ils fassent contrepoids et qu'on puisse mettre le manège en route...

Certaines scènes arrachent les larmes : la mort d'une jeune femme, abandonnée par son amant et devenue servante d'une guinguette de banlieue. Un matin de Mai, elle revêt son plus beau tablier, dispose des nappes blanches sur les tables, ouvre les parasols éclatants. Toute la journée, elle sert « la limonade » et répond bravement aux plaisanteries des employés en congé. A cinq heures, elle veille sur les bébés pendant que les mamans s'absentent pour une courte promenade. Le soir, elle reconduit les voyageurs au dernier train, puis elle rentre dans sa mansarde, place sa petite fille entre ses bras, et meurt. « *Le cabaretier dut employer toutes ses forces pour séparer l'enfant de la mère.* » — Le Bal du Bateau-Refuge qui constitue le cœur de cet émouvant récit, où les costumes des jeunes filles sont en papier, où le « coco » remplace le champagne, où, au lieu des danseurs que chaque jeune fille s'est vantée d'amener (et attend peut-être vraiment) se présentent quelques vauriens et où l'héroïne trouve la mort.

Le *Bateau Refuge* trouvera place dans les plus humbles bibliothèques, comme un livre mélancolique et tendre dont chacun gardera le souvenir.

A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE 25 EXEMPLAIRES SUR PUR FIL LAFUMA NAVARRE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE " : 45 FR. ET 50 EXEMPLAIRES SUR ALFA : 30 FR.

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

nrf VIENT DE PARAITRE

O.-P. GILBERT

NORD-ATLANTIQUE

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **15 fr**

Un bateau où vivent quinze hommes, — des hommes qui ont pris une mentalit collective et que la mer ronge chaque jour un peu plus, comme elle attaque et corrod toutes les parties du navire. L'équipage s'est habitué à cette moisissure comme on s'accou tume à une maladie à peine douloureuse, mais qui ne pardonne pas. A terre ces homme se sentent dépaysés, dans leurs foyers ils ne sont plus que des intrus ; ils n'ont qu'un univers : leur bateau.

M. Barnes, le Second du *Portland* — nouveau venu à bord — est différent. Il s'es fait marin pour s'évader, mais on ne s'évade pas ; il ne voyage même pas, *il navigue* Toujours la même route marine, les mêmes ports, les mêmes occupations. Barnes tente de résister, de ne pas se laisser entamer par l'eau. Il n'en faut pas plus pour indisposer l'équipage qui lui voue rapidement un mépris sournois. Tout le monde à bord, du capi- taine au mousse, se moque outrageusement de lui ; son autorité de second est nulle.

Mais une nuit que le *Portland* appareillait, un crime estcommis si près du bateau qu'on entend les coups de feu. Le navire quitte le port sans que personne à bord ne sache exactement ce qui a pu se passer. Les imaginations travaillent, le drame devient le seul sujet de conversation. « Qui a pu commettre le crime ? » ... « Le Second ?... » Le Second qui a embarqué le dernier et après les coups de feu ? Peu à peu cette idée s'ancre dans la tête des hommes. Une série d'incidents place Barnes dans une lumière nouvelle. « Sûre- ment il a tué »... Du coup sa personnalité grandit, la haine et une certaine peur qu'il inspire vont le transformer. Barnes prend conscience de ce personnage qu'on lui impose, il l'accepte et bientôt l'endosse. Métamorphosé, le Second du *Portland* ne se contente plus de se maintenir tel qu'on l'a situé, il ira plus loin, beaucoup plus loin... jusqu'à la chute.

Le drame se joue en dehors des acteurs. Le bateau et la mer inspirent la suite des évènements et modèlent les individus. Qu'ils soient à bord ou à terre, les hommes du *Portland* restent prisonniers du *Portland*.

Notes bio-bibliographiques :

Études : *Philologie et Histoire.*

Livres : *Vie du Prince de Ligne*, Paris ; *The Prince de Ligne*, Londres ; *Le Dégui- sement*, Paris ; *Men in women's Guise*, Londres ; *Women in men's Guise*, Londres ; *Propos de l'Abbé Grosjean*, Bruxelles ; *M. de Choisy, Belle Dame*, Paris.

Reportages écrits et reportages-filmés sur l'Allemagne, l'Angleterre, l'Afrique du Nord, l'Italie, la Syrie, l'Égypte, les Indes, la Malaisie, l'Indo-Chine, la Chine, les Antilles, Cuba, Panama, la Colombie et le Vénézuéla. Quelques titres : *Allah est grand*, — *Cargo*, — *Tropique*, — *Caraïbes*, — *Villes-Bleues*, etc.

Ancien rédacteur à *l'Éclair*, ancien Secrétaire Général de *La Voix* et de *La Répu- blique*,

Après 10 ans de journalisme au marbre ou en reportages, fait maintenant des repor- tages-filmés maritimes et coloniaux.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



VIENT DE PARAITRE

HUBERT DE LAGARDE

LE SOUPÇON

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **15 f**

C'est l'histoire d'un jeune homme faible parce que trop sensible. Son enfance s'es déroulée dans la solitude de la campagne. L'abus des lectures romanesques lui a form une âme très fragile. La trahison banale de sa première maîtresse lui fait au cœur un blessure inguérissable par laquelle le soupçon entre et s'installe en lui. Désormais il doutera de toutes les femmes qu'il rencontrera. A tort ou à raison ? C'est un poin que l'auteur a volontairement laissé dans le vague.

Le récit, commencé dans le calme décor de la campagne berrichonne, continu dans les milieux du Paris d'avant-guerre, se termine dans le cadre sanglant d'un comba de tranchées. Sans donner dans le roman historique proprement dit car il n'a rien invent des actes ni des paroles des personnages réels qu'il met en scène, l'auteur a cependan rattaché l'intrigue à des événements marquants qu'il rapporte avec un grand souc d'exactitude du détail. Ce procédé, pour parler comme Alfred de Vigny, « accroît l'impor tance du livre et lui donne une date ».

L'originalité de ce roman naît principalement de ce que les passages où l'action devien particulièrement dramatique sont presque tous relevés d'une légère pointe d'ironie Image de la vie qui, dans les moments même où elle donnerait le plus à pleurer, prête encore à sourire. C'est d'ailleurs une gaieté un peu sceptique qui domine dans *le Soupçon* où l'auteur aborde sans s'y appesantir les graves sujets de l'angoisse et de la jalousie sentimentales.

Notice biographique :

*Né le 1er septembre 1898, Hubert de Lagarde n'est entré qu'assez tard dans la carri des Lettres. Ancien élève de Saint-Cyr, il ne donna, en effet, sa démission d'officier de l'Arm active qu'à la fin de l'année 1930. Depuis cette date, il a collaboré à l'*Action Française*, à* Exc sior*, au* Figaro*, à l'*Ordre*, publiant dans ces quotidiens, ainsi que dans un certain nome d'hebdomadaires et de revues, des chroniques, des études historiques, des enquêtes, des artic de critique littéraire, des articles politiques.*

Grand voyageur, l'auteur du **Soupçon** *a notamment séjourné à plusieurs reprises au Mar en Egypte et au Levant. Il projette de retourner prochainement en Syrie, afin d'y prendre d notes en vue d'un autre roman.*

Hubert de Lagarde prépare actuellement un petit livre de souvenirs qui aura pour ti **L'Escale Saint-Maixentaise.**

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

nrf VIENT DE PARAITRE

JEAN PRÉVOST

LE SEL SUR LA PLAIE

ROMAN

N VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **15 fr.**

D'abord l'honneur blessé, l'amour blessé, un garçon qui semble vaincu, écarté our toujours des chemins du succès.

Il ne lui reste plus qu'un ressort : c'est la haine. Mais « la haine est le seul entiment qui nous rende patients d'un seul coup ». Et le seul tremplin qui lui este, c'est la province. Mais l'ambitieux d'aujourd'hui, homme d'affaires ou olitique « part de Paris pour aller réussir en Province ». Crouzon, qui tue un omme sans remords ni regrets, qui sauve la vie d'un autre, au péril de la enne, avec la même indifférence, n'est-il plus qu'une force inhumaine et nplacable ?

Non. La nature, dit l'auteur, est pleine de compensations et de contreparties ; 'est parce qu'il est fort en arrivisme que Crouzon est faible en amour et s'y bandonne tout entier, plus éperdu, plus romanesque qu'au temps de sa candeur.

Drame vu de tout près, conté d'un ton impassible, comme les *Frères Bouuinquant*, ce livre rompt avec les habitudes contemporaines du roman d'analyse : e n'est pas sur le ton de la rêverie que le héros s'interroge lui-même, mais sur ton le plus vif, par brusques éclairs.

Ce tableau des premiers-nés du vingtième siècle, de la province et de la olitique n'est pas un roman à clef.

ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : 25 EXEMPLAIRES SUR ALFA MOUSSE LAFUMA, MÉROTÉS DE 1 A 25 : 28 FR.

DU MÊME AUTEUR :

AISIRS DES SPORTS	12 fr.
VIE DE MONTAIGNE (Coll. « *Vies des Hommes Illustres* »)	13.50
RLIN, PETITES AMOURS PROFANES	12 fr.
K-HUITIÈME ANNÉE	12 fr.
S FRÈRES BOUQUINQUANT	15 fr.
S ÉPICURIENS FRANÇAIS (*Hérault de Séchelles-Stendhal-Sainte-Beuve*)	15 fr.
US MARCHONS SUR LA MER	15 fr.
CHEL	12 fr.

Notice bio-bibliographique :

ean Prévost, né en 1901. Rouen, Reims, Coblence ; réfugié de guerre à Roanne, à Paris.

Élève d'Alain, puis de Normale Supérieure en 1919 ; poursuivi pour pacifisme ; études, ts de combats. Journaliste et homme de lettres en 1924, lecteur à l'Université de nbridge de 1929 à 1931 ; séjours et travail en Normandie. A divers moments, chef des rmations de L'Intransigeant, *l'un des trois rédacteurs de* Pamphlet, *etc...*

ean Prévost a écrit un livre d'Essais sur le corps humain : **Plaisirs des Sports,** *un* **ai sur l'Instrospection,** *trois nouvelles philosophiques :* **Nous marchons sur la mer** *ne étude sur l'art de vivre :* **Les Epicuriens français.**

ur le monde moderne il a publié, outre un **Eiffel,** *ses mémoires sur l'année 1919* **-huitième année** *et une* **Histoire de France depuis la guerre** *(1918-1932). Après un conte sur le plaisir,* **Merlin,** *il a publié* **Les Frères Bouquinquant,** *roman mœurs populaires, et un bref roman d'analyse,* **Rachel.**

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

RAYMOND QUENEAU

GUEULE DE PIERR

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. 12

Un père avait trois fils, il envoya Pierre à l'étranger pour compléter ses études, il garda Paul près de lui pour le soutenI dans sa force, il laissa Jean vagabonder où il voulait. L'aîné revin de son voyage avec des idées si peu communes que son père e fut bien fâché : il le chassa de sa présence et le traita ignominieu sement... Mais ses deux autres fils avaient découvert un secre tel qu'il dut s'enfuir. Poursuivi dans les montagnes, il y trouv la mort.

Pierre redescendit vers la ville, Jean n'y retourna pas et Pau y était toujours resté. Quant au père, il devint un caillou gigantesque.

*
* *

Ce n'est pas une intrigue romanesque, mais un mythe *bien connu* dans la Ville Natale — y êtes-vous allé ? Comme tout mythe, il est susceptible d'interprétations diverses. Au lecteur de les découvrir, car — pourquoi ne demanderait-on pas un *certain* effort au lecteur ? On lui explique toujours tout, au lecteur. Il finit par être vexé de se voir si méprisamment traité, le lecteur.

DU MÊME AUTEUR :

LE CHIENDENT, *roman* 15

Notice biographique :

Né au Havre en 1903. A collaboré à La Révolution Surréaliste *(1924-1929) à* Doc ments *(1930) et à* La Critique Sociale *(1931-1933). En 1932, séjour en Grèce ; résult un roman qui obtient, l'année suivante, le Prix des Deux-Magots. Prépare* **Les dernie jours,** *roman.*

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf **VIENT DE PARAITRE**

ALBERT SOULILLOU

« LES TEMPS PROMIS »

NITRO

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE 1

Nitro après *Elie* ou *Le Ford-France-580*, autre récit de la chasse aux « T Promis ».

Les chasseurs ? Une belle femme, Andrée Marçannay, qui ira peut-être ju la déchéance, — mais sera-ce une déchéance ? — et deux hommes des t modernes, des hommes-levain, Samson, Elie, qui agitent toutes les couleu monde et en remuent les formes et en remuent les fondements parmi fresques, parmi des nus, parmi des graphiques, à l'ombre de Giotto, à l'o de Taylor, de Ford, de Staline, à l'ombre de Vlaminck, avec des artistes, des gars du bâtiment, avec des gars de la métallurgie, au milieu des architect au milieu des machines, dans une forêt de poings serrés, de poings dressés, le fouillis des ouvrières et des bourgeoises amoureuses déshabillées, sous le s de la Nitrocellulose, sous les menaces de la Nitroglycérine, dans des fabri sentant le bois, l'auto, les produits chimiques, dans des matins de rêves et désolations de banlieue-nord, des hommes-levain qui remuent des villes, mondes, des chambres d'hôtel, dans un décor d'explosions, de statisti d'ouvrières flambant comme des torches, de voitures aux laques raffinées, à tour amants d'une belle bourgeoise, maîtres despotiques de leurs ouvri vivant l'ivresse et la damnation du contre-maître, voués au peuple quand m autant qu'incompris de lui, pénétrés d'une odeur de nitro devenue leur m

DU MÊME AUTEUR :

LES ENFANTS POSSÉDÉS, *roman* .. ..

ELIE ou LE FORD-FRANCE 580, *roman* .. ..

Notice bio-bibliographique :

L'auteur est né en 1905 à Chalon-sur-Saône. Il a été écolier. Il a été un peu étudia a été aussi employé de bureau, plâtrier-peintre, agent d'assurances, fabricant de s papier, peintre fresquiste, épicier, chef décorateur, machiniste sur bois, dessinateur e émaillés, vigneron, contremaître dans une usine de produits chimiques, pistolea Ford, chômeur, reporter. Il est actuellement chef d'un service artistique d'hebdomad Il a collaboré à plusieurs revues et journaux français et belges. Il a écrit **Les En Possédés, Chair des Atlantes, Elie ou Le Ford-France 580.**

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR**

VIENT DE PARAITRE

LOUISE DE VILMORIN

SAINTE-UNEFOIS

ROMAN

N VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE. .. .. **12** fr.

Une écharpe de laine pliée sur le bras Mlle de Sainte-Unefois se promenait suivie de son petit chien Conquête. Au cours de saisons passées elle avait aimé Raphaël, plus tard elle lui préféra le Comte Sylvio dont la pâleur séduisait. Inquiète que ses sentiments ne fussent jamais en elle que des visiteurs de passage, elle enviait la constance de ses amies et espérait toujours aimer pour la dernière fois. « Mais, disait-elle, je n'inspire pas confiance : J'abandonne. » Des personnages de son choix qu'elle appelait des Transparents venaient alors à son secours et la rassuraient. (ils n'attachaient pas d'importance aux gestes qu'on lui reprochait et qu'elle voulait oublier). En leur compagnie elle quittait son parc de Sainte-Unefois le soir, et elle riait tout à son aise au-dessus des campagnes dans l'espace. Puis vint un temps où elle aima Milrid qui l'aima aussi sans vouloir le lui dire. Il avait peur que pour des aveux elle n'abandonnât l'Univers poétique au centre duquel il l'admirait. Sur terre il n'avait pas confiance : il craignait de la perdre. Dans la solitude de Sainte-Unefois, Grâce alors s'en alla rejoindre ses Transparents qui lui donnaient raison. Plusieurs années après l'un d'eux raconta qu'à l'instant de mourir il l'avait entendue dire tout bas : « Ils vont tous être bien étonnés. » Mais ce n'est pas écrit dans le livre.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAITRE

ANDRE SÉVRY

CAVALERIE

ROMAN

'N VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **15** fr.

EXTRAITS DE PRESSE

Un livre certes, mais une œuvre plus encore.

Il y a là beaucoup plus que du talent, on y sent un avenir. Cela est juste, puissan t, bien équilibré, courageusement vrai, honnête.

C'est de la vie... Tout cela, grouille, trotte, galope, fait des corvées, donne des ordres, boit, mange, s'aime et se hait...

V. B. Lepervanche. *Le Jockey*, 14-10-34.

Le sujet de *Cavalerie* est neuf, ou plutôt je crois que c'est la première fois qu'un tel sujet est traité aussi directement. Aussi ce roman présente-t-il un caractère curieux : les hommes n'y sont guère que des comparses. L'Aventure, contée avec une passion qui, d'abord, surprend et qui retient ensuite l'attention, ce sont es chevaux.

Georges Blond, *Candide*, 18-10-34.

Cavalerie, à mon avis, est une manière de chef-d'œuvre.

Pierre Rocher, *L'Éclaireur de Nice*, 19-10-34.

Voilà que paraît un livre neuf, âpre, qui ne manque ni d'originalité ni de force, et qui révèle un écrivain.

Comœdia, 20-10-34.

C'est le véritable chef-d'œuvre de la psychologie hippique, dénotant chez son auteur un sens suraigu de l'observation, joint à des moyens d'expression d'une rare puissance.

Paris-Sport, 20-10-34.

Il y est que stion de chevaux et c'est par là précisement que l'ouvrage est original, et, dans une certaine mesure, sensationnel.

Le récit de la lutte entre l'homme et l'animal est fort beau. *Cavalerie*, en dépit de brutalités et de grossièretés, est une œuvre remarquable.

Jean Vignaud, *Le Petit Parisien*, 24-10-34,

... vraiment un roman original... vraiment un authentique roman naturaliste, qui témoigne que le naturalisme n'est pas mort et qui pourrait bien le faire aimer de nouveau.

Georges le Cardonnel, *Le Journal*, 25-10-34.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA
REVUE

REVUE MENSUELLE D

DIRECTEUR

Directeur : GASTON GA

PAR

Publiera très prochainement :

PAGES DE JOURNAL, d'ANDRÉ GIDE

DIVERS, par PAUL VALÉRY

LES PASSIONS DU LAC SALÉ, par PANAÏT ISTRATI

CHAIR DE MA CHAIR, OS DE MES OS, par ANDRÉ SUARÈ

LES ALIÉNÉS, INVENTEURS DE MOTS, par GEORGES DUM

L'AMOUR ET LA MONARCHIE, par VALÉRY LARBAUD

DÉLICE D'ELEUTHÈRE (III), par JULIEN BENDA

PASIPHAË (*acte des Crétois*), par HENRY DE MONTHERLANT

NOTES SUR LES ANIMAUX, par PAUL LÉAUTAUD

MORALE DE LA PSYCHANALYSE, par le Docteur JACQUES LAC

NEMROD (fragments), par RAYMOND SCHWAB

LA DIALECTIQUE : DE HEGEL A LÉNINE, par HENRI LEFEBV

GEORGES DUHAMEL, par JEAN PRÉVOST

LE GLADIATEUR CENTENAIRE, par JEAN CASSOU

CONTRIBUTION A L'ÉNIGME, par AUDIBERTI

BAYLE, par BERNARD GROETHUYSEN

ANDRÉ SUARÈS, par GABRIEL BOUNOURE

LLE

NÇAISE

CRITIQUE — 23e Année

ES RIVIÈRE

n chef : JEAN PAULHAN

MOIS

Le rédacteur en chef reçoit le **vendredi** de 3 heures à 7 heures

Les auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an. Les manuscrits ne sont pas retournés.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 1 fr. 50.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire — de luxe* de *La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1er .... 19....

	France	Union postale	Autres pays	*
* Ci-joint *mandat — chèque* de Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de (*majorée de 3 fr. 25 pour frais recouvrement à domicile*).				*Édition de luxe :*
	100 fr.	115 fr.	125 fr.	... UN AN
				Édition ordinaire :
	56 fr.	65 fr.	72 fr.	... UN AN
	30 fr.	35 fr.	38 fr.	... SIX MOIS

............, le .... 193...

Nom .... (SIGNATURE)

....

Adresse .... **Rayer les indications inutiles.*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, Rue Sébastien-Bottin, anciennement 43, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. : Littré 28-91, 92 et 93. Adr. télég. : Enerefenc Paris. — R.C. Seine 35-807

nrf **OEuvres complètes de Dostoïevski**

BULLETIN DE SOUSCRIPTION AUX

ŒUVRES COMPLÈTES DE DOSTOÏEVSKI

Je soussigné déclare souscrire à :

........................série... sur hollande à .. .. 90 francs le volume

........................série... sur chiffon de Bruges à .. .. 60 francs — —

des Œuvres Complètes de Dostoïevski, dans la collection " in-octavo ", et à l'ap
de ma souscription je vous remets ci-joint la somme de (1) ....
correspondant au prix de trois volumes de chacune des séries souscrites.

Je m'engage en outre à vous verser une somme correspondant au prix de chac
exemplaire au fur et à mesure des réceptions, sauf pour les trois derniers do
j'effectue le paiement ce jour par anticipation.

Chaque volume me sera livré franco domicile, dès sa parution.

Cette souscription s'entend *avec — *sans les *CARNETS DE CRIME E*
CHATIMENT — *avec — *sans les *CARNETS DE L'IDIOT.*

Nom .... A .... le 193

Adresse .... (SIGNATURE)

....

(1) 270 francs pour la série sur hollande.
180 — — — chiffon de Bruges.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer :

CRIME ET CHATIMENT suivis de *nombreux brouillons et notes inédits* et du *Journ*
de Raskolnikov ; ....ex. sur *hollande ; .....ex. sur *chiffon de Bruges.

*LES DÉMONS suivis de *La Confession de Stavroguine ;* .....ex. sur *hollande : ..... e
sur *chiffon de Bruges.

*UN JOUEUR suivi de *L'Éternel Mari ;* .....ex. sur *hollande : .....ex. sur *chiffo
de Bruges.

*SOUVENIRS DE LA MAISON DES MORTS ; ....ex. sur *hollande ; ....ex. su
*chiffon de Bruges.

*L'IDIOT ; ex. sur *hollande ; ....ex. sur *chiffon de Bruges.

*CARNETS DE L'IDIOT ; .....ex. sur *hollande à 75 fr. ; ....ex. sur *chiffon d
Bruges à 40 fr.

*L'ADOLESCENT ; ....ex. sur *hollande ; ....ex. sur *chiffon de Bruges.

*Rayer les indications inutiles.



Adressez Bulletin de Commande ou Soucription **A VOTRE LIBRAIRE**

NRF VIENT DE PARAITRE

JEAN SCHLUMBERGER

TRAITÉS IV

SUR LES FRONTIÈRES RELIGIEUSES

Le tirage de cet ouvrage, au format in-8° tellière, est strictement limité à :

50 ex. sur vélin pur fil. **30**
1200 ex. sur alfa **15**

Ces pages dépourvues de toute prétention doctrinale, essayent seulement de définir une position personnelle en face des problèmes religieux.

L'auteur est de ceux qui, n'adhérant à aucune confession particulière, refusent pourtant de renoncer à l'immense patrimoine spirituel amassé par les religions. Ses réflexions ne sont qu'un jalonnement provisoire, par lequel il tâche de déterminer ce qui, de ces richesses, reste accessible pour lui.

Du même auteur :

ROMANS

SAINT-SATURNIN 18
UN HOMME HEUREUX 12
LE CAMARADE INFIDÈLE 12
LE LION DEVENU VIEUX 12
LES YEUX DE DIX-HUIT ANS 12
L'INQUIÈTE PATERNITÉ 15
HISTOIRE DE QUATRE POTIERS .. .. *En préparat[...]*

THÉATRE

LES FILS LOUVERNÉ .. .. *Epu[...]*
LA MORT DE SPARTE (Coll. " Cahiers du Vieux-Colombier ") .. 4

TRAITÉS

(Collection à tirage restreint " IN-OCTAVO-TELLIÈRE ")

I. **L'ENFANT QUI S'ACCUSE** .. .. *Epu[...]*
II. **CÉSAIRE** .. .. *Epu[...]*
III. **DIALOGUES AVEC LE CORPS ENDORMI** .. .. *Epu[...]*
IV. **SUR LES FRONTIÈRES RELIGIEUSES** 15
50 exemplaires sur pur fil. 30

COLLECTION IN-OCTAVO

UN HOMME HEUREUX (dans la coll. " In-Octavo a la Gerbe ").
Sur hollande.. 65
Sur chiffon de Bruges.. 35

NRF ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR[E]

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

VUES SUR L'EUROPE

I

La doctrine militaire de la Prusse est la fin logique de la pensée allemande. Elle la prépare et la couronne. L'Université modèle l'État-Major, et l'État-Major accomplit l'Université. Ainsi l'esprit passe dans l'action. Clausewitz est le terme naturel de Hegel et de Fichte ; Schlieffen, von der Goltz et Bernhardi sont la conclusion nécessaire de Schlegel et de Mommsen, de H. S. Chamberlain et de Treitschke.

Sous nos yeux, Hitler, Goebbels et les autres instructeurs de la bande sont l'expression grossière, l'absurde et puissante parodie de l'État-Major, de la science et de la pensée allemandes : parodie, parce qu'il y a du bouffon ou du monstre en tout ce qui est outré.

Ces primates ouvrent à tous les yeux le mystère de la forêt germanique, des sacrifices humains dans les ténèbres de Teutobourg, et les secrets d'Odin. Ils ont beau l'appeler Wotan et le mettre en musique : la théologie est la même et les rites changent à peine.

Quand ils vocifèrent contre l'anarchie de l'Occident

et la Commune universelle de Moscou, ils sont la plupart de bonne foi. Qu'on leur accorde leur principe, le privilège qu'ils revendiquent et qu'ils s'adjugent d'être seuls dignes de mener le monde, ils sont fondés à croire qu'ils le régiront impitoyablement mieux que nul autre ne fut capable de le faire. Pour être les meilleurs maîtres et les seuls, il suffit de leur livrer un genre humain où il n'y a que des esclaves. Ils y feront régner un ordre implacable. Rien ne sera mieux administré. Le culte des grandes idoles, Machine, Hygiène, Transport, Industrie, sera servi comme il ne le fut jamais. Donnez-leur une planète à organiser mécaniquement : ils l'organiseront mieux que personne ; mais il leur faut un monde asservi, où l'âme même est matière : un monde dirigé par des brutes savantes sans caprice, sans liberté, sans cette suprême fantaisie, qui est la pitié, honneur de l'homme. Le monde hideux que j'appelle le monde du Règlement, opposé au monde de la Grâce.

Remarque. — Qui dit asservi, dit matière. L'esprit est la seule force libre. La matière organisée parfaitement est la machine parfaite. Pour que l'homme soit un automate parfait, il faut d'abord qu'on le purge de l'esprit ; ou, ce qui est pis, que l'esprit soit réduit à un rouage.

II

L'affreux danger de l'Europe, aujourd'hui, qu'elle est régie par des policiers tout puissants et sans vergogne, des souverains à la Machiavel. Ce sont des sbires triomphants, la plus basse espèce de dictateurs que le monde ait connus depuis cent ans. Ils font des plans et ils gouvernent à la façon du *Prince*. Ils se règlent sur les maximes du Secrétaire florentin ; et leurs adver-

saires, les proies qu'ils guettent, sont assez niais pour ne jamais s'en souvenir.

La fin justifie les moyens.

Nécessité fait loi, de toute manière.

Il est juste de trahir et de tuer, quand on y a quelque intérêt.

Partout où on se croit le plus fort, il faut abuser de la force.

Vole le voisin, s'il ne te voit pas ; tue-le, s'il te voit, et si tu peux.

Tout ce qui est avantageux est juste. Un crime qui rapporte est une bonne action.

Le succès justifie tout, et d'abord le crime. Comme on croit peu au crime entre nations, il a du bon.

Le crime et la trahison sont de très bonne politique, quand on peut avoir à faire à des moutons et à des caniches.

Et ainsi de suite. Cette politique est ignoble dans les bas-fonds de Suburre ; mais elle est sublime au Capitole et à la Maison Brune.

III

Il n'y a pas de scélérat, il n'est condamné de droit commun qui ne puisse invoquer Machiavel et se vanter de le suivre : la même morale, la même grossièreté d'âme, la même stupidité, où le troupeau est si bête qu'il voit un comble d'habileté. Car rien n'est plus stupide que le cynique : l'esprit libre et une pensée noble n'en sauraient être dupes et le méprisent également. Que penser d'une morale, d'une politique, et d'une philosophie qui professent la scélératesse et ne s'en cachent pas ? Le fin du fin consiste ici à compter sur la bonne foi et la sottise d'autrui. On admire le génie des hommes assez habiles pour se mettre vingt contre

un, au coin d'une rue mal éclairée, et pour l'égorger dans la nuit, lui prendre sa montre, son portefeuille, ses clés, entrer chez lui, crocheter ses coffres et voler tout ce qui peut avoir une valeur dans la maison.

Est-ce la parodie de Machiavel ? Point ; c'en est l'esprit. La politique de Machiavel est celle des apaches et des assassins ; mais au meurtrier commun on substitue le Prince, qui en vaut dix mille à lui seul, et qui rend la justice pour plus de sûreté. Pour son excuse universelle, le Prince prétend agir au nom et dans l'intérêt de l'État. Ce mensonge est le plus dégoûtant de tous. Car l'État est abstrait, et le prince est aussi concret que ses trahisons et ses crimes. Il n'est prince à la Machiavel qui ne confonde l'État dans sa personne ; et plus il se vante de servir l'État et de ne vivre que pour l'État, plus il pense : « L'État, c'est moi. » On le voit trop à sa cruauté, au soin qu'il prend de sa précieuse existence, à sa haine de toute opposition, à la rage que la moindre critique lui donne, à sa longue rancune et à l'abus perpétuel qu'il fait de son pouvoir.

IV

TOTEM DU RAT

En 1801, l'Europe compte à peine cent cinquante millions d'habitants : la France, l'Allemagne et les Pays-Bas font alors le tiers du nombre.

Aujourd'hui, les Européens sont à peu près un demi milliard, soit trois fois plus.

Là-dessus, les dictateurs de la plèbe ont édicté une loi nouvelle : les pays dont la population ne double ou ne triple pas tous les cinquante ans perdent la moitié ou les deux tiers de leur droit à vivre chez eux, à garder leurs biens, et même à être libres. Ils doivent se sou-

mettre aux peuples qui prolifèrent et en accepter la loi. Il est juste de les envahir. Il est naturel de leur voler ce qu'ils possèdent et de leur prendre leurs colonies : d'autant plus qu'ils les ont conquises, qu'ils les ont rendu prospères, qu'ils y ont dépensé un million d'hommes et cent milliards : la proie n'en est que plus légitime étant plus tentante et plus savoureuse. Les dictateurs de la plèbe ont décidé que les nations de quarante millions d'âmes ne sont plus dignes du sceptre, et à peine de vivre. Cet arrêt n'est pas prononcé par un peuple de cent millions d'habitants : le droit du plus nombreux commence à quarante et un millions contre quarante. Voilà qui est admirable et le dictateur d'un peuple faiseur de lois ne saurait moins faire.

*

Athènes en son plus beau temps n'a pas eu plus de cent mille citoyens et de quatre cent mille esclaves. L'empire athénien, l'Ionie des Iles et de l'Asie-Mineure, n'a pas compté plus d'un million d'hommes. Que valent, à ce compte, les myriades de la Perse, des Indes et de toute l'Asie ? Où se sont créées toutes les disciplines de l'art et des sciences ? A qui en faire honneur ? au petit nombre d'Athènes, ou aux stupides multitudes ?

Que pèsent les Mongols et même les Romains, avec leurs empires, près de Florence et de ses cinq cent mille Toscans avec Dante, Léonard, Botticelli, Donatello et Michel Ange ? Va-t-on soutenir qu'ils valent quatre-vingts ou cent fois moins que les quarante-deux millions d'Italiens qui leur ont succédé, et qui font des gestes ridicules, en criant *O la la !* jour et nuit ?

*

Tel est le Totem du Rat, enseigne de la gloire aux yeux des dictateurs, et leur flagornerie suprême à la plèbe.

Les rats, il faut les épidémies pour nous sauver de leur génie et de leur fécondité. Un seul couple de rats, s'ils pullulent à l'aise, en trois ans il lâche, progression géométrique des portées, cent millions de rats sur la terre : rats fiers de leur raterie, rats qui ne reculent jamais devant les charges et les devoirs de la famille, rats ivres de jeunesse, rats pleins d'ambitions, férus de leurs droits, rats ennemis de tout ce qui n'est pas la raterie, et toujours prêts à combattre pour la race élue du rat.

Pourquoi s'en tenir au rat ? L'insecte est encore plus fécond, et plus prodigue des vertus que le dictateur de la plèbe exige du prolétaire. Qui est le plus prolétaire, la mouche, le pou, le termite ou le rat ?

V

Le grand individu mène le monde, et l'a toujours mené jusqu'ici. Au fond, il ne vit que pour lui seul : telle est la tare.

Il est assez fort et assez noble pour être vrai là-dessus : il ne feint pas de vivre pour le peuple qu'il asservit.

Parfois même, il veut de bonne foi l'élever et l'ennoblir. Il veut se faire cette illusion, bien plus qu'il ne l'a fait. S'il avait la force ou le temps de mieux voir en lui et plus au fond, il saurait bien qu'il ne vit pas pour le nombre. Il vit pour l'esprit ; ou du moins, pour ce que son propre vœu de la grandeur en accepte.

Seul, le saint vit puissamment pour les autres. Les saints ont été les grands, les vrais meneurs d'hommes, et seuls bienfaisants. Il ne faut pas oublier que le saint est la perfection du héros.

VI

Jamais, l'esprit ne se sépare de la justice ; et jamais il n'abdique l'honneur humain, qui est d'être libre.

Machiavel n'est pas un grand esprit. Il est le type, au contraire, du talent qui se croit habile. De là, que sa vie est un échec perpétuel. Quand on compare le Prince à celui qui l'a écrit et à ceux qui en font leur Bible, on rit. Ils sont de ce profond ridicule, qui échappe entièrement à ceux qui le font naître. Les uns et les autres n'ont pas l'ombre d'humour. Voyez-moi ces renards, qui sont toujours pris à leurs pièges. Et ils se fourrent dans une peau de lion. Ce fauve, sur leur dos, est une descente de lit. Il est vrai que, dans la chambre, il n'y a que des poux, des puces et des rats.

VII

Qu'ils regardent un peu ce Crucifix, qu'ils traînent dans toutes leurs boues, sans jamais le voir : et dont ils osent faire une breloque à leur vanité sanglante.

Jésus meurt sur la Croix pour les hommes et pour l'amour du genre humain. Il ne massacre pas les hommes pour leur révéler l'amour et les y faire croire.

Machiavel est le maître de l'époque présente : ce nom seul en dit la vilenie et l'horreur. Les chefs d'État tuent de leur propre main ceux qu'ils assassinent ; et on admire leur génie. On ne peut plus rire. Les hommes, qui règnent aujourd'hui en potentats sur leur pays, sont de lâches assassins, chefs de bande, que rien ne distingue de ces beaux génies destinés, dans les siècles honnêtes, au bagne ou à la potence. Et leur lâcheté personnelle ne triomphe que fondée sur la lâcheté infinie du grand nombre ou le réveil meurtrier de ses instincts.

VIII

MACHT VOR RECHT

Vous vous étonnez de l'horreur que l'Allemagne nous inspire depuis deux ans. Je m'étonne de votre surprise :

vous n'êtes donc pas sensible à la Barbarie ? La voici qui va du Rhin à la mer du Japon ; et celle de Berlin l'emporte sur celle de Moscou, parce qu'elle se vante d'y être contraire. Ici et là, les mêmes tyrans, la même violence, les mêmes outrages à l'esprit, la même haine de toute vie libre et de toute pensée personnelle. Le Barbare est la brute qui vit et pense en troupeau, qui répond à l'esprit par le poing et la hache, et qui a perdu le sens même de la liberté. Car avoir le sens de la liberté, c'est vouloir être libre, et ne pas concevoir qu'on puisse vivre si ce bien unique nous est ôté.

Je suis de la génération qui est arrivée en mil neuf cent, à dix ans près, plus ou moins, à l'âge d'homme. Pas une, depuis cent ans, n'a été plus ouverte à toutes les formes de la vie et de la pensée étrangères, à toutes les œuvres de l'art, à toutes les doctrines, à tous les ordres de science et de beauté, en Europe, en Asie, dans le présent, dans le passé, partout. Pour ma part, musicien dès l'origine, je n'ai rien mis plus haut que les grands Allemands : comme des Grecs, je me suis nourri de Bach et de Wagner, de Goethe et de Schopenhauer, de Mozart et de Beethoven. Je n'aurais pas cru possible de m'en priver plus que de nos propres poètes, de notre prose, de notre science, et de notre art. Et j'en aurais dit autant de toutes les grandeurs et de toutes les œuvres belles, où qu'elles fussent, d'où qu'elles vinssent, à la suite de la maternelle et sainte antiquité.

Je ne suis donc pas suspect, si je reconnais dans l'Allemagne présente la perfection de la Barbarie. Les sauvages des grandes invasions, n'y ont jamais atteint : ils n'étaient pas armés de toutes les forces de la science. L'instinct menait toutes leurs fureurs, non pas le dogme et la théorie. Le délire n'est qu'une forme acharnée de la raison. Ainsi la science peut être la forme suprême de la barbarie.

Voyant le peuple de France trompé sans cesse par des sots, ou des Messies de quatre sous, j'ai souvent dit moi-même que la force fait le droit. Je voulais rappeler à l'homme la fatalité naturelle, et qu'il ne faut pas jeter la Cité Céleste en proie à la Cité réelle. Nous devons toujours tendre à la Cité Idéale, sans oublier que la bête nous dévorera, si nous la laissons entrer chez nous et lui ouvrons nos bras sans défense.

Kraft vor Recht, c'est la nature. Mais l'homme n'est l'homme que pour n'être pas la nature, et sortir de la nature. S'il n'était jamais sorti de la nature, il ne serait toujours qu'un singe, une bête des bois. Et s'il ne passe pas la nature, en dépit de toute sa science, il y rentrera. Il faut vaincre la brute ou être une bête.

La force crée le droit, en tant qu'il est une forme spirituelle de la force, et qu'il est destiné à réduire l'autre, à la museler, à l'enchaîner, et peut-être, un jour, à la faire disparaître. Ou le droit n'est rien, ou il est ce pouvoir de l'esprit. Et s'il ne l'est pas, le fait est le droit même.

Le fait est le droit de la jungle. Tue-moi ou je te tue. Je te mange pour que tu ne me manges pas. Et tout est dit. La barbarie armée de la science peut aussi bien le dire, avec une brutalité infiniment plus dangereuse et plus cruelle.

Aller contre la force, c'est méconnaître la nature. Mais s'en tenir à la force brute, c'est méconnaître l'homme : si dans le fait de l'homme, l'esprit n'est rien ni le cœur, qu'est-ce que l'homme ?

Celui qui a déclaré : « La force crée le droit le plus haut », celui-là ne fut qu'un faux prophète ; son dogme est bas ; sa loi est vile. Qu'il parle pour les gorilles, s'il veut : il ne parle pas pour les hommes. Sa loi n'est pas basse seulement : c'est un mensonge. Si l'art, et la géométrie n'y suffisent pas, la Croix lui en donne le démenti. Et même, dans son bain, Archimède.

L'esprit crée la force qui doit réduire l'autre à servir. Et il y arrivera, ou c'en sera fait de l'homme. Nous mettrons la brute à la chaîne. L'orgueil, le mensonge, et la violence sont les Trois Grâces de l'Enfer : les trois se tiennent et s'enlacent ; elles se tiennent les unes à l'autre, et se succèdent ou vont de concert. L'appel est entendu de la foule bestiale : elle se rue de joie à la destruction et à la haine. On a toujours la multitude avec soi, si on lui propose de haïr. Et on la comble d'aise, si on la vante et si on la paie pour verser le sang. On paie en vil orgueil comme en deniers d'argent. Trente vieilles femmes qu'on livre au massacre font aussi bien le compte.

A qui ne ment pas, dans cet ordre, l'idolâtrie de l'État est l'un des pires mensonges. Si l'on dit que tout est dans l'État, l'État est tout, l'État est la brute même, dont la force justifie tous les crimes. L' « homo homini lupus » est dépassé de soixante millions de têtes : voilà les Allemands de l'Hitlérie.

IX

Il n'y a que le génie catholique pour intégrer l'Allemagne à l'Europe et la débarbariser.

Tandis que les brutes Hitler, Goering, Goebbels, toutes les sortes de Hesse et de Rosenberg triomphent dans le plus vil orgueil de la violence et de la haine, Thérèse Neumann sauve l'Allemagne, peut-être. Au fond de son pieux village, dans l'Oberpfalz, elle renouvelle chaque semaine la Passion du Sauveur. Jésus lui parle son hébreu araméen, et la pauvre paysanne, la plus simple des femmes, répond en patois au Dieu sur la Croix, qui peut tout obtenir de cette incomparable martyre. Elle est si vraie, elle est si bonne, elle est si candide, dans la main de son Dieu, qu'elle n'a pas

l'ombre d'une pensée mauvaise, ou qui juge ou qui blâme : elle ne hait même pas Judas, parce que dans sa candeur elle est contente qu'il donne un baiser à Jésus, fût-ce pour le trahir ; elle est plutôt mécontente de Pierre qui ne craint pas d'être brutal, et de couper l'oreille à Malchus en présence du Sauveur.

Elle baigne chaque jour dans son sang ; et eux, les brutes d'Odin, ils se baignent dans le sang des autres. A cela près, ils se valent. Elle aime tout ce qui n'est pas elle ; ils haïssent tout ce qui n'est pas eux. Elle pleure du sang et certes c'est le sang du Sauveur qui coule par ses yeux ; eux, ils versent le sang, ils méditent le massacre des peuples, le dol à l'infini, et la rapine. Elle se donne à tous, comme aux fils du même Père ; eux, ne connaissent d'hommes qu'eux seuls et leur bestialité seule a droit à la vie. Thérèse Neumann, merveilleuse et sainte possédée de la Rédemption, c'est toi, toi seule, aujourd'hui, qui rachètes la folie de ton peuple et la barbarie des maîtres qu'il se donne. Prie pour eux, qui maudissent sans cesse. Tu le fais, sans le vouloir, sans y penser, fille du ciel, comme tu dois tout faire, tes lèvres suspendues aux lèvres de ton Sauveur, et lié par le Sang, ton cœur sur le cœur de Dieu.

Je me console de l'Allemagne, en songeant combien je t'aime, dans ta misère, ta laideur et, pauvre paysanne, dans ta docilité sainte, sur le grabat, au martyre qui t'unit par la divine compassion à toutes les douleurs et tous les ulcères de la triste humanité.

(Je parle pour elle et ceux qui croïent en elle).

X

Non, mon cher, non. Vous jugez d'un point de vue qui n'est pas le mien. Vous êtes dans la politique et je n'y veux pas être. Je ne me rends pas à Napoléon :

il me faut une autre beauté .Ce n'est pas pour me rendre à ces brutes hideuses, Goering sadique, Hitler Wotan-camelot, les Césars à tête de forçat et les autres Soulouques. Méprisez Doumergue : un brave homme qui n'est pas un sot, me semble fort supérieur à d'ignobles monstres. Ils ne vivent que de mensonge et de cruautés : celui-ci, « lo Stato Dio » et l'Empire romain ; ceux-là, Odin le cannibale sacré et la race supérieure.

A mes yeux, il n'y a de supériorité que dans l'esprit. Et la grandeur spirituelle ne va pas, ne peut pas aller sans la bonté, sans la *caritas* du genre humain, comme dit Saint Paul.

La vertu catholique est là : un triomphe continuel de la vie spirituelle sur la matière, par toute sorte de moyens, qui ne sont pas tous bons, soit : Luther et la Réforme, à un degré moins grossier, sont du même tonneau que Hitler et la Racaille (non que je donne à la religion de la race). L'Allemagne actuelle n'est pas tous les Allemands, heureusement ; mais son triomphe est celui de la matière sous la forme la plus dégoûtante : la viande qui s'adore elle-même. Goethe ne faisait pas brûler Spinosa sur la place publique, au milieu des hurlements. Il n'y avait jamais eu, jusqu'ici, un Évêque pour se dire chrétien et cracher dans la bouche de Jésus-Christ.

L'esprit est la seule cause qui m'importe, la seule que je défende. En dépit de ses musiciens, de ses philosophes et de tant de grands esprits, l'Allemagne est toujours prête à trahir la Cité céleste, la vie spirituelle : c'est ce que j'appelle la Barbarie.

Les Barbares sont les soldats de la brute. Ils assassinent Saint François, faible comme un oiseau, ou Pascal à l'agonie : mieux, Archimède. En riant de ce rire immonde, qui est assurément ce que je méprise le plus au monde et que j'ai le plus en dégoût parce que leur poing a la force.

L'âme de ces brutes est plus velue que leurs membres et que leurs trognes : et le poil blond n'y change rien. « Herren volk », disent-ils d'eux-mêmes. Non : « Baehren volk. »

Depuis deux mille ans, l'Allemagne est la plaie ouverte, l'ulcère de l'Europe. Il ne peut pas y avoir d'Europe, parce que pour l'Allemagne une telle idée n'a pas de sens : l'Europe pour les Allemands doit être allemande ou n'être pas. Ils ne veulent que des esclaves. Et moi, je ne veux pas d'esclaves, pas même eux. De là, Luther et la Réforme : la catholicité les offense : il leur faut un Évangile allemand. Et aujourd'hui, ils en font le plus sauvage mensonge.

Cette race, puisque race il y a, est l'iniquité même, comme toute race d'ailleurs. Une brute comme Schlegel se charge de refaire les tragédies de Corneille et de les rendre plus dignes d'une scène allemande. L'*opus francigenum*, qui est la merveille de l'art humain, ils l'appellent gothique. Leurs savants font l'histoire de la chimie, sans nommer Lavoisier ni Pasteur, ou à peine. Leibniz a volé Pascal ; mais Goethe lui-même n'a aucune notion de ce que Pascal peut être et ne le nomme pas. Ainsi, de tout le reste. Qu'est-ce à dire ? Rien, si ce n'est que pour cette race, la spiritualité doit toujours le céder au coup de poing, à la force de la brute et de la violence. Et que le plus haut devoir de leur morale consiste à ces attentats. Je poursuis la brute d'un feu inextinguible et d'une flamme éternelle.

XI

Le mythe de la race est la plus basse des idolâtries matérialistes.

Cette idole n'est qu'une hypothèse, et sans doute des plus fausses. Mais on la tient pour une vérité démontrée.

Si la race a quelque réalité, elle est une fonction de l'histoire, une création de la vie en commun et de la cité.

En faire le symbole réel et l'effet infaillible du sang, c'est réduire l'homme à l'animal, et la Cité à un élevage de bétail. L'homme, animal de laboratoire, est mutilé de ce qu'il a de proprement humain : le choix libre de ce qu'il veut être, le droit de s'élever et de faire le moindre progrès dans l'ordre du bien. L'idole de la race exige que l'homme abdique sa pensée propre et qu'il haïsse toute charité.

Voilà Nietzsche et son surhomme qui est une force orgueilleuse, dont le délire d'orgueil conclut à la servitude et à l'avilissement du genre humain. Au profit, de qui ? du surhomme, qui est un P. G., un misérable fou, qui vagit aux mains des infirmiers et qui ne doit un reste de vie, pendant dix ans, qu'à cette pitié humaine toute souillée de ses invectives. La compassion, qu'il a chargée de tous ses mépris, est là pour donner la pâtée à ce dieu abject, qui règne sur le monde à quatre pattes. Il faut faire boire et manger cet Antéchrist accroupi sur son ordure ; il faut le laver, il faut l'essuyer. Et ses parents, tous issus de l'avarie, se vantent d'être antisémites avec rage, eux dont la charité même doit tout à l'Évangile.

Il faut porter dans tous ces mensonges le feu de la vérité, qui ne brûle ni ne torture ; mais qui est une lumière. Et je dis que ces mensonges orgueilleux ne vivent que de poison et de sottise : ils font les souverains ; ils se donnent des airs supérieurs et superbes ; ils se pavanent dans leur roue de cruauté ; ils font entendre ce chant si harmonieux du paon, qui proclame sa race supérieure ; et au total ils ne retentissent que de la plus vulgaire vanité : vide, violence, triomphe verbal, et cette complaisance infinie pour sa propre odeur, qui est la forme la plus infecte de l'amour de soi.

L'abus de la force qui se donne licence dans tous les excès, aussi bien que la pratique d'une vie haineuse, si même elle est ascétique, recèlent également cette vilenie égoïste.

XII

Voici que j'entends l'air *Aus Liebe will,* chanté par Elisabeth Schumann, le *Ach, mein Sinn,* de la Passion Saint-Jean et la divine *Canzone Grave* de la Fantaisie en sol, pour orgue.

Je pense au Lied de Lyncée sur la Tour ; le troisième acte de *Tristan* me hante et le dernier de *Parsifal.* Je me rappelle un Quatuor ravissant de Mozart. Et une profonde tristesse me pénètre ; un flot de ténèbres et de regrets m'envahit. Tant de génie et de force, essentiels à la grandeur humaine, et dont je ne puis me passer ! Quoi ? et se peut-il ? Et que la brute cruelle soit la plus forte ? Quelle douleur, quelle mélancolie.

O viens, Antigone, viens leur parler, fille si pure : Dis-leur encore :

Οὔτοι σύνέχθειν, ἀλλὰ συμφιλεῖν ἔφυν,

Je suis née pour l'amour et non pas pour la haine.

(à suivre)

ANDRÉ SUARÈS

LES QUATRE JOURNÉES D'ACAJON BAROGNE

DÉMONS

Réveil en veilleuse. Une voix douce : Veux-tu déjeuner ? Tic du commutateur. La vasque verte roule une vague au ciel de plâtre. Des vers de Banville sautent sur l'arène. /

La verte mer où le flot se hérisse,
La mer aux flots tumultueux, la mer...

Aussitôt, rayures ! Entrée dans la ronde. L'embrun de la rue, le chantier tournant des camions, le râle bleu d'un moteur qui n'en finit pas de partir, part faussement, se fait oublier, puis refond sur moi du bout de l'horizon, les tambours voilés du large me conjurent, la corne d'une pompe à incendie me presse.

Voilà votre courrier. Lecture inquiète. Parcours du journal. Retombement dans le sommeil.

Vous savez qu'il est dix heures ? Je me donne encore de compter jusqu'à vingt, sur la nuque, le coussin bien relevé pour que la tête ne touche pas le mur. Deux ou trois balancements vers la gauche, qui me jettent l'œil sur la dentition de la pendulette, et hop. Robe de chambre.

C'est le moment du trot pour un cheval d'appartement. J'en entends un autre à côté. La maison commence à taper. Le couloir craque. Mon chat pousse doucement

la porte, s'allonge en bâillant, me regarde, parle bref, et saute sur la table. Oh qu'il est bôôôô, mon lion à pipi. Mais c'est l'heure de conter ses peines, on appelle au secours du fond des yeux, du fond de la ville, et voilà que cet imbécile m'éternue dans la figure pendant que je téléphone. C'est l'effet que ça lui produit. J'en connais un qui va se faire saquer. Puni de fenêtre !

Déjeuner. Thé au lait. J'ai beau dire qu'on ne me fasse pas de tartine trop épaisse. Kief de la première cigarette.

Couloir. Cabinet de toilette interminable. Savonnage obstiné, compassé, somnambulique. Ici commence le drame.

Visonin. (de *viser*, nature).

Je revêts, en m'habillant, des fantômes hantés de malices. Les vêtements, en notre absence, sont regagnés par leurs démons, qui se laissent parfois surprendre. Nos amours sont maniaques. Manies de la chemise, en passant la manche gauche, bien d'équerre, pour ne pas arracher le fil pendant d'une araignée toujours possible. Pour boutonner le col, le hausser largement, en prenant du champ, toujours pour ne rien accrocher, et faire entrer d'un seul coup le bouton dans sa paupière. Passer le caleçon bien dans l'axe, car en posant le pied trop en dedans ou trop en dehors, on pourrait forcer dans les plis obliques et dans les coutures, et débusquer encore une fois des fils de la vierge de blanchisseuse. (Oh, ces fils, il imagine qu'en passant le pied, il va en crever tout un réseau. Voir partout des fils ? Est-ce que ce ne serait pas comme de voir partout des rats, comme les alcooliques ? Mais il n'est pas alcoolique. Alors ? Aboulie, mal du scrupule, confusion mentale, anxiété fébrile ?) Puis tendre la soie sur la jambe. Ajuster les chaussettes d'un peu loin et d'aplomb, car on pourrait

prendre un peu de travers et mal placer le petit orteil, qui ne se replace pas, s'il est froissé. Se chausser bien droit, tirer la pattelette et détordre les lacets, qu'on prendra soin d'égaliser. (Pas commode.)

Brosser l'envers de ses bretelles, et les passer largement par-dessus sa tête, pour ne pas accrocher des cheveux follets qu'il faudrait tirer et casser.

Mêmes soins que plus haut pour entrer dans le pantalon. Les fils hasardeux, ou les jarretelles, pourraient accrocher des boutons, des tissus, des poils, et tendre d'autres fils qui suspendraient et fronceraient sa chute, et qu'il faudrait casser encore, contre toutes règles d'équilibre et de correction. Même jeu pour les ouvertures du gilet.

Poussée à fond de la cravate dans la coulisse du faux-col afin que, si elle est d'un tissu très souple, elle n'en sorte pas, peu à peu, de gauche, et ne se coince pas entre le col et la chemise et sur la peau, sensation désagréable.

Exécution très soignée du nœud de cravate, et toujours largement, pour éviter les tirages de fils, en prenant garde que le corselet de la régate soit bien net.

Large application du col du veston sur la nuque, en prenant de loin, pour les mêmes raisons que ci-dessus. Le reste à l'avenant.

Brossage du veston en tendant les plis verticalement, pour éviter les zébrures de poussière.

Brossage attentif du bas du pantalon, car il a traîné un peu quand on l'a passé, d'un geste inclusif.

Item pour le bas du pardessus, lasso de poussière et de moutons.

Dernier coup de peau sur les chaussures, qui, le long de toute cette lutte, ont pu ramasser quelque chose.

Dernier coup de main pour jouxter les cols, rentrer les épaules, tendre les devants.

Coup d'œil inquiet, prolongé, pour voir si je n'oublie

rien, sur la cheminée et sur la table. Ce pastel, posé debout sur le marbre, incline son front d'or ridé. Pousser contre lui la statuette, ou la petite bouilloire ancienne. Retourné la pendulette, qui tourne le dos quand il ne faut pas. Coup de pouce à ce livre qui penche au bord du bureau-commode.

Sortie de la chambre avec toutes sortes de précautions, de regrets et de repentirs, en serrant les fesses et se couvrant du bras gauche étendu, pour ne pas jeter une étincelle de cigarette ou de la cendre sur la couverture de cheval du lit-divan.

Autant dans le couloir, à cause de la penderie, bondée comme chez Barbe-Bleue.

Les fenêtres, de toutes parts, me regardent, se regardent d'une pièce à l'autre, chuchotent, rêvent en chemise, jouent au fantôme, boivent une couleur, disent la messe à l'autel d'en face, à des bras nus qui roucoulent et se reprennent, à la rose de la chaleur, au verre fumé d'un nuage.

Départ.

S'il est midi, descente vers la gare de l'Est, boulangerie des souvenirs...

Alors, je longe de grands bâtiments sombres aux entre-deux de ciel, souvent solitaires, allumés en plein jour, au milieu desquels vogue tristement un tout petit square avec une statue de femme assise, qui pleure et prie pour moi, pour mon vieux faubourg, pour ma maison détruite, et pour l'âme tentée de la gare de l'Est.

(à suivre) LÉON-PAUL FARGUE

LES PLAISIRS DE L'AMOUR[1]

Ce n'était pas un mensonge. Pratiquement, Consuela Peneiro était la maîtresse de Neil Sydney. Tous les deux s'étaient revus bien des fois depuis le soir de leur première rencontre. Mais, en dehors des moments qu'ils donnaient à la passion sensuelle, rien dans le comportement de l'un ni de l'autre n'eût permis de supposer qu'il y eût entre eux plus qu'une simple et tendre camaraderie. S'ils étaient unis par quelque lien plus fort, aucun d'eux ne s'en était jamais confié à l'autre, et sans doute pas même à soi. Cette situation venait manifestement de Neil, dont la volonté de discrétion s'était marquée dès le début de l'aventure. Consuela se félicitait maintenant que ce parti-pris l'eût gardée elle-même des habituelles erreurs de son imagination ; elle était communément portée à s'exalter plus vite, et à vouloir dire tout, et même un peu davantage ; l'influence de son partenaire avait en l'occurence heureusement triomphé de cet instinct naturel. Cette discrétion de Neil était poussée à l'extrême. Il ne quittait jamais Consuela sans insister pour savoir si le choix de la date où ils devaient se retrouver ne risquait pas de rien changer à ses projets ; il agissait en homme désireux de ne troubler aucun détail de la vie inconnue de sa compagne, et de n'y intervenir que dans les heures vraiment vides ; au surplus, toujours

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er Septembre.

prêt à se retirer. De même avant les adieux Consuela avait pris l'habitude de lui demander : « Te reverrai-je » ; et si quelque jour il lui avait répondu : « Non, pourquoi », peut-être n'en eût-elle pas conçu beaucoup d'étonnement. La volupté même, et les aveux désordonnés qu'elle provoque parfois, ne leur arrachaient pas des déclarations plus explicites : il est vrai que l'un parlait anglais, et que l'autre répliquait en espagnol. En bien d'autres cas du reste ils trouvaient également commode de sauvegarder leur pudeur et leur sécurité en usant de ces étranges conversations bilingues, où chacun d'eux lançait dans le désert des mots destinés à ne jamais arriver à l'entendement de l'autre, et qui par là même ne pouvaient engager à rien. Consuela avait appris par expérience que les domaines défendus au langage ordinaire étaient nombreux. Un jour que les amants allaient se séparer dans le métro après avoir délicieusement vécu l'après-midi dans la chambre de l'avenue de Saxe, Consuela avait cru pouvoir dire : « C'est bon, n'est-ce pas, une journée comme celle-ci ». Le regard craintif et gêné de Neil Sydney l'avait avertie de sa faute. « Ne le dis pas », avait-il murmuré. Aussi quand il revint huit jours après et lui demanda comment elle avait passé la semaine, ce fut en espagnol qu'elle répondit : « *Sperante para usted, Caballero* ».

C'était une entente exquise et légère, une amitié confiante et sans prétention qui s'affirmait seule au milieu de toutes ces réserves. Neil Sydney n'avait pas cessé, bien au contraire, de trouver que Consuela était une femme bizarre ; il le lui avait même redit, un jour qu'elle portait un pendentif de son goût, assez joli mais trop personnel pour n'être pas remarqué, et un peu agressivement moderne ; mais, la première défiance dissipée, cette bizarrerie ne l'affectait plus guère que par son aspect pittoresque, et il n'en ressentait qu'une subtile incertitude, beaucoup plus proche du respect

que de la désapprobation. Elle de son côté s'avouait volontiers qu'elle avait là un compagnon souvent mystérieux, et qui ne réagissait pas toujours de la manière qu'elle eût attendue. Elle se rappelait, par exemple, une surprise d'abord désagréable qu'elle avait eue, vers la fin de juin, quand, lui ayant dit en souriant : « Te souviens-tu de ta fuite, le premier soir, devant l'entrée du métro, et comme il s'en est fallu de peu que nous n'en restions là. C'eût été dommage », elle l'eût entendu répondre : « Oh, à ce moment là, cela n'aurait pas eu beaucoup d'importance, puisque nous ne nous connaissions pas encore ». A la réflexion, d'ailleurs, Consuela n'avait pas jugé si déplaisante cette désinvolture. Et en fin de compte, rien ne gênait l'intimité paisible qui s'était établie entre les deux amants. Cette atmosphère de cordialité réciproque avait commencé à se créer dès le samedi qui avait suivi le prologue au Bois de Boulogne ; Neil Sydney s'était présenté chez Consuela porteur d'un bouquet de roses d'un rouge sombre ; et après quelques instants de léger embarras, mal dissimulé de part et d'autre, tous deux s'étaient reconnus capables de se comprendre à demi-mot : l'accord était conclu. Depuis lors, ils s'étaient rejoints tantôt avenue de Saxe, plus souvent au Petit-Clamart, quelquefois en ville. Suivant l'humeur du moment, Consuela faisait tourner quelques disques, à moins, ce qu'elle préférait, qu'elle ne laissât Neil fouiller dans les albums et s'occuper du concert à son gré (il prétendait ne jamais avoir goûté la musique aussi bien qu'auprès d'elle) ; ou encore elle lui partageait ses plus récentes lectures ; d'autres fois, Neil confiait ses ennuis à Consuela ; elle donnait son avis, consolait, rassurait, et savait en bien des cas dissiper d'un sourire des chagrins qu'elle ne prenait au sérieux qu'à demi. Leur union, dont la source paraissait pouvoir se restreindre à une poussée de désir printanier, avait à ce point repris son indépendance

à l'égard de cette origine charnelle, qu'il leur arrivait fréquemment, bien qu'ils ne pussent pas se rencontrer autant qu'ils l'eussent voulu, de consacrer tout un rendez-vous à une simple promenade. C'était l'époque des fortes chaleurs. Neil emmenait Consuela jusqu'à la Seine, dont il fréquentait les bains publics. Les deux jeunes gens passaient là des heures sans arrière-pensée, pleines avant tout de joies sportives ; et ils se séparaient sans avoir échangé plus de caresses qu'un baiser juste un peu trop tendre pour être fraternel.

Comme il n'est pas de règle, dit-on, qui ne souffre d'exceptions, il se trouva tout de même de temps à autre qu'une parole lancée par l'un ou l'autre amant donnât une note assez différente de leur ton habituel. Une fois que Neil partait et que sa maîtresse lui demandait selon sa coutume : « Reviendras-tu », il répondit : « Bien sûr », et ajouta comme malgré lui, en baissant les paupières : « C'est si délicieux ». Elle n'en crut pas ses oreilles, et dit : « Vraiment » d'un air de doute, car elle n'avait jamais songé qu'il pût être délicieux à Neil de venir chez elle. Il continua dans un murmure : « Tu es si compréhensive, si maternelle ». Ce point de vue la choqua. Puis elle en reçut de la douceur. Un autre jour, Neil déclara : « Je voudrais que tu sois malade ». Consuela protesta. « Si, reprit Neil. Très malade. Mais sans danger, bien entendu. Et tu verrais comme je saurais te soigner ». Consuela se montra scandalisée : « Merci bien. Mais je préfère ne pas être malade du tout » ; mais elle avait été plus touchée qu'elle-même ne le supposait par cette puérile manifestation d'égoïsme tendre. Un autre jour encore, ils s'étaient arrêtés, au retour des bains, dans un petit café proche de la Seine. Toute la journée l'air de Paris avait été chargé d'orage, et maintenant il y avait une langueur dans l'atmosphère lourde. Consuela se prit à penser tout haut : « Sais-tu que je me suis dit

quelquefois que tu es peut-être un garçon dangereux. Qu'est-ce qui me prouve que je ne suis pas exposée à devenir amoureuse de toi. Dans ce cas, ce que nous faisons serait bien imprudent. Parce que l'amour, ce n'est pas drôle, j'en ai l'expérience ». Neil eut un regard de reproche : « Tout cela, fit-il, crois-tu que je ne me le sois pas dit pour moi-même. Mais je n'aime pas en parler. Ce que tu viens de faire m'inquiète pour l'avenir de notre camaraderie. Pourras-tu oublier, maintenant, que tu m'as raconté ces choses-là. Pourrons-nous retrouver nos bons moments ». Consuela promit tout ce qu'il voulut.

Ces craintes n'en étaient pas moins véritables, encore qu'elles ne vinssent la troubler que par intervalles, et de ce fait ne la gênassent pas trop. Elles étaient nées d'une circonstance particulière. Après la discussion qui s'était élevée entre Neil et sa femme à propos de Tycho-Brahé, Armande s'était promenée dans la rue pendant deux heures. Puis elle était entrée à la maison. Mais ce n'était pas une réconciliation qu'elle prétendait y entreprendre. Elle s'était réfugiée dans sa chambre, et durant près de quinze jours avait dépensé une habileté prodigieuse pour réussir à ne pas même voir son mari de loin, prenant ses repas en ville et se claustrant dès qu'il se présentait. Neil la laissait faire, de guerre lasse, et curieux de savoir où tendait cette conduite extraordinaire. En fait, quand il lui avait signifié qu'elle était libre, Armande avait affirmé : « Vous ne me le direz pas deux fois » ; elle tenait à ne pas en démordre ; elle préparait son départ. Finalement elle était partie. Un dimanche, Neil avait dit à Consuela : « Je crois que désormais je serai moins pris le soir » ; et il lui avait exposé la situation. Ce congé d'ailleurs ne dura guère. Peu après la fugue d'Armande, Neil reçut un billet passionné : « Mon amour chéri, je pardonne l'affreuse chose », implorant un rendez-vous, qu'il

accorda. Et bientôt Armande réintégra le foyer conjugal.

Si peu qu'elle se fût prolongée, cette fausse alerte avait eu le temps de laisser Consuela concevoir et développer d'assez nombreuses réflexions, et faire face à bien des questions inquiétantes. Si Neil devait avoir plus de loisir, saurait-elle résister au désir d'en profiter avec lui le plus possible. Et sinon, quelle en serait la fin. Elle s'aperçut que la contrainte qui pesait jusqu'alors sur leurs relations, et les espaçait malgré eux, était un garde-fou commode, une sécurité qu'elle avait méconnue. Elle sentait trop le charme du garçon pour ne pas craindre qu'une liberté comme celle qu'il lui annonçait ne risquât de bouleverser déraisonnablement l'ordonnance de sa vie, avec sa propre permission. Et elle s'inquiétait davantage encore que cette crainte se mêlât perfidement d'un subtil mais incontestable plaisir. Après le retour d'Armande, ce fut pis, car elle ne put se cacher que le soulagement que lui procurait la nouvelle ne balançait qu'à peine la déception qu'elle en recevait d'autre part. Terrifiée, elle s'interrogea mieux ; cet examen la rassura dans une certaine mesure : elle ne pouvait se réjouir du malheur d'Armande, à qui elle ne souhaitait aucun mal ; à plus forte raison elle n'irait pas créer de toutes pièces, ne fût-ce qu'à titre d'espérance, l'illusion d'un bonheur dont la poursuite impliquerait la défaite de cette femme misérable. Une voix malicieuse avait beau dire en elle : « Pas encore. Mais méfie-toi. Tu ne sais pas dans quelle voie tu te trouveras peut-être engagée un jour, si tu n'y prends garde » : elle fut bien certaine, en fin de compte, qu'il n'en était pas question. Elle vit, comme on sort d'un cauchemar, s'éloigner la chimère dont son imagination trop vive l'avait épouvantée un moment : le spectre de la jalousie, avec tout son cortège de vilenies et de souffrances. Mais ce lui fut un motif de plus de redouter la passion d'amour comme une maladie effrayante.

Elle s'interdit, par simple mesure d'hygiène, de prêter une oreille complaisante aux propos désenchantés que Neil tenait sur son propre ménage. Il n'avait aucune confiance en la durée de ce qu'il appelait le « replâtrage » de sa vie conjugale, et ne s'en ouvrait du reste pas moins franchement à sa femme elle-même qu'à sa maîtresse. Il s'était si bien accoutumé à se considérer comme un divorcé en puissance, qu'il parlait parfois comme s'il l'eût été réellement. Un jour, il apprit à Consuela qu'Armande se prétendait tuberculeuse. Il en éprouvait un vif chagrin, mise à part cette réserve qu'Armande était fort capable de lui mentir sur ce point autant que sur tant d'autres ; mais il ne put s'empêcher de remarquer sans malveillance : « Heureusement que cela ne s'est pas produit avant notre discorde. Songe que je n'aurais jamais pu me séparer d'elle : elle aurait pu croire que je la quittais à cause de cela ». Et Consuela s'émerveilla tout de même de cette férocité ingénue.

Plus tard, Neil soumit au jugement de Consuela l'incident Tycho-Brahé, que jusqu'alors il n'avait pas osé lui raconter d'une manière précise. Elle en apprécia le piquant, mais tint à son ami des discours mélancoliques : « Le ver est dans le fruit, disait-elle gravement. Je crains bien que tu ne puisses plus jamais être heureux par elle ». Neil hocha la tête : « *Well, sister*, dit-il, *I should be so glad getting a wife like you* ». Elle reporta son inquiétude sur soi-même, et une interrogation lui revint une fois de plus à l'esprit : « *Adonde va,* » commença-t-elle. Seulement elle s'arrêta aussitôt. « *No mas* », dit-elle pensive. Cependant elle regardait avec une douceur triste ce garçon à qui elle devait se défendre, pour mille raisons, de donner un conseil peut-être imprudent.

***

« Philippe aimé, je pense à toi dans une ville dont tu « n'imagines pas le charme, toi l'homme du Nord. Le « jour, c'est une cité morte perdue dans un fond de « province, avec une allure éteinte et somptueuse de « reliure ancienne : des jalousies baissées, des rues « désertes autour des beaux monuments abandonnés ; « le tout dans une couleur incroyablement désuète, « qui par endroits évoquerait plutôt, pour une femme « qui vient de France, l'image d'un gros bourg de cam- « pagne. Et chaque soir, pendant les deux heures qui « précèdent le dîner (la plupart des gens ne dînent que « vers dix heures) une merveilleuse féerie se joue dans « ce cadre d'un autre temps. Le décor s'anime, comme « par miracle, suivant une progression insensible mais « sûre. La promenade qui longe le jardin public, une « immense promenade qui donnait pendant la journée « le sentiment d'un vide prodigieux, s'emplit d'une « foule compacte dont on se demande d'où elle a bien « pu sortir, et dont la distinction naturelle suggère, on « ne sait comment, une impression de suprême élé- « gance. Des musiques naissent de toutes parts. Et « les couples tendres flânent aux lumières, d'un orches- « tre à l'autre, parmi les appels des marchands de « glaces et de *mantecados*. C'est dans ce rêve raffiné, « dans ce paradis des amoureux, qu'il me faut être « seule, et sans nouvelles de toi, mon Nello, mon doux « soleil, y songes-tu. Comprends-tu maintenant comme « il m'est plus cruel encore que tu me manques, au « milieu de cette douceur où tout me blesse et me « rappelle un bonheur qui n'est plus pour moi ». — C'est de Valladolid, — où elle avait convenu depuis longtemps de venir passer auprès de ses parents les vacances d'été qu'elle se permettrait de prendre, — que Consuela Peneiro écrivait à Neil Sydney ces lignes désolées ; et elle s'angoissait, en les relisant, de penser que son appel risquait bien de rester encore une fois sans réponse.

Le drame s'était noué brusquement, une quinzaine de jours avant le départ de Consuela pour l'Espagne, un soir que les amants assistaient ensemble à un spectacle de cinéma. Dans l'après-midi, Maxime Landois était arrivé pour une courte visite à l'appartement de l'avenue de Saxe. Il y avait trouvé Consuela timide, incertaine, vaguement effrayée en face de soi-même, et particulièrement désireuse d'échapper au danger amoureux ; et il avait travaillé, non sans succès, à exalter chez son amie des craintes qu'il paraissait juger salutaires. Par une de ces rencontres qui se produisent plus souvent que la plupart ne le remarquent, le film que Neil et sa maîtresse allaient voir illustrait l'histoire d'une femme que son destin forçait à mener, en dehors de toute existence normale, une vie sacrifiée au service d'un grand amour partagé. Neil était gai. Après le spectacle, il avait regardé sa montre et dit d'un air léger, le plus naturellement du monde : « Je dois te qnitter : ma femme est peut-être déjà rentrée. Viens-tu aux bains après-demain ». Pour la première fois Consuela avait imaginé avec un sentiment douloureux, proche de l'envie, le foyer de son amant. Restée seule dans la rue, quelques instants plus tard, elle s'était aperçue qu'elle souffrait. Le film, les paroles de Maxime, le départ de Neil se combinaient dans sa tête affolée : elle entra dans un café pour écrire, avant même d'y avoir bien songé, une lettre d'adieux : « Séparons-nous avant « qu'il ne soit trop tard. Tu as tout de même une vie « sentimentale organisée. Moi, je suis seule, et serais « sans défense contre les périls d'un amour malheureux. « Nous pouvons encore conserver l'un et l'autre le « souvenir de quelque chose d'entièrement doux. « N'attendons pas que ce ne soit plus possible. Gardons « du moins cela, qui est à nous et ne nous sera pas « enlevé ». Sa lettre était à peine mise à la boîte, qu'elle fut épouvantée de son acte ; elle eut peur de se

comprendre, et un découragement extrême l'envahit.

Après deux jours, la poste apporta la réponse de Neil, une longue plainte éperdue, déchirante d'accent, et pleine d'aveux passionnés dont la nouveauté, presque autant que l'ardeur effrénée, devait bouleverser Consuela. Pratiquement, Neil se plierait à la volonté de cette dernière, à la condition qu'elle la lui confirmât ; il la suppliait seulement de réfléchir avant de lui infliger une telle souffrance. Mais le ton révélait une angoisse si profonde et si vraie, et il y avait autour du consentement ainsi formulé un tel flot de lamentations, de reproches parfois incohérents, et de déclarations sans mesure, qu'il était difficile de se tromper sur le sens de cette acceptation. Consuela en tira simplement la certitude d'être aimée ; et les deux mornes journées d'attente l'avaient changée à ce point, que cette découverte inattendue ne l'emplit que d'un déchaînement de bonheur. Elle écrivit aussitôt une rétractation complète : « Je ne croyais pas que je te manquerais autant. Cela change tout. Je t'aime », qui se terminait en fixant un rendez-vous. Aux lieu et place de Neil vint une nouvelle lettre, dont le style affectueux mais réticent, contraint, tout près de la froideur, contrastait violemment avec la demi-extravagance du précédent courrier, et même avec l'enjouement aisé des billets que le garçon envoyait jadis pour suggérer ou contremander une rencontre. Une seule phrase contenait une allusion aux circonstances qui l'avaient amené à rédiger son cri de détresse ; il y disait en substance : « Ne m'écris pas, et ne cherche pas à me revoir. Je suis en mauvais état, et tu en es un peu la cause. La semaine prochaine, je serai guéri, et j'irai chez toi ». La semaine suivante, Consuela attendit Neil en vain. Elle reçut encore quelques mots griffonnés sur une carte : « Je ne suis pas mort. Ne t'inquiète pas. Je pense à toi tendrement ». Et elle dut quitter la France avant d'avoir revu son ami.

Depuis, Consuela traînait constamment avec soi une peine d'amour, écœurante, pesante à ses entrailles, et pourtant chérie, pareille à une promesse de maternité. Le silence complet qui avait suivi la carte « Je ne suis pas mort » la déconcertait. Elle n'y comprenait rien. Et, bien qu'elle eût maintenant de quoi savoir combien Neil était épris, elle en souffrait cruellement. Elle s'en fût confiée volontiers, ne fût-ce qu'à mots couverts, aux braves gens, simples et bons, qu'étaient ses parents. Mais il lui fallait se taire, et dissimuler au contraire son chagrin, pour faire en sorte que sa présence, qu'ils avaient désirée si longuement, ne leur apportât que de la joie. Aussi attachait-elle un prix singulier aux lettres de Maxime Landois, encore qu'elle en trouvât parfois les propos déplacés, ce qui la surprenait de la part de cet homme d'esprit : « Chère amie, écrivait Maxime, « je compatis à votre solitude. Mais « il ne faut rien « exagérer », comme disait cette servante de restaurant « à qui je demandais si les épinards étaient à la crême ; « et j'espère que vous êtes maintenant assez raisonnable « pour mettre à sa place dans votre mémoire le souvenir « de cette amourette, qui ne vaut sûrement pas les « précieux bijoux dont vous l'ornez ». Ce n'était pas là, certes, l'écho souhaité par la jeune femme. Mais Consuela n'en goûtait pas moins le soulagement provisoire que cette correspondance rompît un peu son lourd secret, et lui semblât en outre porter jusqu'à elle comme un parfum de l'air de Paris. C'était en fin de compte avec reconnaissance qu'elle songeait à Maxime, à ses phrases étudiées, bien agaçantes souvent, mais aussi à la belle intelligence, quelquefois terriblement lucide et pénétrante, que malgré les dernières erreurs de son correspondant elle n'avait pas cessé de lui attribuer. Elle retrouvait Paris, et les différents décors de sa liaison. Elle arrêtait voluptueusement sa pensée à l'évocation du métro et de ses voies souterraines ; et, par une

association d'idées assez saugrenue, l'image de cette activité cachée la ramenait encore, d'une autre manière, au souvenir de Neil Sydney. L'aspect le plus frappant de ses méditations amoureuses était que le regret des instants les plus aigus n'y tenait qu'une place modérée ; la plupart du temps les rêveries de Consuela se composaient d'épisodes discrets, modestes, plutôt chastes. Elle revivait les heures passées en promenades, ou aux bains de la Seine ; elle se revoyait allant chercher Neil le soir à la sortie de sa banque, ou le midi, pour déjeuner ensuite avec lui dans un restaurant voisin ; et ces imaginations nourrissaient à merveille son cher tourment. Un jour, lasse d'avoir écrit en vain, elle fit parvenir à Neil, sans mention d'origine, quelques roses d'un rouge sombre exactement pareilles à celles que lui-même apportait jadis avenue de Saxe ; elle ne sut jamais si l'envoi ne s'était pas égaré. Elle se reprocha ce geste, dont elle avait follement espéré qu'il pourrait mettre fin à sa torturante ignorance. A partir de ce moment là, elle cessa toute tentative directe. Elle laissait passer les semaines, l'âme absente, souriant, parlant et agissant comme une somnambule. Et, dans un sentiment naïf que d'aucuns n'hésiteraient pas à qualifier d'inconscience, elle faisait dévotement brûler des cierges pour la Sainte Vierge afin que cette dispensatrice de toutes grâces lui rendît son amant.

A Paris, Neil Sydney était la proie d'une bien autre détresse. Consuela du moins dans son malheur, n'en connaissant pas les causes et le problème, avait la ressource de les supposer accidentels, et d'appeler, quel qu'il fût, le mystérieux événement extérieur qui les résoudrait au besoin sans qu'elle sût comment. La situation du jeune homme au contraire ne comportait aucune ombre où pût se réfugier une espérance. Neil tenait tous les fils de l'intrigue, parce que tout se résumait pour lui dans sa propre fatalité intérieure, d'une

manière consciente et qui ne permettait aucun recours. Quand il avait reçu la lettre d'adieux de Consuela, un mouvement de stupeur douloureuse lui avait arraché, comme un gémissement involontaire, une réponse entièrement opposée à tout son tempérament habituel ; et c'est alors qu'en l'exprimant il avait soudain compris la profondeur de sa propre passion. Les jours suivants, sa blessure était encore trop fraîche, et il était encore trop inquiet de ce que déciderait Consuela, pour regretter déjà l'impulsion d'un instant d'extrême souffrance. Mais à peine la décision favorable de la jeune femme était-elle survenue qu'en voulant écrire à sa maîtresse la joie intense qu'il en éprouvait Neil avait été forcé d'ouvrir les yeux sur le désastre. Il avait commencé, puis déchiré trois lettres exaltées avant de rédiger le billet banal qu'il devait envoyer en fin de compte ; et cette solution même ne l'avait pas satisfait ; il sentait bien qu'après l'accent qu'il avait adopté une fois, ce ton simplement amical sonnait faux, et que désormais il en serait toujours ainsi ; mais il ne pouvait se résigner à reprendre l'autre. Brusquement, Neil entrevit une terrible évidence : son bonheur fragile et parfait était irrémédiablement brisé. Ce n'était pas un caprice vain qui avait motivé la discrétion de naguère : l'amour de Neil Sydney, pour vivre, avait besoin de ne pas être formulé ; toute expression trop explicite heurtait à ce point son impérieuse délicatesse, qu'elle le vouait à une gêne pire que la mort. Neil ne comprit pas cela d'une façon précise, mais il sentit la condamnation. Il se refusa cependant à l'accepter tout de suite ; car lui-même, pour vivre, avait besoin de son amour.

Chaque jour de la semaine qui précéda le départ de Consuela, Neil dut renoncer une fois de plus à se rendre avenue de Saxe. Il se fixait d'avance une heure pour y affronter cette épreuve, confiant que s'il voyait Consuela

ses fantômes se dissiperaient peut-être. Mais à mesure que le temps s'approchait, l'illusion faisait place au désespoir. Neil prévoyait l'inévitable explication, les paroles indésirables qui s'échangeraient maintenant d'une façon naturelle, et qui réduiraient à néant, dès le début, la reconstruction de son rêve passé. Impitoyable envers soi-même, il s'acharnait à anticiper avec une féroce minutie, et l'inanité de sa chimère lui apparaissait dans une lumière crue. A quoi bon aller chercher là-bas une douceur qui ne s'y trouvait plus, parce qu'on l'avait tuée, et qu'elle ne pourrait plus jamais revivre. Un mal irréparable était accompli.

Neil n'en voulait pas à Consuela d'avoir provoqué cette misère ; il considérait plutôt qu'ils étaient l'un et l'autre victimes d'un même sort malveillant. Il était prêt à réagir, pour peu que l'entreprise eût la moindre chance, contre le destin qui se jouait ainsi d'eux. La première lettre d'Espagne lui rendit un espoir insensé ; le sentiment de la distance qui les séparait à présent lui fut d'abord intolérable au point qu'il oublia tout le reste ; rien ne compta plus, sinon qu'il adorait sa maîtresse, qu'il pensait à elle constamment, et qu'elle lui était nécessaire : tout valait mieux, plutôt que de perdre Consuela. Mais quand il essaya de lui répondre, il reconnut une fois encore qu'il l'avait déjà perdue, malgré qu'il en eût, et qu'il était aussi perdu pour elle. La déception qui leur était promise à tous les deux, quoi qu'ils fissent, lui redevint évidente. Un fil s'était rompu, non pas celui de l'amour, mais celui du bonheur et de l'entente merveilleuse. Neil resta dans son silence, dont même l'arrivée des roses rouges qui lui semblèrent cependant porteuses d'une vertu presque magique ne devait pas parvenir à le tirer.

Il fuyait Armande, avec la même nuance de crainte et de rancune que si sa femme avait eu quelque part de responsabilité dans cette circonstance ; et peut-être

d'ailleurs en effet la malheureuse histoire de son mariage n'était-elle pas tout à fait étrangère à l'actuelle méfiance de Neil à l'égard des mots d'amour ; soit qu'un reste de respect attaché à l'ancienne tendresse défendît au jeune homme d'en laisser les formules servir deux fois ; soit au contraire que ces manifestations sentimentales et ce langage lui parussent à présent ou trop faux, ou ineffaçablement souillés par un usage indigne, et qu'il répugnât d'une manière insurmontable à tolérer que la nouvelle aventure empruntât l'aspect et les modalités d'un recommencement de l'autre. Aussi les désastreux aveux qui, pour avoir été transcrits une fois, se dressaient désormais comme un mur effrayant entre leur auteur et l'avenir de sa passion, prenaient-ils dans l'esprit de Neil, par périodes, l'allure d'une véritable hantise. Neil voulait en vain chasser les phrases funestes qui revenaient à sa mémoire ; la conscience de les avoir écrites brûlait en quelque sorte son âme comme un fer rouge aurait brûlé sa chair. Il allait de plus en plus souvent dîner à Vincennes avec ce qu'il lui restait là de famille : sa mère, qui était veuve, et Blanche, la plus jeune de ses sœurs, qui n'était pas encore mariée. Ce n'était pas qu'il attendît de ces créatures aimantes, mais à qui il ne pouvait rien communiquer de sa peine, un réconfort bien efficace. Mais il craignait la solitude, qui le livrait trop facilement à son obsession de pudeur violée, et à la pensée des mots impossibles à rayer dont l'évocation l'envahissait d'une honte inexprimable, atrocement cuisante à sa peau.

Quelques jours avant son retour en France, Consuela reçut enfin la joie qu'elle n'osait presque plus espérer : ce n'était qu'une carte modérément expressive, mais dont la jeune femme, trop longtemps sevrée de l'écriture chérie, trouva la demi-sécheresse plus éloquente et plus délicieuse que n'importe quel discours enflammé. Elle avait cru devoir écrire à Neil pour lui annoncer

qu'elle rentrerait bientôt ; Neil en manifestait un contentement simple, ajoutant qu'il comptait la revoir le lendemain de son arrivée. Consuela crut le cauchemar dissipé, et la véritable ivresse de soulagement qu'elle en ressentit l'empêcha de pouvoir s'expliquer l'étrange état d'esprit où elle se trouva plongée ensuite, à l'extrême fin de son séjour. Elle vécut en effet les deux journées des 22 et 23 septembre dans une angoisse singulière, dans un accablement pareil à un brouillard sans bords, où perçait une inquiétude latente, une extraordinaire souffrance à fleur de chair, exquise, immotivée, mais incontestablement actuelle. Le soir du 23, n'y tenant plus, elle quitta ses parents et s'en fut promener au hasard de la ville cette obscure terreur qui la prenait au ventre comme une bête. Sa course l'amena finalement au jardin public, désert à cette heure-là et tout empli de pénombre. Une imposante impression de sérénité se dégageait du lieu. Consuela regarda les arbres et les pelouses qu'on devinait dans la nuit tombante, et elle fut sensible à ce calme profond. Tout à coup la jeune femme fut le jouet d'une espèce d'enchantement. Il lui sembla que l'atmosphère se parait de richesses invisibles, qu'un mystère se tissait autour d'elle.

— Qu'est-ce que c'est, se demanda-t-elle ravie. Quelles sont ces grâces inconnues, cette douceur qui m'environne.

Et elle crut qu'il était là.

*

Dans son jardin presque défeuillé où les chrysanthèmes avaient remplacé les dahlias et les dernières roses, Consuela Peneiro se retrouvait seule par un clair après-midi du début de novembre. Elle attendait. Maxime Landois avait promis de passer en voiture la prendre au Petit-Clamart, et de la reconduire à Paris. Maxime était en retard. Qu'importait. Consuela ne

recevait plus les impressions du dehors qu'à travers une espèce de brume protectrice, qui tamisait toute lumière et assourdissait toute rumeur et tout écho. Depuis qu'elle était sûre de ne plus jamais revoir en ce monde le cher visage de Neil Sydney, elle s'était ainsi réfugiée dans une sorte de demi-conscience, comme d'autres s'évanouissent pour fuir l'acuité d'une souffrance qu'ils ne pourraient pas supporter. Elle s'enfermait dans un univers à elle, où toutes les valeurs étaient modifiées, où des incidents qui n'auraient eu parfois aucun sens pour les autres se revêtaient d'une importance extrême, et *vice-versa*. Elle venait de consacrer plusieurs jours à rechercher dans quel livre elle avait bien pu lire une phrase : « Les conquêtes de l'amour sont éternelles », dont elle avait besoin pour changer l'orientation de sa vie et étayer une espérance nouvelle, nécessaire à son âme autant que l'air à ses poumons. Lorsque ses amis essayaient en vain de la sortir de son hébétude, elle souriait tristement, et ne se prêtait guère à seconder leurs efforts : ils prenaient le remède pour le mal, et ne comprenaient pas que c'était précisément cette torpeur qui permettait à Consuela de vivre.

Elle tira de son sac à main l'enveloppe où elle serrait, pour le conserver toujours auprès d'elle, le pauvre trésor secret qui l'aidait à rêver mieux : quelques feuillets de papier à lettre couverts d'une grande écriture un peu maladroite ; une mèche de cheveux blonds ; quelques boules noirâtres et toutes recroquevillées, qui avaient été des roses rouges ; quelques photographies d'amateur, souvenirs d'un jour d'été. Elle contempla longuement ces reliques médiocres ; et bientôt elle ne les vit plus. Un charme s'établissait. Les yeux de Consuela s'ouvraient sur d'autres apparences. Un jeune homme, vêtu d'un complet brun et d'un vêtement de pluie de couleur claire, souriait avec un mélange d'embarras et de malice ingénue ; son beau regard velouté

s'animait ; et une voix, que la jeune femme reconnaissait bien, une douce voix chaude et grave, au timbre légèrement voilé, se faisait entendre : « On me nomme Neil Sydney ». Consuela songea : « C'est charmant. Un nom tout plein de lumière blonde ». Et elle dit avec tendresse : « Il vous va très bien ».

L'intervention des circonstances extérieures mit fin à cette magie. Maxime Landois arrivait, s'excusait de son inexactitude. Consuela déroba vivement à sa vue l'enveloppe aux reliques.

— Toujours songeuse, dit Maxime.

Elle prit avec émotion les mains qu'il lui tendait.

— Ressaisissez-vous, dit Maxime.

— Comment voulez-vous que je fasse, dit Consuela.

Maxime eut un moment de gêne.

— J'avoue, dit-il en cherchant un peu ses mots, que ce suicide, juste la veille de votre retour, a quelque chose de saisissant.

Il l'attira vers lui comme on fait d'une petite fille qu'on veut instruire.

— Mais il s'imposait, reprit-il. Dès vos lettres d'Espagne, je me suis dit que ce garçon devait mourir.

Elle se dégagea brusquement, toute raidie.

— Qu'avez-vous, dit Maxime.

Elle ne pouvait pas répondre. Il la considéra quelques instants : « Pardon, dit-il doucement. J'oubliais que nous n'avons pas la même éthique. Vous m'avez mal entendu. Ne pensez pas que je vous juge coupable : je me plaçais uniquement au point de vue qu'on pourrait appeler le point de vue du romancier, encore que je n'en sois pas un. Votre ami devait mourir, étant donné les conditions du problème ». Il sourit à peine : « Je ne crois pas aux responsabilités, expliqua-t-il.

Elle restait pâle, la bouche rigide, les yeux pleins de larmes. Il la raisonna sans la brusquer :

— Voyons, chère amie, vous ne pouvez pas sérieu-

sement vous considérer comme engagée par le destin de ce garçon. Il est sans doute un peu tôt pour vous le dire, mais enfin, vous savez bien que vous l'oublierez.

Elle contemplait un chrysanthème blanc, énorme et bouclé comme une chevelure. Soudain elle parla. Et son air égaré, son ton de certitude sereine, et le contenu de ses paroles, formaient un ensemble si étrange, que Maxime lui-même ne put réprimer un rapide frisson :

— Non, disait-elle d'une voix monotone où tremblaient des larmes invisibles ; non, Maxime, n'essayez pas de me consoler. Je vais vous dire une chose. Neil n'est pas mort. Il vient me voir. Il ne cessera jamais. Il vient souvent. Il doit me l'annoncer lui-même ; car je sens, je sais quand il va venir ; lorsque j'attends quelque chose qui surgira... et c'est sa présence auprès de moi... ici dans mon jardin...

Elle craignit que Maxime ne la crût folle. Et pourtant elle savait bien que ce n'était pas vrai. Seulement elle essayait d'exprimer, avec une maladresse encore accrue par sa faiblesse de convalescente et son état de demi-somnambule, quelque chose d'inexprimable : le sentiment subtil, mais parfaitement net, que ce qu'il y avait eu de vraiment précieux dans son aventure était de l'ordre des biens qui ne pouvaient pas et ne pourraient pas être perdus.

Au même instant, seule dans l'appartement de Neuilly, une femme en deuil communiait à son insu dans la même pensée que celle qui avait été sa rivale. Comme Consuela, Armande n'eût peut-être pas été capable d'affirmer à coup sûr que ses larmes étaient plus des larmes de douleur que des larmes d'émotion et d'admiration devant la grandeur d'un mystère jusqu'alors ignoré. Le soir où Neil était rentré plus tôt que de coutume et avait demandé ses pantoufles, témoignant ainsi, pour la première fois depuis longtemps, qu'il ne comptait pas sortir après le dîner,

Armande avait eu à plusieurs reprises un avertissement obscur. A un moment de la soirée, elle s'était approchée de Neil à demi allongé sur un divan, et l'avait tendrement baisé aux paupières. Il avait gémi : « Ne sois pas si douce avec moi ». Elle s'était d'abord redressée, froissée dans sa fierté la plus intime, blessée dans le secret orgueil de sa chair : « Phili, cela te déplaît ? » Puis elle s'était penchée de nouveau, honteuse de son premier mouvement. « Me déplaire, non, non, avait-il murmuré d'une manière à peine distincte ; non, au contraire ; tu ne peux pas savoir ». La douceur de cette voix étouffée, et de ce tutoiement dont Armande n'avait plus l'habitude, lui semblèrent l'inviter à continuer sa caresse. Mais Neil s'était dégagé sans brusquerie, avait passé dans la pièce voisine, où il avait feint quelque temps de s'occuper à ouvrir des tiroirs et ranger des objets ; et il était revenu les yeux rougis. Lorsqu'un peu plus tard, accourue au bruit du coup de feu, Armande avait trouvé le corps de son mari étendu sur le tapis de sa chambre avec du sang à la poitrine, elle avait commencé par n'avoir que de l'épouvante. Elle avait porté sa main à sa bouche avec un cri rauque, vite arrêté dans sa gorge qui n'obéissait plus. Puis elle vit que Neil s'était écroulé au pied du secrétaire Directoire qu'il avait acheté jadis de ses économies après l'avoir désiré de longs mois, et la vision du meuble que le jeune homme avait aimé fut plus éloquente que celle du mort lui-même : Armande fut envahie tout à coup par une marée extraordinaire de tendresse et de peine, par un océan de souffrance neuve, trop vaste pour qu'elle pût le contenir, et elle perdit connaissance avant d'avoir saisi toute la portée de ce qui venait d'arriver. Depuis, elle sentait comme si elle n'avait pas véritablement vécu avant l'événement qui lui avait ainsi en quelque sorte ouvert les yeux sur la gravité de la vie. Cette rencontre avec

une réalité qu'elle avait toujours méconnue, et l'incomparable déchirement de son cœur, avaient agi sur elle comme le vent d'orage qui balaie toutes les poussières ; la plupart des petitesses dont elle s'était encombrée n'avaient pas résisté à la tempête ; et il ne subsistait du désastre qu'une Armande nouvelle, simple, étonnée et douloureuse. Pareille à la Miranda de Shakespeare, cette Armande née de la mort de Neil découvrait le monde et la race humaine, et s'émerveillait de les trouver aussi poignants et magnifiques. Avant, elle n'avait jamais été sensible à l'humble poésie des ménages, au langage émouvant des meubles et des objets familiers, qui est le même pour tous, qu'ils soient somptueux ou modestes, et qui leur vient de ce qu'ils ont été choisis avec amour, et qu'ils conservent sur eux comme un reflet du candide désir des hommes ; aussi s'expliquait-elle mal comment certaines pièces du mobilier de Neil pouvaient s'animer et lui parler avec une douceur si cruelle ; paradoxalement, c'était l'image même de Neil et sa mémoire qu'elle appelait alors pour ressentir un peu moins l'atrocité de sa blessure ; et il y avait parfois une espèce de gratitude dans les pleurs qu'elle versait sur lui. Comme Consuela Peneiro, mais d'une autre manière, elle n'avait conçu pleinement le sens de son amour qu'au moment où elle venait de perdre le bien-aimé.

Et elle relisait, sans trop bien le comprendre encore, ce dernier billet recueilli près du cadavre :

« Ne me pleure pas, Armande. La vie est belle. Et ce que tu avais de moi, tu sais bien que tu le gardes, pour toujours ».

ROBERT SÉBASTIEN

CONNAITRE SANS CONNAITRE

Qualités des défauts

Tu ne m'as pas donné de mouvoir mon esprit parmi
la quantité,
Tu as fait de mes mains des ouvrières maladroites,
Et as rendu mes yeux et mes oreilles inactives,
Mais appliqués sur le pouls de l'être,
Ils me révèlent une vie sans vie, sourde, aveugle,
Et pourtant qui est vision, abîme, qui est connaissance.

Les Rochers rouges

Les rochers rouges escaladent un pan minuscule du ciel ;
Comme des phoques soudain rapprochés,
Les pics montrent leurs petites têtes gluantes blanches.
L'air bleu coupé brillait comme du sang,
Et nous étions rajeunis dans ce ciel, dans ce bleu, dans
ce rouge,
Si entiers, si différents des couleurs d'hommes.

Hypnagogie

Le moutonnement des haies,
C'est en moi que je l'ai,
Et j'ai laissé l'éternité
De l'autre côté des haies.

La mer emprisonnée dans une coque de noix,
Dans une conque marine,
Dans une oreille,
Les cieux enroulés dans un iris,
Je les ai dans mon bazar.

Car les cinq sens vont dans tous les sens,
Et transpercent l'univers vivant.
Quand le coudrier qui fait naître les sources,
Et la verge d'Aron dans le buisson ardent
Sauront se rencontrer,
Je serai maître des contrées,
Qui m'ont fait surgir,
Qui m'ont fait me rencontrer
Au détour de cent chemins sans but,
Dans l'univers de hasard.

La muse efface soigneusement ses pas,
La pensée avance par ratures,
Le serpent à cheval parcourt des lieues,
Avant de tomber dans l'abîme de la connaissance,
Avant de naître au connaître,
Dans une expiration de tout son souffle.
La montagne et l'océan se répondent,
Le soleil et la lune sont présents ensemble,
Et pour moi qui ne sais qu'abjurer,
Lié seulement à moi-même,
J'ai découvert que je suis tout,
Et que l'abjuration est le plus grand serment.
Redressé au poignet du Dieu, le serpent
Précipite l'esprit vers l'antre du sommeil.

Rêves

Quand j'ai senti près de ma main son bras nu,
C'était la fraîcheur d'une rivière

Dans le calme de l'été.
Quand j'ai touché sa main,
J'ai senti le mystère d'une vie chaude et secrète.
Quand j'ai rêvé de son sommeil,
Son grand corps assoupi rêvait à d'autres délices.

Parfum de la mort

Ton parfum est si violent que je l'appelle parfum de la mort.
Salut, douleur et mort,
Qui me font connaissant du plaisir et de la vie.
O bienheureux treillis des choses contraires,
Avec au centre ce trou aveuglant.

Nostalgie

Sous ta tignasse victorieuse
S'étend la douce plaine jaunâtre
Et les yeux rêveurs sans nul lieu.
C'est ma patrie, c'est ma patrie,
Ici, sous ce crâne où ne gît nulle pensée.

Sœur Misère

Misère, ma sœur que je retrouve enfin,
Avec ton odeur fade et forte de fatigue,
Te souviens-tu de notre père le Grand Désordre,
Et de notre mère Révolte ?
Je ne vois plus dans tes yeux que lassitude extrême par-delà le désespoir ;
Un poids difficile à supporter pèse sur toi ;

Tu fixes sur rien ton front qui s'efforce et se ride sous la pensée de rien.
Comme tu sais t'enivrer de toi-même et de vagues plaisirs,
O ma sœur Misère, accablée qui me révèles à moi-même.
Le monde est-il si bas ? Nous sommes au plus bas du monde,
Sans pouvoir jamais remonter,
Et les accordéons des bas-fonds soupirent dans les conques,
Nous sommes plus bas encore.

Au pays du délire

Oh ! ces pays immenses et secrets où je pénètre
Par ces croulantes portes d'un or humain ;
Et parfois l'entrée paraissait d'abord sordide et séduisante,
Parfois un glacis éclairé d'un soleil doux,
Parfois une forge où tout fondait,
Parfois un escarpement dur et froid.
Et chaque fois j'allais au pays du délire,
Une source pleurait en moi,
Un embrassement mortel de choses envolées,
Une palpitation aveugle accolée à un cœur fermé ;
Je sentais le jeu cruel des vagues à demi apprivoisées.
Je me souviens de ces découvertes nocturnes,
Et des étranges parentés.

Encore au pays du délire

. . . .
Dans les bas-fonds où l'on est si bien à l'aise,
A même la glaise originelle de la chair,
A même ce qu'il y a au plus bas du vertigineux amour.
. . . .
O feux horizontaux de l'esprit qui se renonce,
Et jets de diamant de l'esprit encore à naître.

Je m'enfonce
Au pays ignoré, dont l'ignorance est une aurore,
Et je me heurte aux fenêtres,
Qui brillent de feux que je vois pas.

Toujours au pays du délire

Je ne sentais rien,
J'étais aux mains de sensations plus fortes,
Sauf une jubilation sibilante qui ne cessait pas.

Abjuration

Ah ! quand la pensée meurt, fracassée sur le sable mouvant
de la chair,
Quand l'esprit du corps, heurtant de son front bas
La muraille vivante qu'il chérit,
Se réjouit de sa chaude prison,
Quand tout est abjuré dans un silence solennel,
C'est alors que je les connais, mes vrais dieux.

Connaissance inconnue

Comme une mer joyeuse vers le soleil futur
Sous le faux demi-jour où la clarté va bondir,
Comme un vin qui fermente dans la cuve scellée,
Sous l'attrait de la lune du vin,
Je te salue derrière tes voiles, innommée,
Ma connaissance aiguë, de moi inconnue,
Toi qui surgis, qui disparais sur les plus hautes vagues
Parmi les eaux écrasées.
Le tonnerre des eaux a réduit le temps à rien,
L'espace est parti au loin avec les mouettes
Et je suis seul dans un bonheur qui serre le cœur.

JEAN WAHL

L'ANNÉE DES VAINCUS [1]

III

LA VEILLÉE DES MORTS

Depuis son retour, Carrière évitait ses camarades. Il ne voulait pas leur parler de son voyage et ne répondait à leurs questions que par des boutades.

— Si je suis revenu ? Tu vois bien... Oui... Tu ne pensais pas que j'allais rester en Allemagne ? Alors, vous croyez qu'on peut voir quelque chose, en trois jours ? J'ai bouffé de la route et de la choucroute... un point, c'est tout. Ludwig ? Et bien, il est resté là-bas... Imagine-toi qu'il n'était pas le patron dans sa boîte. Il y avait des types qui pouvaient lui donner des ordres... Vous me faites marrer.

Les gens avaient pourtant espéré, pendant toute la semaine, que Carrière allait rapporter au pays la vérité sur l'Allemagne. Les spécialistes qui avaient leurs idées sur la politique en avaient parlé pendant des heures, dans les baraques ou à l'usine. Ceux mêmes qui croyaient tout ce qu'ils lisaient dans leur journal, étaient prêts à faire confiance au voyageur. Tous le questionnaient, mais Carrière ne répondait à personne. « Il n'a rien vu », disaient les uns, mais d'autres, clignant de l'œil, la

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er août, 1er septembre et 1er octobre.

mine anxieuse : « Il ne veut rien dire, mais il doit en savoir... »

Martin lui-même n'avait pas pu amener son ami à raconter ce qu'il avait vu en Allemagne. « Pas plus... » avait dit Carrière. Le vieux l'avait regardé d'un air narquois, pendant un long moment où ils s'étaient trouvés seuls. « Non, pas plus, je t'assure », avait répété Carrière avec un air d'homme en faute, le haut des oreilles rouge de sang, les mains hésitantes.

— Eh bien, tu descendras chez nous, pour la veillée... Tiens, ce soir. Je dirai à Michel, le petit dessinateur du bureau, et à M. Hugon de venir aussi.

— C'est pour me passer en jugement ?

— Pour te faire parler... Il faut que tu nous dises comment ça marche là-bas. Si c'est des brutes ou des braves gens, et tout, et tout... Si c'est vrai qu'ils préparent la guerre, qu'ils mettent en prison les ouvriers...

— Tu en sais plus que moi.

— Je lis le journal.

— Dans le journal, c'est plein de mensonges.

— Alors, tu vois bien que tu as quelque chose à dire.

Le soir même, Carrière descendit chez Martin. Le vieux, l'instituteur et Michel étaient déjà installés tous les trois, du même côté de la table. L'abat-jour, placé de travers, laissait leurs visages dans l'ombre et Carrière, ébloui par la lumière qui le frappait aux yeux, ne voyait que leurs mains posées sur la table.

— Alors ?

— Alors...

— La femme de Martin s'installait dans un fauteuil, au bout de la pièce. A menus gestes, elle s'efforçait de ne faire aucun bruit pour ne pas déranger les hommes ; mais le frôlement de ses souliers et de sa jupe détourna l'attention de Carrière pendant quelques secondes. Il laissa sa poitrine se gonfler, puis il reprit, dans un éclat

de voix, comme si l'air avait explosé dans sa gorge :

— Alors ? Je suis contre. Voilà.

Les six mains, ouvertes vers lui, soulevées par l'attente, retombèrent sur le tapis à dessins jaunes. Elles se fermaient lentement, dans une crispation des doigts et de la paume.

— Oui... Depuis que je suis revenu, tout le monde m'embête avec des questions et des questions. Comment sont-ils ? Qu'est-ce qu'ils font ? Vous croyez qu'on peut savoir tout ça, en trois jours. Je ne sais rien du tout, mais je n'aime pas leur façon d'être... Pour ça, non.

— Tu n'es pas content ? dit Martin. Ils t'ont mal reçu ? Ils t'ont fait des misères ? On t'a crié après, dans les rues ?

— Non, non, ils ne m'ont rien fait... Mais ils ont une façon de vivre qui n'est pas la mienne... Pas la nôtre, si vous voulez.

— Pour le manger ? Pour le travail ?

— Pas pour tout ça... Non... Une façon de vivre... je veux dire une façon de mener la vie... Des idées, quoi...

D'un claquement des doigts, il déplaça l'abat-jour. La pénombre devint égale des deux côtés de la table et Carrière aperçut, en face de lui, le visage des trois hommes qui le regardaient en arrondissant leurs sourcils.

— Ce ne sont pas des gens comme nous ? demanda Martin lentement. Alors, c'est vrai, tout ce qu'on raconte ?

Carrière tapa du poing sur le bord de la table. A nouveau il gonfla ses joues et souffla avec violence :

— Si, ce sont des gens comme nous. Ils devaient être comme nous, mais ils sont en train de changer. A mon avis, il ne doit même pas y avoir longtemps qu'ils sont comme je les ai vus... C'est du nouveau, ça. C'est une invention, comme les moteurs et les machines... Ils

ont inventé une nouvelle façon de vivre... C'est bien ça.

Ni Martin, ni Michel, ni M. Hugon n'avaient l'air de comprendre. Ils se regardaient. Michel faisait des grimaces et semblait prêt à éclater de rire. Il n'attendait qu'un regard de complicité pour le faire et lançait des coups de tête à droite et à gauche. Martin se grattait la tempe à petits coups d'ongle, mais sa femme, du fond de son fauteuil, demanda d'une voix calme :

— Alors, ils font tout pour quelque chose qui nous est égal à nous autres ? Il n'y a plus de rois, pourtant, à cette heure, chez eux ?

— Il n'y a même plus personne... Plus personne qu'on puisse connaître, qu'on puisse aimer, des hommes, des gens, des personnes, quoi. C'est bien ça, Madame Martin, tout ce qu'ils font, c'est pour des imaginations de furieux... Quand ils boivent un coup, c'est pour la grandeur de l'Allemagne.

Le visage de M. Hugon venait brusquement de se détendre. Il souriait, comme en classe, du haut de sa chaire, quand un enfant s'embrouillait dans ses réponses, et perdait le fil d'une leçon trop bien sue :

— Ah, c'est tout simple... Carrière, vous voulez dire qu'ils sont nationalistes ?

— Oh, ouèt, nationalistes. Ce n'est pas ça. Ça ne veut plus rien dire, nationaliste. Tenez, Martin, c'est aussi un nationaliste, et pourtant...

— Ah, mais dis donc, tu deviens fou, ce soir ? dit Martin.

— Fou ? Pas pour un rond. Je sais ce que je dis. Nationaliste ? Tu l'es, et moi aussi... Je le sais, à présent. Tu dis bien, toi : les Français, les gens d'ici, nous autres, et qu'on ne nous embête pas, les Français ça part comme des chiens de chasse, faites-leur sentir la poudre et vous ne les tenez plus... Tu dis tout ça et qu'on est moins sauvage qu'ailleurs, qu'on est le pays

de la liberté, qu'on fait ceci, cela... Seulement, quand tu bois ton vin, quand tu fais ta partie de boules, tu ne parles pas de la grandeur de la France, ni moi non plus. Ça fait quand même qu'on n'est pas tout à fait abrutis, ni fous furieux, comme ils sont devenus. On reste libre dans ce qu'on fait, on peut juger du bon et du mauvais, tenir aux choses pour ce qu'elles sont... Tu comprends ?

— Ne vous frappez pas comme ça », dit Michel qui laissa fuser le rire qu'il contenait depuis un long moment. « Je ne vous comprends pas, vous vous dites socialistes et vous ne pouvez pas supporter un pays où personne ne peut vivre pour soi-même ! Parce que c'est ça, si je comprends. Tout est pourtant si mal foutu, à présent, qu'il faut bien y mettre un peu la trique... Ce n'est pas ça qui me ferait peur ».

— A moi non plus, si c'était pour quelque chose. Mais on les fait marcher pour des mensonges. Comme nous autres pendant la guerre. Karl vous dira qu'ils vont faire la république du travail. Seulement, ce qui compte, pour eux, ce n'est pas le travail, c'est l'Allemagne. A ce prix là, les travailleurs n'auront jamais que la part des pauvres. Ils abandonneront tout ce qui faisait leur liberté de pauvres bougres, et ils se réveilleront un jour plus malheureux qu'avant. Ils n'ont pas fini de traîner leur misère. On leur ment, mais s'ils prennent trop au sérieux les mensonges qu'on leur raconte, on les assommera pour leur faire comprendre. Ils la verront leur république du travail ! Aujourd'hui, ce sont des salauds, mais demain, ce sera des malheureux...

— Pourquoi cries-tu ? dit Martin d'une voix douce.

— Pourquoi je crie ? Parce que j'ai gardé ça pendant dix jours, pour moi tout seul. J'y ai pensé et repensé. J'y ai même pensé toute une nuit, en traversant la France d'un coup... Je me disais : « Pourquoi tu es

contre eux ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Ils ont bien le droit de mener leur vie à leur guise ? Occupe-toi de ce qui te regarde... » Oui, oui, d'accord, mais ma vie à moi, ma façon de vivre, ça me regarde. je pense ? Je te dis qu'ils sont en train de tout démolir, de tout mettre à l'envers. Pour eux, un homme, ce n'est rien. C'est un bout de pierre dans un mur, et on le place comme on veut, dans le mortier... Pour moi, un homme, ça vaut plus que n'importe quoi... Pour toi aussi. A la guerre, nous avions cru que le malheur apprendrait à tout le monde ce que c'était... Pas plus, les gens ont compris qu'un homme n'est plus rien. Ça, c'est la folie du malheur, tout est sorti de lui. Ils le disent bien. Karl te le dira.

Martin sifflait doucement, entre ses dents blanches, aux arêtes vives. Il regardait Carrière en se recroquevillant sur lui-même, comme s'il avait fait effort de tous ses muscles pour mieux le suivre, pour lui tenir tête dans cette course haletante à travers un monde nouveau, inconnu de lui.

— Admettons, dit-il enfin. Mais tu viens de le dire : ça les regarde. C'est leur affaire, pas la nôtre. On peut s'entendre quand même après tout ?

— S'entendre ? Ne pas faire la guerre ? Si je le veux... Qui te parle de leur chercher noise ? Moi, personnellement, je n'ai rien contre eux... Mais j'ai peur que ce soit une folie qui se donne. C'est plus simple de vivre comme ça, comme des fourmis, que d'essayer d'être des hommes. Écoute-moi bien, Martin, un jour, tu entendras peut-être des gens de chez nous te dire que c'est comme ça qu'il faut faire et tu auras de la peine à sauver ton dernier morceau de vie.

M. Hugon et Michel suivaient ce dialogue sans rien dire. Ils n'étaient plus que des auditeurs étonnés, deux hommes de vie tranquille, habitués aux livres, au travail de bureau, qu'effrayait la brusque violence du

paysan et de l'ouvrier menacés au plus profond de leur vie. Entraîné par Carrière, Martin s'échauffait à son tour. Il se levait, marchait, coupait la parole à son ami, criait aussi :

— Tu crois ça ? Quoi ? Je n'aimerais plus mon vin parce qu'il est bon, mais parce qu'il est français ? C'est bien ça que tu veux dire ? Des gens me feraient marcher à la trique, moi aussi ? Des Français ? Montre-les moi, que je les regarde.

— Il n'en manque pas. En racontant des mensonges, on peut même en trouver qui ne soient pas des brutes ni des voyous. Demande à Michel. Aujourd'hui, c'est plein de jeunes gens qui feraient n'importe quoi pour courir après des promesses.

— Des jeunes gens, des jeunes gens... Mais les vieux comme moi, ça compte encore...

— Regarde Karl. Ils l'ont changé en une semaine. Maintenant, il ne dit plus qu'il est un bon mécano, mais que les Allemands sont les premiers pour la mécanique. Ça n'a l'air de rien, mais ça suffit pour transformer un bonhomme. Après ça, adieu, il n'y a plus personne avec qui causer. Moi, je ne marche pas. Et tous leurs trucs le nationalisme, le socialisme national, je m'en fous. Ce que je veux, c'est que les hommes soient toujours des hommes, même dans le malheur. S'il me fallait travailler pour toutes leurs histoires...

— Écoute un peu, dit Martin, tu parles trop. Ça t'a monté la tête, ce voyage. On a peur de ne pas bien te comprendre. Tu parles de ce qui peut arriver en l'an quarante... J'aimerais mieux savoir ce que tu as vu, ce qu'on t'a dit. Ne cause plus de toi. Dis-moi : « ils veulent la guerre, ils parlent mal de nous, ils ont diminué les salaires, ils font ceci et cela... »

Carrière eut un brusque mouvement de tout le corps. Il posa ses coudes sur ses genoux, croisa ses mains, baissa la tête, les yeux fixés en avant de lui. Il regar-

dait la boule ronde de la lampe comme si l'Allemagne entière y avait réuni tous les spectacles dont il essayait de se souvenir. Tous, comme lui, penchés en avant, regardaient la lampe et semblaient y découvrir aussi ce monde nouveau dont toutes les raisons de vivre leur étaient étrangères.

Carrière parlait par à-coups, d'une voix sourde qui ne ressemblait plus à sa voix naturelle. Il évoquait les défilés, les étendards, les uniformes, les hommes alignés, marchant au pas, en longues files : « J'en ai vu partout, sur les routes, avec des bottes crottées, couverts de poussière, dans les faubourgs, sur la grande place de la ville. Un après-midi, ils étaient plus de dix mille qui chantaient... » Chaque mot dit, chaque phrase semblait jaillir d'une évocation réelle, d'une vision lente et formidable. « Partout, des hommes en brun, des musiques... Je ne crois que ça veuille dire qu'ils préparent la guerre pour demain... Non... Ils font ça pour le plaisir, comme si ça leur prouvait qu'ils existent. Ils aiment marcher au pas. Ils jurent que ça ne veut rien dire, mais, pour moi, c'est pire que d'accepter la discipline parce qu'on a peur de la guerre ou même parce qu'on la veut ».

Les trois hommes, tendus vers lui, le questionnaient parfois, reprenaient un mot, l'obligeaient à préciser à nouveau. Il répondait, suivait la vision, puis s'arrêtait un moment de parler comme si, entre les colonnes alignées, un vide immense s'était fait. Il recommençait à parler et semblait retrouver alors, au coin de la rue, les distributeurs de tracts, pourchassés par les sections d'assaut : « Trois ouvriers, comme Ludwig, Karl et moi... Pour un bout de papier, ils risquent leur peau. Des durs, avec ça. Courageux, je les ai vus, un contre dix, qui tiraient à travers leur poche... Les deux qu'on a pris... »

Puis, lentement, comme si cette vision avait à son

tour perdu de son intensité, comme si la boule ronde, suintante de pétrole, avait fait disparaître les ouvriers ensanglantés dans un remous de foule, il se mit à raconter l'histoire de Ludwig et la dispute qu'il avait eue, au restaurant, avec Karl. Plus rien de réel, plus aucune image ne soutenait son récit. Il cherchait ses mots, tâtonnait comme un homme qui veut exprimer une douleur physique à laquelle il ne peut fixer un centre. « Quand il m'a dit ça, je croyais qu'il allait éclater, gueuler, les traiter de bandits... Mais non, il trouvait ça normal. J'aurais compris qu'il ait eu peur, qu'il ne l'ait dit rien qu'à moi... On n'était pas les plus forts... Mais il trouvait ça régulier. Il me disait : « C'est la discipline, c'est un ordre... Je l'écoutais, il me semblait mort... Un mort content de baver encore... Ce n'était plus Karl, mon copain... »

Martin s'arracha d'un coup à la contemplation de la lampe, en redressant la nuque. Il passa sa main devant ses yeux, comme pour chasser une vision, une image insupportable puis, dans un effort, d'une voix qu'il contenait, il dit en pesant ses mots :

— Que tu te sois trompé sur Karl... Que nous nous soyons trompés sur Karl, ça ne veut rien dire pour l'Allemagne... C'est peut-être un salaud...

— Non, ce n'est pas un salaud, j'en suis sûr. Je le connais bien, tu sais... C'est un homme changé, et tous sont comme lui... En prison ou changés. J'ai vu les autres ouvriers à l'usine où l'on a tourné les pièces, des gens au café... Il a été pris par leur folie. Si c'était un salaud, ça ne serait rien. Un salaud de plus ou de moins ! Mais nous l'aurions vu depuis longtemps. Un homme ne peut pas te tromper pendant des mois quand tu vis avec lui. Rappelle-toi, Martin, le premier jour, quand il est arrivé, nous avons bien vu que c'était un homme. Il a parlé de ses copains, de sa vie à lui... Et, pendant des mois, j'ai bien vu sa façon d'être. Il ren-

dait à chacun ce qui lui revenait. On est un homme quand on fait ça. Je te dis qu'on l'a changé. Il n'a plus la même façon de juger les gens, de mener sa vie...

— Comment veux-tu qu'on invente une nouvelle façon de vivre ? On ne peut pas changer le bonheur... On peut t'obliger à marcher au pas, à supporter tout, et la discipline, mais tu ne seras content que si tu peux te retrouver toi-même dans un petit coin de liberté... C'est comme ça seulement que nous nous sentons des hommes... Des hommes comment ? Ce n'est pas heureux qu'il faut dire, je n'ai pas de mots... Je disais le bonheur ? Ce n'est pas ça... Vois les bêtes, fais-les travailler, prends leur lait, leur laine, tiens-les dans l'étable, elles ne vivent pas leur existence, mais lâche-les seulement par les prés, qu'elles puissent vivre pour elles, avec leurs petits, comme le Bon Dieu aurait voulu qu'elles vivent si c'était sûr qu'il y en ait un... Alors, elles sont comme je veux dire... dans leur joie, dans leur contentement... Les hommes, c'est pareil. Si tu leur prends ce morceau de vie, ils ne sont plus que des bêtes tristes... Jusqu'à maintenant, on ne nous a pas laissé grand chose... Tout juste ce qu'il fallait pour que nous restions des hommes. Mais pourtant, même là-haut, au village nègre, où personne n'a sa maison, ni un souvenir qui remonte à plus de trois ans, pour le plus malheureux, il restait un bout de liberté et d'existence... Moi, je te dis qu'on ne peut pas t'enlever ça. Tu racontes que ces Allemands ont inventé une nouvelle façon de vivre ? qu'ils ont supprimé ce dernier morceau de liberté ? Tant pis pour eux... Il leur faudra le retrouver un jour ou l'autre... et ce n'est pas commode. C'est même le plus dur travail que puissent faire les hommes.

Pendant que Martin parlait, Carrière semblait saisi par une nouvelle inquiétude. L'indignation qu'il avait éveillée chez le vieil homme ne lui suffisait plus. Il avait besoin d'un autre accord, d'un assentiment plus

important que celui de la révolte. Les lèvres en mouvement, les mains levées, il cherchait le moment où il pourrait parler encore.

— Oui, oui... d'accord... Mais nous serons bien obligés de nous entendre quand même avec eux. Ce sera dur, mais ils sont ce qu'ils sont... Vois-tu, Martin, la France et l'Allemagne, c'est comme nous et Karl, des voisins de porte à porte. Il nous faut arriver à vivre ensemble et même à sauver ce que nous pouvons avoir d'amitié les uns pour les autres. Sans ça...

— Bien sûr, dit Martin, quand le voisin devient fou, c'est le moment de garder toute sa tête. Seulement,... tu crois vraiment qu'ils ne cherchent pas la guerre ?

— Tous jurent que non et, pour aujourd'hui, c'est possible. Mais s'ils sont devenus fous comme ça, c'est justement parce qu'ils ont accepté de nouveau l'idée de se battre. J'en suis sûr... Tu sais, j'ai vu plus de choses que je n'en dis, du coin de l'œil, sans même faire signe à Karl... A la sortie de je ne sais plus quel patelin, de grand matin, sur des terrains de sport, des garçons faisaient des exercices de lancement, avec le bras raide, par dessus la tête... Ça ne te dit rien ? Si. Ce n'est pas comme ça qu'on lance le poids ou le disque. Le même jour, près de la frontière, dans un encombrement, des gamins se sont approchés de la voiture. Ils ont remarqué la plaque à l'arrière, et ma gueule de Français sur le volant. Des gamins de seize ans, à rentrer à la maison avec des claques, ça portait l'uniforme et le poignard à la ceinture... En me regardant, ils jouaient avec... Parfaitement, avec le poignard, comme des nervis dans les cafés de Marseille... Des claques, je te dis... Sang et honneur, qu'ils écrivent dessus, m'a dit Karl. L'honneur de quoi ? Le sang de qui ? Karl m'a dit que c'était le sang et l'honneur de la race. J'ai fait le couillon pour avoir l'air d'y croire. J'en avais assez de m'engueuler avec lui. Ils t'expliquent tout avec

des trucs comme ça. Tu pivotes comme un fayot, la jambe raide, les yeux fixes... C'est un besoin physique et moral... Tu écris sang sur un couteau... C'est de ton sang à toi que tu parles... Et ces gamins, ces morveux à face de coq, ça prend des airs de sous-lieutenant dans un P. C. de première ligne quand on amène des prisonniers.

Depuis un long moment, Michel ne riait plus. Il regardait ses mains, posées sur la table et, sur ses mains, les veines gonflées où courait le sang.

— On est bons, disait-il. Pas de boulot pour commencer la vie... Moi, je suis ici par hasard et comme l'oiseau sur la branche... Et pour finir : sang et honneur.

M. Hugon toussait d'une petite toux nerveuse, par saccades, les pommettes enflammées, le haut des oreilles écarlates. Il tapait sur la table, avec son poignet, à coups rythmiques, comme s'il avait cherché la cadence d'une chanson.

— J'ai compris maintenant, mais si c'est comme ça, dit-il, il faudra tout démolir jusqu'à faire perdre l'idée de ce qui était avant...

— Vous ne parlez que de malheurs, cria la femme de Martin, en avançant son visage vers la lumière.

Carrière se leva, tout d'une pièce. Il griffait ses cheveux de sa main ouverte et respirait de toute sa puissance en soufflant l'air par les narines. Debout, il touchait presque au plafond de la maison basse, tassée sous les vents, et semblait plus grand encore que de coutume. Plus grand, plus fort et prêt à faire front à n'importe quel danger. Il regardait Michel de haut en bas et, parlant pour lui, comme s'il n'avait pas entendu la vieille femme :

— Cette fois-ci, je demande des comptes... A tous, aux fous comme aux incapables.

Puis, brusquement, tourné vers le coin d'ombre

d'où sortait le fin visage, aux lèvres amincies, aux tempes couvertes de rides, de la femme de Martin :

— Allons dormir. Nous ne dirions plus que des bêtises et ça n'arrange rien.

Tous se levaient, alourdis, repoussant les chaises contre la table. Martin leur faisait passer les chapeaux entassés sur la crédence et serrait les mains tendues en répétant :

— On n'oublie rien ?

M. Hugon et Michel étaient déjà dehors, en train de tâtonner dans la nuit pour reconnaître leur route à travers le potager. Michel avait retrouvé son rire et criait à pleine voix : « Nous ne voulons pas marcher sur vos salades. » Martin ouvrait la porte toute grande pour les éclairer un peu et répondait : « Tout droit. Vous voyez les fers de la porte sur le ciel ».

Au fond de la pièce, sur la pierre d'évier, la vieille femme rinçait déjà les tasses à café en poussant des soupirs de fatigue et de sommeil. Elle semblait gémir doucement sur la tristesse du monde. « Mon Dieu, mon Dieu », disait-elle parfois, et les petites douleurs de ses membres usés se confondaient alors pour elle avec les incertitudes du lendemain.

Sur le seuil, Carrière et Martin se regardaient dans les yeux. Martin avalait sa salive en faisant le gros cou, avec un air d'oiseau inquiet.

— Et Renate ? dit-il enfin. Tu lui as parlé de tout ça ? Tu lui as parlé de son frère ? et de l'avenir ?

— On est comme avant... Je veux dire qu'on est toujours d'accord. Mais nous n'avons parlé de rien. Elle a reçu une lettre de Ludwig. Il paraît qu'il ne se plaint pas trop. C'est Karl qui le dit. Enfin, c'est comme ça... Tu comprends, c'est plus facile... c'est plus dangereux aussi avec une femme... Ce n'est plus seulement l'amitié qui parle. Alors, c'est tout l'un ou tout l'autre. Ça casse d'un coup ou ça reste entier.

— Je comprends bien...

— Je te dis des choses... Mais je le peux avec toi... Tu as raison, il faudra que je m'explique avec elle.

— Carrière, criait Michel du fond du jardin, Carrière.

*

Devant la fenêtre, le visage penché, Renate lavait des mouchoirs dans un baquet de bois posé sur une chaise. La mousse de savon montait jusqu'à ses coudes et, plus haut, le fin duvet de ses bras faisait un halo blond sous la lumière rasante.

Carrière la regardait sans rien dire, assis sur le bord d'une chaise, calé au dossier, les jambes longues, tout le corps posé en oblique et les mains aux poches. Il la surveillait, en attente et, chaque fois qu'elle marquait un temps d'arrêt dans sa besogne, il avait un mouvement de tout le corps qui faisait crier les montants de la chaise. Comme Renate essuyait sa bouche, en haut de son bras gauche, la tête un peu tournée vers lui pour éviter l'écume de savon, il dit : « Renate ? » Elle répondit : « Quoi ? » d'une voix distraite en recommençant à tordre les petits carrés de toile blanche. Après un silence, Carrière se leva en pliant les jambes et les reins, d'un mouvement fatigué et sortit de la pièce en disant : « Rien ».

Dehors, le jour tombait d'aplomb sur la bosse d'herbages et les flaques d'eau du printemps luisaient dans les creux du sentier qui descend à la cantine. Carrière marchait à pas irréguliers, enjambant les flaques d'un seul coup, piétinant sur les terres-pleins encore humides des dernières averses et qui fumaient sous le soleil. Il parlait seul, l'air ennuyé, une main pétrissant son menton, l'autre tapant l'air et claquant des doigts.

— Elle ? Ce n'est pas elle qui a changé. Elle est toujours pareille et c'est moi qui complique tout avec mes histoires. Je n'ai qu'à lui parler franchement... Nous

y étions, je n'avais qu'à continuer... Renate, je veux te parler sérieusement... C'est ça, sérieusement.

Sans même y prendre garde, il était entré dans la cantine et buvait un apéritif, debout devant le bar, en bavardant avec Clovis. Il ne se rendait même pas compte de ce qu'il répondait au cantinier quand, brusquement, il entendit celui-ci lui dire :

— Alors, tu es toujours content de tes marchands de soupe ? On te voit plus souvent ces jours-ci.

Une poussée de colère lui gonfla la gorge. Il but lentement, pour prendre son temps, mais, soulagé par ces quelques secondes d'attente, répondit avec indifférence :

— Sans Ludwig, on est moins nombreux et le beau temps pousse à la promenade.

— Tant mieux, tant mieux, ironisait Clovis en rebouchant ses bouteilles d'un coup de paume.

Pendant ce temps, Renate avait fini d'étendre son linge et préparait le repas de midi avec la femme de Karl. Elles achevaient de mettre la table dans la chambre de Ludwig qu'ils avaient conservée et qui était devenue, comme dans les premiers rêves de Carrière, une vraie salle à manger. Par la fenêtre, Renate entrevit Karl qui revenait du travail, la veste sur l'épaule. Elle s'aperçut seulement alors que Carrière avait disparu de la maison. « Quand il est de repos, il est toujours en retard, » se dit-elle en souriant. Elle ne pouvait penser à Carrière que par éclairs. Son seul souvenir lui donnait un plaisir brusque qui se détruisait par sa violence même. Elle l'oublia donc pendant quelques minutes, en apportant la soupe et le vin sur la table, mais elle repensa brusquement à lui en voyant Karl installé à sa place et de mauvaise humeur. Retournée vers la fenêtre, elle dit : « Le voilà, » et, comme Carrière entrait, elle le pinça un peu, à travers l'étoffe de sa manche, non pas pour le punir d'être en retard, mais parce que, dans la porte ouverte, avec le jour derrière lui, elle

avait tout d'un coup senti sa force contre elle, comme la nuit quand il la couvrait de ses épaules.

Karl n'avait rien dit. Il mangeait sa soupe, penché sur son assiette, sans regarder personne. Il était furieux de ne pas avoir trouvé Carrière à la maison, mais il n'osait pas le manifester ouvertement. Il se contentait de manger en silence, à gestes rapides, comme un homme torturé par la faim.

— Il est toujours en retard, maintenant, pensait-il. Il a changé tout d'un coup, sans qu'on sache pourquoi. Il n'a plus l'air content de vivre avec nous. Ce n'est pourtant pas parce que Ludwig n'est plus là...

Carrière prenait son temps pour manger, à petites bouchées, et plaisantait avec Renate.

— Tu n'as pas vu quand je suis sorti ? Je ne suis pas un courant d'air tout de même.

Il sentait pourtant la mauvaise humeur de Karl et commençait à perdre aussi patience. Tout en plaisantant, il répondait, du fond de la gorge, à ce qu'il devinait du monologue muet de son voisin :

— On n'a plus le droit de sortir de la baraque, maintenant ? Il faudra que je demande une permission écrite ? Non, mais alors...

Karl finit par se détendre, par dire un mot, le nez dans son assiette, puis deux, en regardant sa femme. Au bout d'un moment, ils bavardaient tous comme d'habitude, en se carrant sur le dossier des chaises. Carrière, seul, gardait encore un peu d'amertume. Il n'en était que plus aimable et que plus appliqué à raconter des histoires, mais, lorsqu'il était arrivé à faire rire Karl, il sentait une grande solitude au fond de lui-même et pensait :

— Quand Ludwig était là, c'était le bon temps. Personne ne faisait la tête pour des bêtises... Et puis, on était heureux d'être ensemble. On en a pris des fous-rires, on en a mangé des bons morceaux. Ludwig était

toujours de bonne humeur. C'était un vrai copain...

Comme il venait de penser à Ludwig, Carrière retrouva, devant ses yeux, le visage de Karl illuminé par la joie de vivre et teinté de rose par le verre de vin qu'il tenait dans sa bouche.

— Mon meilleur ami, ce n'était pourtant pas Ludwig, c'était Karl. Un ami dans le genre de René, des copains de Valence... Autre chose même que Martin... Martin, c'est presque la famille... On n'en parle pas. Mais avec Karl, on était des amis... On l'est toujours ? Je ne serais pas là... Il a beau avoir fait l'imbécile, en Allemagne, on ne casse pas l'amitié comme une allumette.

Renate apportait le café. Par-dessus l'épaule de Carrière, elle avait laissé tomber deux morceaux de sucre dans la tasse pleine et passait sa langue sur son doigt au bout duquel perlait une gouttelette brune. Carrière ne la voyait pas, mais il sentait l'odeur de ses bras, rendue plus douce par un long séjour dans l'eau tiède.

— C'est à cause d'elle que j'ai toujours été content à la baraque. Avec elle, je serais heureux n'importe où. Je l'ai bien vu, en Allemagne, quand je ne pouvais pas dormir parce que j'étais seul. Rien que de la sentir avec moi, je suis tout calme... Seulement, ça ne peut pas durer comme ça. Tout le monde doit savoir que nous sommes ensemble et je ne peux en parler à personne. J'aurais voulu d'abord le dire à Ludwig. C'était régulier. Après ça, nous n'avions qu'à nous marier... Ludwig devait s'en douter un peu, quand même, puisqu'il a écrit qu'il est tranquille au sujet de sa sœur. Il dit qu'il lui enverra de l'argent, d'ici quelques jours... Ce n'est pas la peine, j'ai des sous pour tous les deux... Mais il faut en finir avec cette histoire de travers, et que les gens puissent me dire : « Ta femme ».

La vie en commun continuait ainsi, avec de petits heurts qui ne dégénéraient jamais en querelles. Mais, si

les habitudes prises avaient été les plus fortes, il y avait pourtant quelque chose de cassé dans l'amitié des deux hommes. Carrière allait plus souvent à la cantine. Il y descendait pour prendre l'apéritif, il y retournait parfois pour boire une tasse de café. Souvent, le soir, Rudolf venait passer un bout de veillée à la baraque. Il se mettait bien vite à parler en allemand avec les Karl, et Carrière descendait au bourg, chez Martin, ou bien allait se coucher de bonne heure, en faisant signe à Renate, d'un battement des paupières, de venir bientôt le rejoindre.

Renate avait pu garder sa chambre parce que beaucoup d'ouvriers avaient quitté le village nègre. On avait arrêté deux chantiers et la place ne manquait pas dans les baraques. Dans cette chambre, Renate rangeait son linge et ses deux valises de fibre bleue, mais elle n'y couchait jamais et, chaque soir, elle allait directement rejoindre Carrière chez lui. Les Karl étaient tout près, derrière la cloison de planches et le moindre bruit résonnait d'une chambre à l'autre, dans le silence de la nuit. Les Karl s'étaient aperçus depuis longtemps que Renate et Carrière vivaient ensemble. Plusieurs fois, ils s'étaient regardés avec un sourire en entendant crier une porte ou monter un soupir. Ils avaient même retrouvé un peu de l'angoisse heureuse de leur jeunesse en sentant cet amour à côté d'eux. La femme de Karl en avait eu plus d'amitié pour Renate, mais elle avait fait semblant, avec son mari, de ne rien savoir pour ne pas gêner les deux amants. De leur côté, Renate et Carrière s'efforçaient encore de parler à voix basse et, pour bavarder à leur aise, ils se cachaient toujours sous leurs couvertures.

Au retour de Carrière, pendant plusieurs nuits de suite, ils ne parlèrent presque pas, avides seulement de retrouver leurs corps dans le silence. Mais le soir du jour où il était arrivé en retard de la cantine, à peine couchés,

les draps remontés au-dessus de la tête, Carrière dit :

— Renate ? Il faut bien parler un peu maintenant... Nous n'avons presque rien dit de ton frère ? — Maintenant, je vis avec toi. — Oui, mais Ludwig ? — Ah, j'aurais aimé qu'il revienne. Si j'avais su, je l'aurais empêché de partir. Mais il n'a pas l'air d'être trop malheureux... Et moi, même s'il avait voulu retourner en Allemagne, je serais restée avec toi. — Alors, si tu veux, nous allons pouvoir nous marier ?

La main de Renate, posée sur la poitrine de Carrière, s'ouvrit doucement. Elle se souleva deux fois et retomba, dans un frôlement :

— Nous marier ? Pourquoi nous marier, maintenant ? On vit ensemble. Si tu pars d'ici, je viendrai avec toi... Dans ton pays, là où Karl m'a raconté qu'il y a tant de pompes à essence devant la route... Ou n'importe où, comme tu voudras.

Il avait envie de ne pas répondre, de la prendre à plein corps pour voir si elle ne dirait pas autre chose, sous le plaisir, avec une autre voix, un autre don d'elle-même. Mais elle continuait, en reprenant la caresse de sa main :

— Je resterai avec toi tant que ce sera possible... — Oui, mais, comme ça, tu n'es pas française... — Tu serais mieux, si j'étais française ? Avant, tu avais peur que ça m'ennuie que tu sois français. A présent, tu voudrais que je le devienne. Comme tu as changé. — C'est pour toi, disait Carrière, c'est pour toi que je le voudrais... ça t'éviterait des ennuis, tout serait plus simple... — Il vaut mieux non... Si jamais, un jour, il fallait que je retourne en Allemagne... si la guerre revenait... — Ah, dit Carrière.

Il sentait la main de Renate peser sur sa poitrine comme une chose morte. Il aurait voulu devenir inerte comme elle et resta longtemps, immobile, pour s'accoutumer au désespoir qui venait de l'envahir. C'était

comme un vertige qui l'entraînait au-delà de sa propre vie. Mais un brusque mouvement de son corps engourdi finit par l'arracher à cette torpeur. Alors, plus proche encore de Renate, la bouche contre son oreille, il reprit dans un souffle :

— Dis, tu ne veux pas me quitter ? — Non, je veux rester avec toi. — Il ne faut plus parler d'autre chose. On ne nous séparera pas comme ça. Tu viendras chez moi, dans mon vrai pays. Nous aurons une maison au bord de la route. Tu pourras faire luire les meubles. On aura de la place et, quand Ludwig reviendra, on lui donnera une vraie chambre. — Où est la maison ? — La maison ? J'en connais deux ou trois qui feraient notre affaire. Des maisons d'un étage, en briques et pierres de taille, avec le toit de tuiles. Au rez-de-chaussée, il y a la cour et la remise, les chambres sont au premier et le jardin est par derrière. — Tu es bon. J'aime quand tu parles comme ça. On dirait que la maison est toute prête, qu'on va l'habiter demain. J'aime penser à cette maison. — Renate, promets-moi de ne jamais penser à autre chose. — Je te promets, disait Renate avec une tension de tout le corps.

Mais Carrière n'écoutait même pas cette réponse. Les yeux fermés, la chaleur de Renate accordée à la sienne, à moitié étouffé par les couvertures, il rêvait encore de sa maison.

— J'ai les meubles de ma mère entassés dans un grenier, à Valence. On les reprendra. C'est mon héritage. J'achèterai tout ce qui manque, mais il ne manque presque rien. C'était une maison de l'ancien temps, avec tout ce qu'il faut pour une famille. Il y a des petits lits pour les enfants... Tu verras la salle à manger...

— J'aime t'entendre, disait Renate.

. . . .

Ce jour-là, Carrière et Martin sortaient ensemble de l'usine. A chaque pas qu'il faisait, Martin descendait

ses épaules d'un grand coup sec, comme si la fatalité avait brusquement pesé sur elles.

— Le chômage vient, c'était prévu. Ils ont débauché la moitié de ceux qui travaillent au fond. On n'a plus besoin d'eux. Il y a des tonnes de minerai sur le carreau. L'usine peut tourner encore, on ne manquera pas de matières premières. Seulement, moins de monde, moins de sécurité. Il arriverait quelque chose, un de ces jours...

En marchant, Carrière sautait parfois sur une jambe, pour se remettre au pas. Il regardait Martin sans presque tourner la tête, en roulant des yeux.

— Ils ont le tour de main pour mettre les gens à la porte. Ils ont vidé la moitié du village nègre sans que personne s'en aperçoive et ce ne sont pas ceux qui restent qui feront la grande gueule. Chacun se fait oublier.

— Pour le moment... Mais quand on a peur, on devient mauvais. Tu ne sais pas ce qui a fait le plus sale effet, dans cette histoire ? Ce sont les Allemands. On les a tous gardés. Ce sont des spécialistes, on aura besoin d'eux jusqu'au dernier jour. Seulement, ceux d'ici ne sont pas contents, c'est forcé.

Tout en bavardant, ils avaient remonté le sentier des mines jusqu'au petit col d'où se découvre le vieux bourg. Le chemin qui va de la place haute au village nègre, en passant par la cantine, était devant eux. Avant de se séparer, ils s'arrêtèrent un moment, pour reprendre haleine. Martin regardait le bourg, tassé dans le creux, et Carrière levait les yeux vers la cantine qui se découpait au ciel sur la voûte en berceau de la colline.

— Tous ceux qu'on a mis dehors ne sont pas encore partis, reprit Martin. Ça sent mauvais. Les gens du pays sont les plus en colère... Les femmes surtout. Si tu les entendais, « qu'est-ce qu'on va devenir ? On mènera les enfants chez eux pour qu'ils les nourrissent. Nous ne trouverons pas du pain dans les pierres ». Si

l'usine fermait, il faudrait bien pourtant reprendre la vie ancienne, à travailler les champs.

— S'ils ne veulent plus de nous, je retourne à Valence. J'ai quatre sous de côté, j'ouvre un garage... Pour les vélos, d'abord.

— Toujours ton garage. Tu as le temps d'y penser. Tu es ici en attendant et tu ferais mieux de regarder un peu du côté des Allemands. Il y a deux mois, je t'aurais dit de parler à Karl, pour qu'ils se fassent un peu oublier. Mais ce n'est plus possible. Tu avais vu juste. Ils ne sont plus comme avant.

— Je t'avais prévenu à mon retour d'Allemagne. Ils se sont tous laissés embobiner par Rudolf. Il n'y a que Jochum qui soit resté le même. Je l'avais mal jugé, c'était le meilleur de tous, avec Ludwig. Il vit entre sa femme et son gosse, il travaille un bout de jardin, il bricole dans sa maison. Pas moyen de lui monter le cou, à celui-là. Ce n'est pas qu'il soit mal avec les autres, mais quand Rudolf leur distribue des journaux, on voit bien qu'il s'en balance. Ce n'est pas comme Karl. Ah, celui-là !.. tu ne sais pas qu'il est descendu à l'atelier, l'autre jour, avec un insigne à la boutonnière ? Les électriciens voulaient lui mettre un jeton sur la gueule. Celui de Levallois disait qu'il allait chercher la faucille et le marteau grandeur nature. Karl a compris. Il a mis son bleu et nous n'avons plus revu son insigne.

— Tu manges toujours avec lui ? Ça marche encore ?

— Couci, couça. Il a mis des portraits d'Hitler et de je ne sais plus qui dans sa chambre. Mais il m'a foutu la paix dans la pièce commune. Seulement, j'en ai plein le dos de voir le Rudolf à la maison un jour et non l'autre. J'ai dit à Renate qu'on pourrait peut-être se mettre ensemble, tous les deux seuls. On a de la place, à présent. Elle n'a pas dit non. J'aimerais mieux ça que de me fâcher avec Karl. Chacun chez soi, copains quand même.

— Ça se tassera, dit Martin.

Il descendait déjà vers le bourg, en faisant un signe d'adieu avec la main. Carrière le regarda pendant quelques secondes, lui cria : « A tout à l'heure, bon appétit », et se mit à monter la pente à grandes enjambées. Il ne regardait que la pointe de ses pieds qui se posaient au plat des pierres et pensait vite, à la cadence de sa marche.

— Quelle sale année... On peut la souligner de noir. Deux 3... 1 et 9... Deux 3. Ce sont les 3 qui portent malheur ? Et le 19 alors ! On aura tout vu. Quelle sale année. Les Allemands tournent fous, le monde entier tombe à la misère. Ça n'allait pas bien, mais ça devient pire. S'ils n'avaient pas inventé toutes ces histoires, nous n'en serions peut-être pas là. Mais tout vient d'eux, avec leur nouvelle façon de vivre... C'est leur année... Deux 3... Si dans quelque temps il arrive une catastrophe, on pourra dire qu'on connaît sa date de naissance.

Il venait de s'arrêter devant la porte de la cantine à moitié ouverte. A ses pieds, un jet de soleil tombait dans un univers de poussière dansante et, derrière ce rideau lumineux, un bruit de voix sortait de la pénombre. En entendant parler, Carrière passa la main sur son front, en remontant vers ses cheveux.

— Je perds le nord, moi aussi. Deux 3 ? Et 14 alors ? Je vais boire un coup.

La nappe de soleil franchie, il vit des gens assis autour d'une table, en train de boire. C'étaient des mineurs du pays qui montaient rarement à la cantine. Derrière eux, Clovis dominait la banque avec une drôle de figure, blême, bouffie, éclairée par des yeux durs. A sa gauche, accoudés au bar, debout, le dos tourné, Karl et Otto prenaient l'apéritif avec Rudolf. Personne n'avait prononcé une parole depuis que Carrière était entré dans la salle mais, comme il achevait de regarder

autour de lui, quelqu'un dit sèchement, d'une voix très haute, pour être entendu de tout le monde :

— Naturellement, les meilleurs ouvriers, on les garde.

A ce timbre brisant, à cette correction froide, Carrière avait reconnu la voix de Rudolf. L'Allemand avait à peine incliné la tête vers les mineurs et ne semblait pas avoir parlé pour eux.

— Les autres, c'est des fainéants, alors ?

Un des six hommes attablés s'adressait à Rudolf, directement, en pointant le menton vers lui. C'était Pagès, un vieux du pays. Rudolf ne répondait pas. Il allumait une cigarette et faisait claquer son briquet, à bout de doigts. Pagès se leva. De sa table au bar, il n'y avait pas plus de trois mètres. Il en fit deux, les mains dans ses poches et répéta :

— Je vous cause...

En parlant, il avait sorti les mains de ses poches. Rudolf tourna sur lui-même et fit le pas qui les séparait. Carrière vit qu'il fermait le poing droit, celui qui tenait le briquet. Pagès fit un léger mouvement du corps en arrière, mais le poing de Rudolf le frappait déjà en plein visage, d'un crochet court, soutenu par tout le poids des épaules. Une seconde après, Rudolf doublait du gauche et, la garde basse, sautait en arrière. Pagès était toujours debout, mais ses jambes fléchissaient sous lui. On aurait dit des pantalons, accrochés à une corde, sans rien dedans.

Carrière était resté figé à sa place, les pieds lourds, les jambes raides. Les dents serrées, il tirait sur ses joues pour trouver de la salive à avaler. « Nom de Dieu », répétait-il entre deux déglutitions.

Les mineurs qui buvaient avec Pagès s'étaient levés. Non pas d'un bond, mais lentement, le dos en voûte, les mains aux genoux. Pagès, titubant en arrière, la tête ballante, venait de tomber dans les bras de l'un d'eux qui l'avait traîné jusque sur un banc et le faisait boire

tandis que les quatre autres contournaient les tables en coupant toute retraite aux trois Allemands. Leurs mouvements étaient lents, mais Carrière qui les regardait de tous ses yeux avait l'impression qu'ils se ruaient sur les trois hommes. Il n'arrivait plus à se rendre un compte exact de ce qui se passait. Les pieds cloués au sol, la tête pleine de bruit, il ne vit plus, pendant quelques secondes, que le buste de Clovis, dont le cou se gonflait, et qui ouvrait un tiroir d'une main tâtonnante. Puis, il revit les trois Allemands, et son regard s'arrêta sur Karl. Il se dit alors, dans un affolement qui paralysait tous ses membres : « Ils vont le tuer ».

Mais Karl venait de se jeter devant Rudolf. Les deux bras en avant, il arrêta la marche des mineurs qui l'entouraient :

— A un contre un, dit-il en montrant Rudolf et Otto. Que le reste vienne me trouver ».

En parlant, il avait lancé un regard vers Carrière. Alors, Carrière retrouva d'un coup l'usage de ses membres. Il fit ce pas qu'il n'aurait pas pu faire une seconde avant. Les bras ouverts, lui aussi il repoussa les quatre hommes et se planta devant Karl :

— A un contre un, parfaitement, et mêle-toi de ce qui te regarde.

Tout son corps était rassemblé. Ses poings fermés, en avant de lui, défendaient son visage et sa poitrine. Il ne voyait plus, entre les poings de Karl, fermés eux aussi, que la pointe du menton et que deux yeux à peine entr'ouverts. Le menton tremblait légèrement, par crispations brusques, et les deux yeux suivaient chacun de ses gestes. Ce visage entrevu lui semblait pareil à ces masques de foire sur lesquels on peut cogner pour dix sous. Ce n'était plus Karl, mais une cible à moitié découverte.

En garde à gauche, Carrière tâtait l'air, doucement, de son poing avancé à hauteur de ses yeux. Son corps,

entier portait sur sa jambe droite, calée au sol en équerre, mais l'autre jambe, à peine soulevée, esquissait déjà une ruée en avant. Tous les mouvements de Carrière se réglaient d'eux-mêmes. Il n'avait plus besoin de penser. Jamais, il n'avait eu, sensible en arrière de son front, un vide aussi grand dans la tête. Il avait oublié jusqu'au nom de Karl, mais précis, prudent, ramassé, il tâtait toujours l'air de son poing gauche.

Ce fut le droit qui sembla partir. Il fit un éclair sec, vers la poitrine de Karl. Karl baissa sa garde et le gauche de Carrière arriva en plein dans sa mâchoire, avec un « Han », poussé du fond d'une gorge enfoncée entre les deux épaules.

Dans ce choc, le visage de Karl apparut de nouveau à Carrière. En le frappant, il avait retrouvé son ami, les yeux ouverts, qui le regardait. Carrière eut une stupeur de quelques secondes, mais Karl, lourd, étranger à lui-même, cognait à son tour. Carrière sentit un coup porté au foie, précis, mais trop faible pour le plier. Il esquiva de la tête une autre attaque et se sentit touché de nouveau au côté gauche, d'un poing plus dur. Il prit du champ, respira de toute sa poitrine et retrouva, dans un bond brusque, au bout de ses poings, le menton de Karl. Collé contre lui, soulevé sur la pointe des pieds, il se mit à le marteler au visage en remontant, les côtes gardées par ses coudes.

De son comptoir, toujours immobile, Clovis hurlait :

— Dehors. Si vous cassez quelque chose, je tire mon feu.

Rudolf et Otto, le dos au bar, ne bougeaient pas d'une ligne et surveillaient les mineurs rangés en demi-cercle entre les tables.

Carrière frappait toujours, mais il sentit les bras de Karl ballant contre lui. Alors, il fit trois pas en arrière et regarda Rudolf. Il apprêta sa voix pour bien lui donner un ton de commandement, une sécheresse méprisante :

— Attrapez-le... Pas comme ça, sous les épaules.

Rudolf glissait docilement ses bras sous les épaules de Karl. Toute sa morgue l'avait abandonné d'un coup. Rien qu'à le voir, pliant sous le corps du vaincu, on sentait qu'il était sorti de la bagarre.

— Allez-vous-en, dit Carrière.

De ses bras étendus, sans rien ajouter, il fit reculer les mineurs, toujours en arrêt et qui, armés de bouteilles et de chaises, attendaient le moment de se battre.

— Mes sous, dit Clovis.

Otto jeta cinq francs sur le comptoir. Le tenancier lui rendit la monnaie, à toute vitesse, et les trois Allemands sortirent de la cantine, sous la protection de Carrière. Sans avancer d'un pas, les mineurs pivotaient sur eux-mêmes pour les regarder partir. Soutenu par ses amis, Karl marchait en fléchissant sur ses jambes, comme un homme ivre. Au moment de passer la porte, il tourna la tête, non pas pour regarder en arrière, mais parce qu'il ne pouvait plus la soutenir sur ses épaules. Alors, dans le coup de soleil qui tombait sur lui, tous virent que son visage était ensanglanté.

— Ils n'ont rien cassé, dit Clovis dans un grand soupir qui semblait venir de ses entrailles.

— Qu'ils ne foutent plus les pieds ici, dit un des mineurs, ou ça pourrait tourner au vinaigre.

— Quelle brute. Il a tapé sur le plus vieux.

— Si je m'étais méfié, disait Pagès d'une petite voix.

— Il a cru que tu sortais les mains pour lui taper dessus.

— Il a cru, il a cru... Ce n'est pas une raison pour assommer un homme.

— Et ce n'est pas lui qui en a pris plein la gueule. On l'a laissé sortir sans lui casser les dents.

— Que je le rencontre tout seul dans la montagne...

Clovis était descendu de son comptoir. Il faisait

claquer sa serviette sur les tables et remettait un peu d'ordre dans la salle en disant :

— On vous sert, Messieurs ? Ça dessèche, ces émotions.

Carrière n'entendait rien. Debout, à la même place, les bras sans force, le cœur lent, le sang battant à sa gorge, il pensait à Karl. « J'ai fait ça », se disait-il avec une angoisse de tout l'être, comme un homme qui vient d'apprendre qu'il porte la mort en lui.

Les autres parlaient toujours. Clovis remuait des bouteilles et des verres. Carrière leva lentement ses deux mains jusqu'à ses yeux. Il vit, sur elles, de petites taches de sang, sèches déjà et qui tombaient par plaques sous les contractions de sa peau. Son visage se tordit comme s'il avait senti seulement alors la souffrance des coups reçus dans la bagarre. Plié en deux, les yeux lourds de larmes, il sortit de la cantine pour se retrouver seul.

⁂

Dès qu'il fut dehors, Carrière espéra pouvoir retrouver son calme. Le silence qui montait du bourg semblait effacer jusqu'au souvenir de la rixe qu'il venait d'avoir avec Karl. Les toits fumaient sous le vent. Tout le monde devait manger à cette heure.

Mais, en tournant la tête, Carrière aperçut des gens qui descendaient la pente au pas de course. Pendant un instant, il crut que les Allemands s'étaient encore battus au Village nègre. Il ne pouvait pas imaginer autre chose. L'angoisse l'avait repris. Il clignait des yeux pour essayer de reconnaître ces gens qui grandissaient à chaque enjambée et semblaient tomber vers lui de la montagne. Il cherchait Karl, sans même savoir s'il voulait recommencer à se battre avec lui ou s'il voulait couvrir sa fuite. Mais un homme passa à quelques mètres, les cheveux en désordre, les yeux fous. Carrière

ne vit qu'une bouche tordue vers lui, ouverte sous des cris saccadés :

— Carrière... un accident à la mine... Une galerie s'est effondrée. Jochum est dessous... avec deux autres.

— Ce sera long, dit Carrière à voix basse, mais c'est bien le moins... On n'a pas pu faire grand chose pour eux.

Un reste de jour entrait par les vitres sales. Martin arrangeait des chaises en silence. Il en adossait une au mur, en plaçait une autre un peu en avant, pour pouvoir allonger les jambes. Le front appuyé aux carreaux, Carrière regardait les dernières lueurs prises par les nuages. Il s'étonnait de retrouver dans sa propre voix le petit tremblement qu'elle avait, au temps de son enfance, à l'approche de la nuit.

— Martin ? tu crois qu'on aurait pu les sauver, si l'on avait vu la chose tout de suite ? Quand on s'est aperçu que le boisage avait cédé, ils devaient être pris dessous depuis une heure... Je sais bien qu'il a fallu tout l'après-midi pour arriver jusqu'à eux... Mais quand même, on aurait peut-être pu avoir Bailleul en vie.

— Une fois le toit par terre, ce n'était plus qu'un travail de fossoyeur à l'envers et non pas de sauveteur, comme ont dit les journalistes.

— C'est Bailleul que vous avez retrouvé d'abord ? puis Jochum, puis Perrin, le dernier ? Je les ai vus sortir... Tu te souviens, on les avait mis sous des couvertures, sous les couvertures marron des veilleurs de nuit. Ils sont restés peut-être une heure, sur le carreau de la mine, allongés par terre. On voyait bien que Perrin n'avait plus de tête, c'était tout plat, écrasé... Non, on n'a pas pu faire grand chose pour eux, pas même vous qui avez été les premiers à descendre dans le trou pour aller les chercher.

— Bien sûr, et qui a risqué quelque chose ? Per-

sonne. Les mineurs faisaient leur travail et même, pour une fois, on ne plaignait pas les rondins ni les cadres. « Faites vite, mais ne vous exposez pas », disait le directeur. C'est normal, après un accident, on n'économise plus sur la sécurité... Pendant quelque temps, du moins. Non, on n'a rien risqué, on assurait le toit centimètre par centimère.

Au ras des crêtes lointaines, la lueur rouge avait diminué. Carrière se rapprochait de Martin et posait sa main sur son épaule. Un remous de nuages traversa le ciel et la nuit se ferma d'un coup, devant la baraque.

— Dis, allume la lampe. Il fait trop noir maintenant.

Martin fouillait dans sa poche, il en retira son briquet et fit tourner la molette. Des étincelles jaillirent sans allumer la mèche. Martin s'arrêta, s'appuya sur la table.

— Tu sais à quoi ça ressemble, un accident imbécile comme celui-là ? Tu le sais ? Et bien, ça ressemble à la guerre. Chacun crève pour soi et personne ne peut prendre la part des autres. On ne met jamais en commun les agonies. Celui qui meurt est toujours seul et les autres regardent en attendant leur tour.

— Allume donc, dit Carrière nerveusement avec sa voix d'enfant.

Martin rebattit du briquet, alluma la lampe. Elle était sur la table et n'arrivait pas à éclairer la vaste pièce mais illuminait les deux visages penchés vers elle. Carrière était pâle, un peu hagard, les yeux droits, la bouche entrouverte. Martin le regardait, sans battre des paupières, les yeux calmes, les traits immobiles, la lèvre supérieure retroussée.

— Tu es jeune encore, dit-il après un long moment de silence, tu es jeune et rien ne remplace les années, pas même les mauvais jours...

Les trois cercueils étaient au fond de la pièce, posés sur des escabeaux recouverts de drap noir. Sur chacun d'eux, il y avait des fleurs, des fleurs de la montagne

qu'avaient ramassées les enfants — le bouquet de Malavergne, avait dit Martin — et des fleurs de jardin qu'on avait envoyées des bungalows et des serres chaudes du Directeur. Carrière regardait fixement ces gerbes qui s'affaissaient sur elles-mêmes et d'où tombaient parfois des pétales et des feuilles. La tête droite, il semblait ne plus rien entendre, pas même la voix de Martin qui le prenait par le bras et l'obligeait à s'asseoir.

— Installe-toi. Mets-toi le dos au mur. Prends une chaise pour tes jambes. Les nuits qu'on passe avec les morts sont toujours longues.

Quand ils furent installés tous les deux, côte à côte, les jambes allongées, Carrière sembla revenir à lui et, le premier, rompit le silence.

— C'est arrivé avant-hier à midi, comme nous venions de nous quitter, pendant que j'étais à la cantine... Bailleul et Perrin étaient au front de taille, mais comment Jochum s'est-il trouvé là ?

— C'est tout simple. Leur foreuse à air comprimé s'est détraquée, ils ont demandé un mécanicien. C'est Jochum qui est allé voir. Il est descendu dans ce travers banc, sous le toit de schiste.

— Profond ?

— Pas plus, huit ou dix mètres. Un réduit au bout d'un morceau de galerie. Mais la roche y était mauvaise, ça coulait l'eau, ça glissait de partout et c'était étayé à la six quatre. Jochum a dû prendre la machine, la faire marcher... On l'a retrouvée entre ses mains. Alors, le plafond a dû céder, sur trois ou quatre mètres, par lambeaux, craquant d'ici, tenant de là. Il en est bien tombé assez. Ça faisait une rude cisaille.

— Morts sur le coup ?

— On l'a dit, pour les gens. Mais nous avons retrouvé Bailleul pris par les jambes, le corps libre sous un

madrier. Il n'est sûrement pas mort tout de suite, mais il était marqué, comme à la hache.

La lueur de la lampe, bête patiente de la nuit, semblait avoir gagné sur l'ombre. Au fond de la salle, les trois cercueils se détachaient maintenant en arêtes vives. Les couvercles étaient posés sur eux, pas encore vissés. Celui qui était le plus près de la porte était placé de travers et laissait voir un bout de suaire. Carrière se mit à le regarder en crispant sa main sur son front.

— C'est Jochum, celui-là... dit-il enfin en faisant suivre à sa voix la direction de son regard. « Tu te souviens comme il était maigre en arrivant ? Il avait la figure pleine de rides. On aurait dit un vieux. Il était jeune encore pourtant. Une fois ici, tranquille, il a retrouvé sa jeunesse un peu chaque jour. Il faisait le contraire de nous tous, il rajeunissait en travaillant. Je n'ai jamais rien eu avec lui... Un camarade. Un bon camarade.

— Tu te fais des idées. Avec les morts on est toujours en paix. C'est du dedans qu'on s'accorde avec eux... Mais je comprends, tu es en train de te dire : « Si au lieu de Jochum, on en avait appelé un autre... si par exemple...

— Tais-toi, tais-toi...

Il n'y avait plus de mesure entre leurs silences et les phrases qu'ils échangeaient. Ils avaient toute une nuit devant eux, un espace immense pendant lequel rien n'était plus nécessaire que la présence. Martin aurait pu rester sans dire un mot, le dos au mur, les mains jointes sur ses genoux, attentif seulement à ne pas s'endormir, à garder intacts pour les morts cet hommage d'une nuit blanche, lentement traversée, les yeux ouverts. Mais Carrière ne pouvait pas supporter longtemps ce silence. Il touchait Martin du bout des doigts et disait :

— Il y a six mois, j'aurais passé une nuit avec

Karl et toi une autre avec Ludwig. On ne peut même plus veiller nos morts ensemble... Hier soir, les Allemands les ont gardés ; aujourd'hui, c'est à notre tour, demain, ils seront dans la terre...

Un nouveau silence enveloppait les deux vivants de la solitude des morts. Il faisait oublier un instant à Carrière la présence de Martin et lui donnait brusquement l'impression qu'il était seul avec les trois cadavres. Alors, écoutant sa voix comme une voix étrangère, Carrière reparlait à nouveau :

— Ce que c'est que la vie ! Quand je pense à la mienne... Tant de misères pour si peu... Dis, Martin ? Tu crois que les anciens en ont vu autant que nous ? A vingt ans, je suis allé me battre. Pendant trente-huit mois, j'ai été comme une bête, au fond d'un trou. Je me souviens qu'à fin 17, quand j'ai reçu un éclat d'obus sur mon casque, j'étais si fatigué, si dégoûté de tout que je me suis mis à sourire en pensant que j'allais mourir. J'étais comme ça, le dos contre un mur, et du sang plein la bouche et je te jure que je souriais. De me sentir sourire, j'étais encore plus content... Après, le goût de la vie est revenu. C'était fini, on travaillait, on gagnait de l'argent, on croyait avoir payé pour être tranquilles. Eh bien non, tout s'est ramassé de nouveau, comme du pus, pendant qu'on croyait vivre. En un an, tout a changé, tous les malheurs sont redevenus possibles... Ah. cette année. Tu te souviens de l'arrivée des Allemands ? Ça paraît vieux déjà. On était d'autres hommes, on attendait... Karl est entré dans la cantine, le premier, on a mangé des olives, tous ensemble. Il n'y a pas même pas un an. C'était en octobre... A ce moment-là, j'espérais quelque chose. A présent, j'ai peur de tout, de la guerre qui peut revenir, de la misère. J'ai peur de cette année, de celles qui vont suivre. On est tous des vaincus, maintenant.

— Des millions d'hommes, ce n'est pas grand chose

à conduire. On a toujours mené comme on a voulu les gens de notre sorte. Nous avons toujours été des vaincus, comme tu dis... Seulement, chacun peut regagner la partie perdue, à lui tout seul. Qu'est-ce que tu veux faire, contre un homme ? Un homme de rien, c'est trop petit pour qu'on l'écrase. Dix de perdus, cent de retrouvés. Ça pousse toujours, ça souffre tout mais ça garde la mémoire. Tu parlais des anciens, tout à l'heure ? C'est ce qu'ils ont fait au milieu de leurs misères. Je suis un vieux, j'ai connu d'autres temps que les nôtres, je peux parler. Quand j'étais petit, on mangeait de la viande une fois par mois, dans nos montagnes. On vivait de rien. Ça durait depuis toujours. On avait traversé toutes les guerres, toutes les épidémies, toutes les révolutions, toutes les famines. Les gens auraient dû ressembler à des bêtes sauvages et, pourtant, c'étaient des hommes... On ne cesse pas d'être un homme quand on l'a été seulement une fois dans sa vie, pendant cinq minutes. Ça se passe du père au fils, ça ne peut pas se détruire. On ne tuera jamais le dernier homme, Carrière. Il en restera toujours un qui ne dira rien, en attendant le jour qui n'est jamais venu. Le jour de quoi ? Le jour où chacun sera respecté à sa mesure, dans sa vie et dans son travail. Laisse-les faire. Ils nous feront peut-être crever la misère, ils nous obligeront à nous battre. Et puis après ? On cherchera à nous rendre tous pendant un moment comme ils sont aujourd'hui en Allemagne... dans la brutalité, dans l'orgueil. Qu'ils essayent... Il y aura toujours un homme pour leur dire alors que ce n'est pas comme ça qu'il faut vivre. Je dis un homme, mais il ne sera pas seul, sois tranquille. Tous le suivront... Tu peux penser à Karl, c'est pour lui aussi que je parle... Aujourd'hui, nous veillons nos morts chacun d'un côté, comme si nous ne nous connaissions plus. Et pourtant, nous en avons des morts à veiller ensemble... Mais au fond, nous pensons tous la même

chose, pendant ces nuits où nous sommes seuls. Non, on ne peut pas inventer une nouvelle façon de vivre. J'en suis plus sûr encore à présent que l'autre soir. Je te disais que le bonheur reste toujours le même ? Et le malheur, alors ? Tu n'as pas besoin d'avoir peur de cette année, Carrière.

ANDRÉ CHAMSON

1933-1934.

LE CONGRÈS DES ÉCRIVAINS SOVIÉTIQUES

Le premier Congrès des Écrivains soviétiques s'est tenu à Moscou, du 17 au 31 août 1934. De profonds changements s'étaient produits, deux ans auparavant, dans la vie littéraire de l'U. R. S. S.

C'est en effet à l'Association des écrivains prolétariens (R. A. P. P.) qu'avait appartenu, durant l'exécution du premier Plan Quinquennal, la direction du mouvement littéraire. Or la R. A. P. P., fondée pour lutter contre l'esprit bourgeois, s'en tint à une propagande somme toute rudimentaire et faite de mots d'ordre. Il n'en sortit pas une œuvre de valeur durable. Les millions d'ouvriers et de kolkhoziens, qui forment la masse des lecteurs de l'U. R. S. S. se détournèrent assez vite d'une littérature par trop élémentaire. Cependant d'autres groupes littéraires se trouvaient entravés dans leur effort créateur.

Le Parti Communiste intervint : la R. A. P. P. fut dissoute en Avril 1932 et l'on organisa, à sa place, une Association des Écrivains de l'U. R. S. S., sans distinction d'écoles ni de tendances. Le Congrès, dans la pensée de ses fondateurs, devait consacrer ce nouvel état des Lettres soviétiques.

Les délégués des diverses organisations littéraires étaient au nombre d'environ six cents. L'on voyait parmi eux, à côté de Boris Pasternak, un écrivain dont la seule œuvre était la première grammaire kurde. Pourtant ces délégués surent trouver un langage commun pour examiner les divers problèmes de l'art littéraire : travail individuel ou collectif, rapports de la forme et du fond, sujets, intrigues, genres littéraires, rôle de l'écrivain dans la société nouvelle.

Il nous a semblé que les extraits que l'on va lire, pouvaient donner une idée fidèle, quoique fragmentaire, des divers aspects du Congrès. L'on ne doit point oublier en les lisant, que c'est en

tant qu'*auteur*, et non pas en tant que délégué d'un certain groupe littéraire, que chaque orateur parle, et qu'il est écouté. L'on n'oubliera pas non plus que le Congrès, s'il a consacré plusieurs séances à l'examen de la littérature mondiale, n'en demeure pas moins essentiellement soviétique.

J. E. POUTERMAN

I — LE ROMAN

GORKI

Pourquoi a-t-on organisé le Congrès des Écrivains et quel but se pose notre future Fédération ? S'il s'était agi seulement de bien organiser professionnellement les travailleurs de la littérature, il aurait été inutile de faire tant d'embarras. Il me semble que la Fédération doit avoir en vue non seulement les intérêts professionnels des écrivains, mais les intérêts de la littérature en général. La fédération doit assumer dans une certaine mesure la direction de l'armée des écrivains débutants, elle doit l'organiser, elle doit répartir les forces dans les différentes branches du travail et enseigner à travailler avec les matériaux du passé et du présent.

■

Du chevalier au gangster. — ... La littérature bourgeoise commence dès l'antiquité par la fable égyptienne du voleur ; elle est continuée par les Grecs et les Romains et à l'époque de la désagrégation de la chevalerie, elle fait son apparition pour prendre la place du roman de chevalerie. C'est une véritable littérature bourgeoise et son héros principal est le fripon, le voleur, ensuite le policier et de nouveau le voleur, mais déjà le « voleur-gentleman ».

Depuis Till Ulenspiegel, personnage créé à la fin du XVe siècle, Simplicissimus, personnage du XVIIe siècle, Lazarille de Tormès, Gil Blas, jusqu'au Bel-Ami de Maupassant et à Arsène Lupin, les héros des romans policiers de l'Europe de nos jours, nous comptons des milliers de livres dont les héros sont des fripons, des voleurs, des assassins et des agents de la police criminelle. C'est là précisément la

véritable littérature bourgeoise qui reflète nettement le goût, les intérêts et la « morale » pratique de ses consommateurs : « il n'y a pas de bien sans mal ». Sur la base de cette littérature riche de toute trivialité, y compris la trivialité du « bon sens » petit-bourgeois, sur ce terrain ont pris naissance de remarquables créations artistiques comme par exemple le type Sancho Pança, comme le Till Ulenspiegel de Coster et nombre d'autres types équivalents. Une preuve des plus probantes du profond intérêt de classe que la bourgeoisie porte à la description des crimes est le cas bien connu de Ponson du Terrail ; quand cet auteur termina son volumineux roman de Rocambole par la mort du héros, les lecteurs organisèrent devant la demeure de Ponson du Terrail une manifestation pour exiger la suite du roman. C'est là un succès qu'aucun des grands écrivains d'Europe n'a encore remporté. Les lecteurs obtinrent encore quelques volumes d'un « Rocambole », ressuscité non pas seulement physiquement, mais aussi moralement. C'est l'exemple grossier, mais largement répandu dans toute la littérature bourgeoise de la transformation d'un voleur assassin en bon bourgeois. La bourgeoisie admirait l'habileté des voleurs, la ruse des assassins avec le même plaisir qu'elle admirait la perspicacité des policiers. Le roman policier est l'aliment spirituel préféré jusqu'à ce jour des hommes repus d'Europe, et en pénétrant dans le milieu ouvrier à demi-affamé, ce roman a été et est encore une des causes du lent développement de la conscience de classe. Il suscite la sympathie pour les voleurs habiles, il donne de l'attrait au vol qui est une lutte de partisans, d'individus, contre la propriété bourgeoise. En confirmant le peu de prix que la bourgeoisie fait de la vie de la classe ouvrière, il contribue à l'accroissement des assassinats et autres crimes contre l'individu. L'amour profond que la bourgeoisie d'Europe porte aux romans criminels est confirmé par la profusion des auteurs de ce genre de romans et par les chiffres de leurs tirages.

*

Disparition des grands hommes. — ... De toutes les formes de la création artistique, les plus puissantes, par l'influence

qu'elles ont sur les hommes, sont le drame et la comédie qui révèlent les émotions et les pensées des héros dans une action vivante. Si l'on considère le développement du drame en Europe depuis Shakespeare, on constate qu'il baisse jusqu'à Kotzebue, Nestor Koukolnik, Sardou et encore plus bas. Quant à la comédie de Molière, elle tombe jusqu'à Scribe, et chez nous après Griboiedov et Gogol elle disparaît presque complètement. Comme c'est l'art qui représente les hommes, il semblerait possible de conclure que le déclin de l'art dramatique témoigne de la dégénérescence des caractères forts, puissamment taillés, de la disparition des « grands hommes ».

■

Qu'a voulu Dostoïevsky? — Particulièrement forte fut et est encore l'influence de Dostoïevsky, influence avouée par Nietzsche dont les idées servent de base au prêche et à la pratique fanatique du fascisme. C'est à Dostoïevski que revient la gloire d'avoir présenté dans son héros avec un art et une netteté parfaite, le type de l'égocentriste, le type du dégénéré social. Dostoïevsky, avec le triomphe de qui cherche à venger ses malheurs, ses souffrances personnelles et ses entraînements de jeunesse a montré dans l'image de son héros jusqu'à quelle abjection peut aboutir un individualiste, un de ces jeunes gens des XIXe et XXe siècles qui se sont détachés de la vie. L'homme qu'il a tracé réunit les traits caractéristiques de Frédéric Nietzsche et de des Esseintes, héros du roman de Hyusmans, du « Disciple » de Bourget et de Boris Savinkov, auteur et héros de son œuvre, d'Oscar Wilde et du « Sanine » d'Artzibachev, et de nombreux autres dégénérés sociaux créés par l'influence anarchique des conditions inhumaines qui existent dans l'État capitaliste.

Selon le récit de Vera Figner, Savinkov raisonnait absolument comme les décadents : « Il n'y a pas de morale, il y a seulement de la beauté. Or, la beauté c'est le libre développement de la personnalité, le développement sans obstacle de tout ce que comprend l'âme ».

On a attribué à Dostoïevsky le rôle de chercheur de la

vérité. S'il a cherché la vérité, il l'a trouvée dans le principe féroce, bestial de l'homme et il l'a trouvée non pas pour la réfuter, mais pour la justifier. Oui, la bestialité de l'homme est inextinguible tant qu'au sein de la société bourgeoise existent en grande quantité les influences qui excitent la bête dans l'homme.

*

L'homme qui a perdu son ombre. — ... La société bourgeoise a perdu son pouvoir d'invention. Le romantisme individualiste ne connaît plus que le fantastique et le mystique. A l'écart des réalités, il ne se fonde pas sur la force suggestive de l'image, mais uniquement sur la magie du mot, comme l'on voit par l'exemple de Proust et de ses disciples. Les romantiques bourgeois, à commencer par Novalis ressemblent assez bien à Peter Schlemil, l'homme qui a perdu son ombre. En quittant les réalités pour le nihilisme du désespoir comme on le voit dans le *Voyage au bout de la nuit* de Céline, l'écrivain occidental, lui aussi, a perdu son ombre.



SOBOLEV

Haïr et aimer. — Nous devons aimer et haïr et savoir montrer dans nos œuvres cet amour et cette haine. Et pour cela sachons d'une façon concrète qui aimer, qui haïr. Gorki a parlé de l'individualité socialiste. Lorsque nous étudions les caractères, nous devons en chacun retrouver une individualité. J'aime et je haïs d'une manière différente de celle de Lavrenev ou de Cholokhov. Je sens et je vois les choses d'une façon qui m'est particulière. Comment traduire en images l'amour et la haine ? Pour cela il faut apprendre à haïr des choses concrètes qu'il est en notre pouvoir de détruire.

***

ILYA EHRENBOURG

Comment devons-nous écrire. — La création d'une œuvre artistique est chose individuelle, je dirai même intime et je suis convaincu que les brigades littéraires entreront dans l'histoire de nos lettres comme un détail pittoresque mais passager de nos années d'adolescence.

... Notre pays montre une sollicitude immense pour l'héritage culturel du passé. Nous ne sommes ni des Scythes ni des « bezprizornis ». Ce sont les fascistes qui brûlent Heine tandis que nos jeunes écrivains apprennent leur métier chez Tintchev, qui fut monarchiste et censeur du Tsar.

... J'en viens au problème le plus difficile qui se pose à nous, à savoir comment nous devons écrire. On nous demande souvent pourquoi nous n'avons pas encore un roman soviétique classique, un *Guerre et Paix* 1934. Ce reproche est bien sûr un malentendu.

Je doute qu'on puisse me soupçonner d'être partisan d'un futurisme archaïsant. Les grands écrivains du siècle passé nous ont laissé leur expérience qui garde encore sa chaleur ; cette expérience est toujours vivante, mais son étude est remplacée souvent par l'imitation. C'est ainsi que naît l'épigonisme, c'est ainsi que paraissent des romans et des contes qui imitent aveuglément la vieille manière naturaliste, et que l'on publie des poèmes sur les tracteurs qui rappellent étrangement les romances sentimentales d'avant-guerre.

Sous prétexte de lutter contre le formalisme on établit chez nous le culte de la forme artistique la plus réactionnaire. Nous avons raison de nous moquer des esthéticiens bourgeois qui affirment que dans leurs œuvres il n'y a pas de place pour les thèmes politiques. Nous savons que la négation du sujet n'en est pas moins un sujet. Cela aussi constitue une idéologie donnée, une politique déterminée. De même, dans les déclarations de certains de nos critiques qui s'acharnent contre la recherche d'une forme nouvelle, dans leur mépris de la forme se cache aussi l'affirmation d'une forme,

mais d'une forme périmée et profondément bourgeoise.

Cette tendance se manifeste dans tous les domaines de l'art. Naturellement le problème de l'architecture n'a trouvé chez nous aucune solution. On a construit des maisons dans le type américain qui convient aux usines ou aux édifices officiels, mais il est difficile de les habiter. L'œil de l'ouvrier exige de l'habitation plus de joie, plus d'intimité et d'individualité. Il a raison de protester contre les maisons-casernes, mais cela signifie-t-il que l'on puisse édifier une façade d'un faux classicisme, y ajouter un brin d'Empire et de baroque, et faire passer le tout pour le style architectural de la classe nouvelle.

Pour moi je ne détiens pas un programme d'école littéraire, ni une recette de roman. Je me considère comme un de ces écrivains soviétiques qui maladroitement et en tâtonnant cherchent une nouvelle forme qui corresponde au nouveau contenu. Nous ne nous efforçons pas de copier *Guerre et Paix* ni les romans de Balzac. Les classiques décrivaient une vie déjà établie et des personnages définitivement formés, tandis que nous prenons la vie en devenir. Le héros de notre roman n'est pas encore formé. Notre vie change avec une telle rapidité que l'écrivain, parvenu au bout de son œuvre, s'aperçoit que ses héros ne sont déjà plus les mêmes. C'est pourquoi la forme du roman classique, transportée dans notre ambiance, exige de l'auteur un faux départ, et ce qui est plus grave un faux dénouement. L'épanouissement du récit documentaire, l'immense intérêt que l'artiste porte aux hommes, toutes ces annotations sténographiques, toutes ces confessions, ces procès-verbaux et ces journaux intimes, rien de tout ceci n'est fortuit, car le nouveau roman commence ainsi vaguement à prendre forme. Souvent nous n'aboutissons qu'à du griffonnage, nous essuyons d'immenses échecs, mais je crois que c'est là une voie honnête. Nous n'essayons pas de renfermer un nouveau contenu dans des formes toutes prêtes mais déjà usées.

***

VSEVOLOD IVANOV

Littérature dirigée. — .., Ce que nous avons fait jusqu'ici n'est en quelque sorte que du « travail à domicile ». Nous ne dominons pas nos matériaux et nous avons peur d'un plan. Je ne dis pas qu'il faille tout suggérer à l'artiste ou lui imposer ses sujets. Il faut que nous nous aidions les uns les autres et que nous recherchions ensemble la meilleure manière de traiter un sujet. Nous avons jusqu'ici tout appris par tradition orale. Un écrivain n'a pas à sa disposition un manuel pour l'aider... Chaque écrivain entre dans la littérature avec sa provision d'expérience et de savoir, et comment imaginer un livre qui soit assez universel pour contenter tout le monde ?.., Chacun de nous amasse chez lui des archives de documents contemporains, mais nous n'avons pas encore d'archives publiques de ces documents. C'est à l'union des écrivains de créer de telles archives. Nous devons collectionner des carnets de notes prises au jour le jour, des échanges de correspondances entre particuliers, nous devons faire les biographies de nos voisins, écrire l'histoire d'une famille soviétique, sténographier des conversations entendues en passant, contrôler nos observations sur les changements survenus dans les langues russe, ukrainienne, turkmène et autres de notre Union. Aux biographies des combattants, des ouvriers et des ingénieurs, nous devons ajouter des lettres, des carnets de notes de propriétaires, de petits bourgeois, de popes, d'officiers. Et ne dédaignez pas d'écrire l'histoire du petit cordonnier installé en plein air au fond d'une impasse ou sous le porche de votre maison. Qui sait, peut-être cette biographie vous donnera-t-elle pour votre œuvre un trait particulier que vous n'auriez pu inventer, l'eussiez-vous cherché pendant des siècles.... Nous devons chercher de nouvelles méthodes de travail. Malheureusement nous ne nous en occupons pas assez, et il semble que quelques uns d'entre nous n'apprécient guère nos recherches. C'est ainsi par exemple que du haut de cette tribune, Ilya Ehrenbourg s'est exprimé d'une façon assez venimeuse sur le travail

des brigades littéraires. Quant à moi, je puis assurer que les jours où je travaillais dans une des brigades chargées d'écrire l'histoire du canal de la Mer Blanche, ont été et resteront pour moi parmi les meilleurs de ma vie d'écrivain.

***

J. OLECHA

Jeunesse retrouvée. — Il y a six ans, j'ai écrit mon roman : *Envie.* Le personnage principal de ce récit était Nicolas Kavalerov, dont on me disait qu'il avait beaucoup de mon caractère, qu'il était, en somme, moi-même. Oui, il regardait le monde avec mes yeux. Les couleurs, les images, les rapprochements, les métaphores et les réflexions de Kavalerov m'appartenaient. Et ces couleurs étaient les plus fraîches, les plus éclatantes que j'aie jamais vues. Pour la plupart, elles me venaient de mon enfance, et sortaient de ses recoins les plus secrets. En tant qu'artiste, c'est en Kavalerov que j'ai manifesté ma force la plus pure. C'était la force de la première œuvre, du récit des premières impressions. Et c'est alors qu'on me déclara que Kavalerov était une nullité, la banalité même. Sachant qu'une grande partie de ce personnage vient de ma personnalité, je pris pour moi cette double accusation et j'en fus bouleversé.

Je m'efforçai de croire que les camarades qui me critiquaient — c'étaient des critiques communistes — avaient raison. J'y parvins, et j'ai commencé à penser que ce qui m'apparaissait comme un trésor n'était que misère.

C'est ainsi que j'ai conçu l'idée du pauvre. Je m'imaginai pauvre, j'imaginai la vie difficile et douloureuse d'un homme à qui on a tout pris. L'imagination artistique aidant, la pensée de l'inutilité sociale prenait forme et je décidai d'écrire l'histoire du pauvre.

J'étais jeune, j'avais eu une enfance, une adolescence ; mais maintenant je vivais banal et nul, personne n'avait besoin de moi. Et voici que je devenais un pauvre, le plus réel des pauvres. Debout sur les marches d'une pharmacie, je mendiais et portais le sobriquet d' « écrivain ».

Le temps passait. Pendant que j'approfondissais le thème du pauvre et cherchais la jeunesse, le pays construisait des usines. C'étaient les cinq premières années de l'édification de l'industrie socialiste, mais celle-ci ne me préoccupait pas. J'aurais pu visiter une usine en construction, vivre parmi les ouvriers, les décrire dans un récit ou même dans un roman. Cependant, ces sujets n'étaient pas miens, ils ne venaient pas de mon sang, de ma respiration. En les traitant je n'aurais pas été un vrai artiste. J'aurais menti, inventé, j'aurais manqué de ce qu'on appelle l'inspiration.

Ma crainte augmentait et je commençais à croire que je n'étais bon à rien, que mon tempérament artistique ne pouvait plus servir. Ainsi s'établit en moi définitivement l'image horrible du pauvre, image qui me tuait. Le pays, pendant ce temps, rajeunissait. Il existe aujourd'hui des adolescents de dix-sept ans, et pas une de leurs pensées n'appartient plus au vieux monde.

En composant *Le Pauvre*, j'aventurais un regard sous la voûte magique, mais je ne comprenais pas l'essentiel : c'est que je n'avais pas foi en la jeunesse du pays ; ce n'était pas le retour de ma propre jeunesse que je désirais, mais celle de mon pays, c'est-à-dire la naissance des hommes nouveaux.

Maintenant je les vois et je suis obsédé par une fière pensée, par un désir orgueilleux d'identifier, en quelque sorte, leur jeunesse naissante au retour de la mienne. Le plus terrible, c'est de s'humilier, c'est de dire que l'on n'est rien, à côté d'un ouvrier ou d'un Komsomol. Comment peut-on dès lors continuer à vivre et à travailler ? Non, j'ai assez d'orgueil pour dire que, tout en étant né dans le vieux monde, je contiens en moi, dans mon âme, dans mon imagination, dans ma vie, dans mes rêves, maintes choses qui me mettent sur le même niveau que l'ouvrier et le Komsomol. J'accepte de l'ouvrier et du Komsomol des conseils sur la façon dont je dois vivre et travailler, mais je sais qu'il ne s'agit pas là d'un entretien où l'un des interlocuteurs parle, tandis que l'autre écoute et se tait. Bien au contraire. C'est une conversation où les deux interlocuteurs se serrant l'un près de l'autre, cherchent ensemble l'issue la meilleure.

Dans notre pays croît la première génération de jeunes, le jeune homme soviétique. En tant qu'artiste, je me jette sur lui pour le questionner : « Qui es-tu ? Quelles couleurs vois-tu ? Rêves-tu jamais ? A quoi songes-tu lorsque tu prends conscience de toi-même ? Comment aimes-tu ? Quels sont tes sentiments ? Que nies-tu ? Et qu'est-ce que tu affirmes ? Qu'est-ce qui prédomine chez toi, le sentiment ou la raison ? Sais-tu pleurer ? A-t-on besoin de toi ? As-tu compris tout ce qui m'effrayait, tout ce que je ne comprenais pas ? Qui es-tu, jeune homme de la société socialiste ? Je ne peux pas écrire, tant que je ne t'ai pas comparé à moi. Je veux créer le type du jeune homme en le dotant de ce qui était le meilleur de ma jeunesse. »

***

ANDRÉ MALRAUX

Tout homme s'efforce de penser sa vie. — ... Il faut que l'Union soviétique soit exprimée ; oui, il faut que soit fait cet immense inventaire de sacrifices, d'héroïsme et de ténacité. Mais prenez garde, camarades, l'Amérique nous le montre de reste, qu'à exprimer une puissante civilisation on ne fait pas nécessairement une puissante littérature, et qu'il ne suffira pas ici de photographier une grande époque pour que naisse une grande littérature.

L'art n'est pas une soumission, c'est une conquête.

La conquête de quoi ?

Des sentiments et des moyens de les exprimer.

Sur quoi ?

Sur l'inconscience, presque toujours ; sur la logique, chez les artistes.

Le marxisme, c'est la conscience du social ; la culture, c'est la conscience du psychologique.

A la bourgeoisie qui disait : *l'individu*, le communisme répondra : *l'homme*. Et le mot d'ordre culturel que le communisme oppose à ceux des plus grandes époques individualistes, le mot d'ordre qui, chez Marx, relie les premières pages de l'*Idéologie allemande* aux derniers brouillons du *Capital*, c'est : « Plus de conscience. »

Il serait trop long de définir ce que fut la conscience pour les romanciers classiques russes. Leur approfondissement de l'homme consista presque toujours à en montrer les éléments contradictoires et imprévisibles. Lorsqu'un héros de Tolstoï qui marche dans la nuit glacée découvre que le froid détruit son amour, lorsque Raskolnikoff découvre que le meurtre dont il attend la puissance lui apporte la solitude, que font ces deux romanciers ? Ils substituent un fait empirique à un fait logique ; et, comme il n'y a pas de vraie logique en psychologie, mais simplement l'imitation, ils substituent une découverte à une imitation.

Si vous aimez tant vos classiques, c'est d'abord qu'ils sont admirables ; mais n'est-ce pas aussi parce qu'ils vous donnent de la vie psychologique une notion plus riche et plus contradictoire que les romans soviétiques ; n'est-ce pas parce que, psychologiquement, vous trouvez parfois Tolstoï plus *actuel* que nombre d'entre nous ? Le refus du psychologique, en art, mène au plus absurde individualisme. *Car tout homme s'efforce de penser sa vie, qu'il le veuille ou non ;* et le refus du psychologique signifie concrètement que celui qui aura le mieux pensé sa vie, au lieu de transmettre son expérience aux autres, la gardera pour lui.

... Ducs et crocheteurs écoutaient ensemble Shakespeare. A l'heure où les Occidentaux ne peuvent plus s'assembler que pour rire amèrement d'eux-mêmes devant la figure de Chaplin, à l'heure où tant de nos meilleurs artistes écrivent pour des fantômes ou pour des hommes à naître, vous, semblables et pourtant différents comme des grains, vous faites surgir ici la civilisation dont sortent les Shakespeare. Qu'ils n'étouffent pas sous les photographies, si belles soient-elles ! Le monde n'attend pas seulement de vous l'image de ce que vous êtes, mais aussi celle de ce qui vous dépasse, et bientôt vous seuls pourrez la lui donner.

***

GERASIMOVA

L'Homme et le Citoyen. — ... Dans le temps l'artiste savait d'ordinaire allier avec beaucoup plus d'esprit et de finesse

qu'aujourd'hui aux exploits du héros ses traits humains. Notre défaut serait-il de ne pas savoir montrer que les gens de la nouvelle société sont pleins de bonté et de bienveillance, qu'ils aiment leur femme, qu'ils achètent des jouets pour leurs enfants, qu'ils caressent les animaux ? Et tout le secret se réduirait-il à savoir représenter nos héros dans leur vie privée d'une manière plus vivante ? C'est en effet le remède qu'on nous a indiqué et qu'on a appliqué dans une large mesure. Lorsqu'on se rendit compte qu'il y avait quelque chose qui clochait chez nos héros, qu'ils étaient là devant nous comme un monument de ciment armé, on commença à rechercher les moyens de leur insuffler la vie. Mais en cherchant ainsi à l'animer, on coupa le héros en deux. D'une part le militant, de l'autre l'homme. Une partie de la journée, cet être la passe à fonctionner comme une machine sonore. L'autre partie se passe dans la vie privée. Et alors on découvre subitement que rien d'humain ne lui est étranger, qu'il est un époux plein d'attentions délicates, un pêcheur à la ligne passionné, un choriste zélé. Ainsi l'on crée à la place de l'homme vivant, un être hybride, une machine sonore d'une part et de l'autre un philistin heureux et satisfait de lui-même, mais par ailleurs respirant l'ennui... Il existe parmi nous un point de vue extraordinairement simpliste : « Pourquoi tant se casser la tête. C'est bien simple : l'exploitation bourgeoise est mauvaise et le communisme est bon ». C'est à peu près à ce niveau qu'est menée la lutte avec les idées du monde individualiste dans beaucoup de nos livres. Mais peut-on réduire une question aussi importante que la transformation de la société humaine en un communisme évolué à une formule aussi simple que : le communisme est bon, le capitalisme est mauvais ? Ce que le vieux monde nous oppose, est-ce donc si peu de chose ? Et pouvons-nous l'approcher ainsi les mains vides ? Est-ce que le vieux monde a dit d'une façon aussi primitive et aussi directe : nous sommes pour le capitalisme, parce que nous ne voulons pas céder notre propriété ? Mais non. Il a pour se défendre les instruments les plus compliqués et les plus raffinés, et nous ne sommes que des simples d'esprit et non

des révolutionnaires, si nous ne sommes pas capables d'opposer à ses plus hautes idées, aux plus hautes expressions de sa lutte, une résistance puissante, servie par un génie créateur. Or, nous sommes en état de le faire. C'est cela seul qui importe.

***

J. BABEL

La banalité : voilà l'ennemi. — ... La banalité à notre époque n'est plus seulement un défaut de caractère, c'est un crime, plus encore, c'est de la contre-révolution. A mon avis, la banalité est un de nos ennemis les plus redoutables.

L'autre jour j'ai été témoin de la scène suivante. Un ouvrier, un métallo, avait battu sa femme. Des gens accoururent. Quelqu'un dit que c'était un méchant homme, s'il battait sa femme. Un autre prétendit que ce n'était qu'un malade. Un troisième s'approcha et déclara : « Que diable, un malade ! c'est tout simplement un contre-révolutionnaire. »

Camarades, j'étais ému en entendant ces paroles. Du moment qu'une si haute notion spirituelle de la révolution a pu pénétrer dans les couches les plus profondes de nos masses populaires, sa victoire est réellement définitive. Les paroles ne vont pas aussi vite que les sentiments. Notre but est d'ennoblir ces paroles.

***

JEAN-RICHARD BLOCH

L'écrivain fait le guet. — ... L'écrivain, l'artiste n'est-il pas toujours, comme Gorki le disait de l'écrivain du siècle passé, un homme qui prend conscience de lui-même par opposition.

Fût-ce au fort de l'adhésion qu'il donne à une société qu'il a enfin licence d'aimer ; fût-ce dans l'enthousiasme de cette adhésion ; fût-ce au cœur d'un monde d'où l'*homme*

inutile, dont parlait si justement Maxime Gorki, aura été extirpé, — même alors cette opposition ne prend pas fin.

Elle ne se manifeste plus sur le plan de la lutte de classes, ou de l'insatisfaction sociale, ou de ce découragement et de cette amertume qui marquent tant de héros de la grande littérature bourgeoise. Cette opposition se transporte ailleurs.

La vie — tant sociale qu'organique — ne se manifeste pas par l'équilibre ; elle a pour signe une perpétuelle rupture d'équilibre. Elle se définit par un système d'échanges entre les organes, et cette circulation est maintenue par des différences d'état chimique ou de potentiel électrique entre eux.

Tant que subsistent ces différences, ces déséquilibres, des appels constants sont adressés d'un point du corps à l'autre, et la circulation est assurée. Viennent-ils à cesser, tout s'arrête...

La vie de l'esprit et celle de la société ne diffèrent pas profondément de ce tableau succinct.

Quels sont les guetteurs chargés de détecter (comme on dit en T. S. F.) ces lieux d'élection du déséquilibre, et par conséquent de dépister et de signaler les points où se produisent ces légers troubles si nécessaires à l'existence ? Ces guetteurs sont les artistes.

***

A. AVDEENKO

Un bezprizorni devient poète. — Il y a quelques années, j'étais dans la prison d'Orenbourg. Avec moi il y avait un gars de mon âge. Il était d'Orenbourg. Là-bas, il avait eu autrefois des parents, des copains, des amis, et le voilà maintenant enfermé, comme moi, pour vol. Dans la prison il eut bientôt le cafard. Il regrettait sa ville, son enfance, sa famille et il me demanda d'écrire une lettre. Nous fîmes une lettre sans adresse. Simplement parce qu'on avait le cafard, on se mit à écrire. Ensuite je lui lus la lettre, et il pleura.

Ce fut là ma première œuvre littéraire. Je la traînai sur moi pendant quelques mois, jusqu'à ce qu'elle se fût déchirée

dans ma poche. Et je pensais alors souvent que si je pouvais montrer cette lettre à Maxime Gorki il aurait aussi pleuré sur cette lettre. Il ne m'était jamais arrivé, dans ma triste vie de *bezprizorni* avant la révolution et ensuite dans ma vie de voleur, de pleurer. J'avais été battu jusqu'à rendre l'âme dans le bazar de Gorloff. A Léningrad dans la rue Liteina, j'ai eu les pieds gelés — un milicien me releva. Mais jamais l'on ne m'a vu pleurer. Et cependant, avant-hier, j'ai pleuré, ému par les pionniers. J'ai 25 ans, Gorki en a 65 — pourquoi ai-je pleuré ? Et les larmes de Gorki, et mes larmes, et les larmes des autres, je pense que ce ne sont pas des larmes de vieillards.

Dans le temps, ma vie était telle que je regardais les gens mais ne les voyais pas. Je vivais dans ce monde, dans le monde des hommes, comme une bête féroce, j'aurais pu couper la gorge à un autre homme. La mort pour moi n'était pas un mot effrayant. Non. Mes camarades et moi, nous faisions les actes les plus désespérés, proférant des menaces de mort. Cela nous paraissait crâne. Nous ne pensions qu'au jour suivant, et même qu'à l'heure suivante...

***

ALEXIS TOLSTOÏ

Le Drame. — L'art du dialogue part de la vision du geste. Que votre personnage ne tente pas d'expliquer sa psychologie. Le personnage s'exprime dans ses actes, — écrivez sa biographie par les hiéroglyphes de sa conduite.

Soyez avares de mots. Que chaque mot aille, comme une flèche aiguë, se planter droit au but, dans le cœur du spectateur.

Sens du temps théâtral, la montre qui est dans la poche du spectateur et celle de ses émotions indiquent des heures différentes.

Économie de mouvement. La pièce ne doit contenir que l'essentiel, — que l'auteur soit impitoyable envers lui-même. Pas d'arrêt ! Une demi seconde sans action, et il se répand dans la salle une lourde nuée d'ennui.

O, l'ennemi des spectateurs ! C'est plus qu'une impolitesse, — c'est un crime public. Que le spectateur se soit ennuyé dans le tramway, en venant au théâtre, peu importe ! Là c'était un ralentissement de la vie de tous les jours, ici c'est un vide dans l'activité créatrice, car le spectateur, lui aussi, est un créateur.

Sens de la salle. Ici le sentiment social de l'auteur est mis à l'épreuve. Il ne peut être en communion avec la volonté créatrice des masses qu'à la condition d'avoir conscience de cette volonté. Auteur et spectateur sont tendus vers le même but; leurs émotions ce sont ses émotions.

L'auteur doit être en même temps sur la scène, au milieu de ses personnages, et dans un fauteuil parmi les spectateurs. Sur la scène, c'est un individu qui synthétise, un philosophe ; dans la salle il disparaît dans la masse ! Il est à la fois un créateur et un critique, il est à la fois juge et accusé !

***

TCHOUKOVSKY

Littérature enfantine. — « Le patron n'était pas content de la façon dont le vieux nègre Moz conduisait l'âne attelé à sa charrette. Il détela l'âne, et mit à sa place le vieux nègre, ensuite il s'assit avec l'âne dans le chariot, tout en présentant à Moz de son bras tendu une barre de chocolat qu'il lui passait sous le nez, sans que le nègre pût l'atteindre. Le pauvre esclave courait derrière la barre de chocolat comme un âne derrière une carotte. »

Voilà ce que l'on pouvait lire dans la partie consacrée aux enfants du *Daily Express* du 2 août. Comme titre on lisait : comment un patron s'y prend pour forcer son esclave à faire le travail de l'âne. Et prenez n'importe quels numéros de ce journal, toujours dans la partie consacrée aux enfants, vous pourrez voir à chaque page de pareilles cruautés.

C'est dans cette boue que la jeunesse patauge tous les jours. Bon moyen évidemment pour fixer son attention, et la détourner de problèmes plus graves.

Chez nous, en U. R. S. S., il y a comme on le sait de remar-

quables journaux d'enfants : « L'Étincelle de Lénine », « Les Enfants des Kolkozes », « La Pravda des Pionniers ». Quand après avoir lu le *Daily Express* on lit « Les enfants des kolkozes », on a l'impression d'avoir été transporté d'un cloaque dans la stratosphère. Mais ces journaux qui sont lus par des milliers d'enfants travaillent encore en tâtonnant. C'est pourquoi ils commettent quelquefois des erreurs et il est temps que cela cesse. Mais qui parmi les critiques a relevé ces erreurs ? Qui a salué et encouragé leurs succès ?

***

GORKI

Réplique finale. — ... Le camarade Soboliev, l'auteur de *Rééquipement Total*, a prononcé aujourd'hui des paroles profondes et justes. Il a dit : « Le parti et le gouvernement ont tout donné à l'écrivain ; ils ne lui ont enlevé qu'une chose : le droit d'écrire mal ».

Rien de plus juste.

Mais à ces paroles, il convient d'ajouter que le parti et le gouvernement nous ôtent aussi le droit de nous commander l'un l'autre, et nous donnent celui de nous enseigner l'un l'autre.

Ilya Ehrenbourg s'est exprimé contre les travaux collectifs. Je pense que c'est parce qu'il ne comprend pas la valeur de l'exercice que ces travaux imposent aux écrivains. Ces travaux ne donnent pas, d'ailleurs, à chaque écrivain un sujet étroitement limité. Mais l'écrivain choisit parmi les sujets celui qui lui convient le mieux, et pour lequel il ne doit pas se faire violence.

II. LA POÉSIE

BOUKHARINE

Art et parole. — ... Le problème le plus discuté a été jusqu'à maintenant celui du fond et de la forme. Il me semble

qu'il convient ici, à propos de ce problème, de rejeter la conception qui voudrait que le fond fût une sorte de farce et la forme une sorte de peau. Il n'en est pas ainsi et, l'un des mérites des formalistes est précisément d'avoir parfois marqué que la forme elle-même était un « contenu ».

Je considère donc comme tout à fait juste la thèse de l'unité de la forme et du fond. Mais ordinairement on méconnaît, faute de dialectique, que l'unité suppose contradiction, suppose opposition.

Quelle est la thèse fondamentale, qu'ont défendue les formalistes ? C'est que la langue, la parole, est l'élément constitutif, fondamental, de la littérature, et par conséquent, l'objet de la science littéraire. Mais qu'est-il arrivé ? Au cours de son développement, le formalisme est allé jusqu'à rejeter le contenu, voire le sens, comme un poids inutile, il a évincé de la parole la sémantique, c'est-à-dire la science de la signification. On a obtenu ainsi une langue « hors pensée » ; la parole, transformée en une image phonique, ayant perdu toute signification, a cessé d'être la parole. Le formalisme — qui avait commencé par affirmer : au commencement était le Verbe — a dévoré son principe fondamental, a dévoré la parole même. C'est là une des brillantes illustrations de la dialectique : on avance une thèse et on la transforme en son antithèse. Le formaliste, comme Saturne, a dévoré son enfant.

Réalisme et romantisme. — ... Dans notre société socialiste en formation, la différence entre le travail manuel et le travail intellectuel disparaît peu à peu. Un type nouveau d'humanité se forme, en qui intelligence et volonté se fondent. Si cet homme nouveau veut connaître le monde, c'est pour le changer. La contemplation, une simple description de ce qui est, lui apparaissent comme quelque chose de suranné. C'est aussi pourquoi le réalisme socialiste ne pourra s'arrêter au naturalisme de Zola qui demande qu'on décrive la réalité telle qu'elle est et qu'on s'en tienne là. Le réalisme socialiste ne dira pas non plus avec Zola : l'imagination n'a plus d'emploi. Non, il peut et doit savoir rêver en s'inspirant de la vision des réalités dans leur devenir.

Cela nous amène à parler du romantisme révolutionnaire... On est habitué à opposer l'un à l'autre romantisme et réalisme. Le romantisme la plupart du temps ne faisait qu'exprimer la nostalgie de mondes différents du nôtre... Le réalisme par contre n'était qu'un objectivisme borné et contemplatif. ... Chez nous le romantisme s'allie avant tout à l'idée d'héroïsme ; il ne se dirige pas vers un ciel métaphysique mais vers la terre et vers tout ce que la terre embrasse... Aussi est-il parfaitement absurde de vouloir opposer l'un à l'autre romantisme et réalisme socialiste...

L'ancien réalisme était jusqu'à un certain point anti-lyrique, tandis que l'ancien lyrisme était, jusqu'à un certain point également, anti-réaliste. Le réalisme socialiste ne peut pas ne pas s'orienter vers l'homme. En somme, le socialisme est la naissance de nouveaux caractères humains, l'enrichissement du contenu spirituel, le développement de l'universalité, l'abolition de la misérable division des hommes en classes, en professions étroites, en catégories citadines et rurales. Le lyrisme n'est pas en conflit avec le réalisme socialiste, car ce n'est pas un lyrisme antiréaliste qui tend à l'au-delà, mais une image poétique des mouvements intérieurs de l'homme socialiste naissant. Le réalisme socialiste n'est pas anti-lyrique.

Tels sont les traits fondamentaux du réalisme socialiste. En conséquence, nous tirons ici une cinquième conclusion, à savoir : le réalisme socialiste est une méthode de création poétique ; il apporte un style de poésie socialiste, qui représente le monde réel et le monde des sentiments humains, style qui se distingue du réalisme bourgeois par le contenu des objets de la représentation poétique et par ses particularités stylistiques.

***

DEMIAN BIEDNY

La poésie en action. — Moi je suis un manœuvre, et tous les sujets m'étaient bons. Tout était mis au service du moment et de l'action. Dans les vingt volumes de mes vers,

ne cherchez pas de chefs-d'œuvre de filigrane. L'œuvre de propagande a ses lois propres. Le poète militant ne jette pas des roses dans le camp ennemi, mais des bombes. Plus le projectile est puissant, plus l'explosion sera assourdissante, plus il y aura des éclats qui frapperont l'ennemi. Eh bien ! mes projectiles étaient puissants, l'action vaste, le coup rude. La plupart des vers réunis dans mes vingt volumes, ce sont des éclats refroidis de divers calibres, ils ont été autrefois des explosifs. Les éclats sont refroidis, sont rouillés peut-être, mais ils ont honnêtement fait leur œuvre révolutionnaire et ils ont droit au respect des révolutionnaires. Une partie d'entre eux au moins ne sera pas reléguée aux archives, mais aura sa place au musée d'art révolutionnaire, non pour qu'on les admire, mais pour qu'on étudie comment ils étaient faits, ces éclats, et comment on fabrique ce genre d'obus !

J'avoue que lorsque j'écoute les rossignols, les poètes consacrés par la tradition, je le vois bien ; je ne suis pas de ces oiseaux-là. Ces poètes ont des langues de rossignols et moi je suis de ceux qui ont les dents fortes. De plus, je manie la satire. J'ai des crocs. C'est avec ces crocs que j'ai servi vingt-cinq ans la révolution. Il est vrai qu'ils ne sont plus jeunes. Ils ont des fentes et des écorchures, gagnées dans des combats honorables, mais je puis vous assurer qu'ils sont encore solides, peut-être même plus solides qu'autrefois. Je connais l'art de m'en servir et ne cesserai de les aiguiser. Qu'ils soient prêts ! Le danger n'est pas écarté, et l'ennemi sentira encore plus d'une fois la rudesse de mes crocs !

***

SOURKOV

Il faut savoir haïr. — Chez nous, avec raison, on fait de plus en plus appel aux conceptions suivantes : amour, joie, fierté, qui forment le contenu de l'humanisme. Mais quelques-uns de nos jeunes auteurs oublient le quatrième aspect

de notre humanisme, qui est exprimé par une conception terrible, mais magnifique : la haine.

J'ai parlé de la haine parce que, ces derniers temps, la mode va chez nous à ce qu'on appelle l'amusement, le besoin de se distraire.

Il est certain que notre jeunesse a de l'allant. Elle veut vivre joyeusement et jouir gaiement de ses loisirs. Mais pourquoi donc lui servir de la « cochonnaille », des histoires de clown qu'on donne pour de l'humour, de l'eau de rose lyrique, tiède et écœurante ; pourquoi donc abêtir notre jeune, mais intelligent lecteur ; pourquoi donc pervertir son goût artistique, encore inexpérimenté et hésitant ?

Notre jeunesse prend part aux manifestations avec des bouquets de fleurs dans les mains. Mais, au mausolée de Lénine, les baïonnettes se dressent derrière les rangs des jeunes filles et leur barrière d'acier en s'abaissant sur les épaules, montre la voie à suivre.

Allons, camarades, ne désaimantons pas la jeunesse par des poésies lyriques intimes ! Allons, ne craignons pas, malgré le murmure indigné des snobs, le mouvement simple et énergique du chant de guerre, du pathétique joyeux et de la poésie téméraire ! Allons, camarades, n'oublions pas que le moment n'est pas loin où les vers devront quitter les pages des revues pour les colonnes des journaux et des feuilles qu'éditeront les armées et les divisions en campagne ! Tenons sèche, camarades, notre poudre lyrique !

***

PASTERNAK

Prose et vers. — Qu'est-ce que la poésie, camarades ? La poésie c'est la prose, la prose dans son essence, dans sa sonorité, dans son dynamisme et non dans ses interprétations. La poésie n'est donc que la prose pure dans son élan premier...

« Ne vous écartez pas des masses », dit le Parti. Je n'ai pas gagné le droit de me servir de ses formules. « Ne sacrifiez pas au succès votre personnalité », voilà ce que

je dirai, moi. Dans l'atmosphère d'immense sympathie dont nous entourent le peuple et l'État, on court facilement le danger de se transformer en personnage officiel.

Défendez-vous de cette adulation par un grand, sérieux et fécond amour pour la patrie et ses grands hommes.

***

BOUKHARINE

(Réplique finale). — ... Quelques camarades m'ont reproché de démolir Maïakovski [1] et ses œuvres de propagande. Cependant, j'estime hautement Maïakovski et j'ai dit qu'il est un « classique de la poésie soviétique » ; mais il ne s'ensuit pas qu'il faille faire un fétiche même d'un homme aussi grand que Maïakovski ; vous êtes des idolâtres et des fétichistes, si vous ne comprenez pas que la vie marche de l'avant. Je ne suis nullement l'adversaire de la propagande en général, ni de la poésie à tendance, dans le bon sens du terme. J'ai dit que la propagande elle-même doit être autre, que la conception de l'actualité a changé, que la simple paraphrase en vers des mots d'ordre ne satisfait plus personne, qu'il faut aller vers la synthèse, vers un art puissant, riche et multiforme. La question en est là.

... Par la vigueur même de son discours, Demian Biedny a prouvé qu'il est en retard. Quels arguments a-t-il choisis ? Il dit que la poésie doit être combative. Mais quelle image a-t-il donnée dans son discours ? Celle d'une femme bien en chair, toute rose, celle d'une jeune bourgeoise qu'on « tâte aux endroits de lyrisme intime ». Ce n'est pas du Barbier, ni du Delacroix. C'est bien trop « primitif », et insupportablement provincial. Ou bien l'image du coup de téléphone qui l'avertira un jour qu'on l'appelle au combat. Mais il n'y aura de coup de téléphone qu'à une condition, c'est que Demian Biedny continue à écrire de bons vers...

Et l'image de la puissance et de la force, que Demian

1. Lorsque Boukharine prononce le nom de Maïakovski, la salle entière se lève dans un élan spontané et une longue ovation retentit.

Biedny croit représenter ? C'est, ou bien Ilia Mouromets, image féodale, ou bien les défenses d'éléphant, dont les porteurs ne peuvent être qu'une cible, avec la tactique contemporaine.

Dans la bataille moderne, il faut des canons à tir rapide, des avions perfectionnés, et non pas des crocs.

Je ne puis me dispenser de rappeler les paroles du poète géorgien Sandro Zouli, qui disait : « Nous ne devons tolérer ni grands seigneurs, ni honnêtes bavards, dans la littérature soviétique. Le rapport du camarade Boukharine nous appelle à monter encore d'un degré et, au nom de la délégation géorgienne que je représente, je me déclare entièrement d'accord avec lui ».

Telle était en effet mon intention réelle et je suis très heureux de voir justement la délégation nationale qui a présenté le rapport le plus intéressant et le plus riche, se déclarer d'accord avec mes conclusions. Travaillons donc tous ensemble à créer la grande poésie du socialisme et ne m'en veuillez pas si j'ai lutté ici avec l'arme de la parole incisive et de la logique.

***

III. — LETTRES ÉTRANGÈRES

KARL RADEK

Réalisme socialiste. — Les écrivains s'adressent souvent à nous pour des questions de forme. Nous avons entendu aussi des discours de nos amis étrangers, qui n'ont pas seulement parlé de ce que l'époque de la révolution leur avait apporté, mais qui nous ont donné des conseils en se fondant sur la maîtrise qu'ils ont de leur art. Ils ont exprimé la crainte qu'un Shakespeare ne puisse naître chez nous car il serait étouffé par le souci que nous prenons de la littérature.

Nous avançons sur un front très large. Lorsque Shakespeare naquit, il n'y avait qu'une toute petite partie de la société qui appartînt au cercle des gens cultivés. Même si

l'on veut que dans cette petite partie de la société le pourcentage des gens doués ait été proportionnellement plus grand que chez nous, il semble qu'au moment où nous allons par millions à l'assaut de la culture, il y ait cent fois plus de chances qu'il naisse chez nous plus de Shakespeare et plus de génies.

Où voit-on, au moment d'un congrès d'écrivains, des foules énormes attendre devant la porte des journées entières dans l'espoir d'un billet qui leur permette d'entrer dans la salle du congrès ? Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que les masses chez nous veulent avoir une grande littérature. Et nous réussirons en cela comme nous avons réussi en d'autres choses.

Il serait absurde que nos artistes refusent d'apprendre chez les artistes étrangers.

L'écrivain français moyen possède une forme qui est pour le moins à la hauteur de celle de nos meilleurs écrivains. Cela n'a rien d'étonnant. L'ouvrier français ou anglais manie mieux son instrument que notre débutant, qui n'est à son métier que depuis trois ou quatre ans. C'est pourquoi nous devons apprendre la forme non seulement chez les classiques du passé, mais aussi chez les littérateurs du capitalisme déclinant...

Devons-nous apprendre de grands artistes comme Proust à esquisser et à noter le moindre mouvement de l'individu ? Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'agit de savoir si nous avons notre voie à nous bien tracée, ou si nous nous la laisserons tracer par l'étranger...

Joyce croit que la mission de l'écrivain consiste à filmer des fumiers à travers un microscope... Il suit ses héros dans leur bureau, dans les salles de rédaction, à l'école, au bistro, au bordel et il analyse les mouvements de leur pensée, et leurs sensations, depuis les grouillements de leur estomac jusqu'aux réflexes de leur cervelle et aux tressaillements de leur volupté, et il les filme tous à tour de rôle.

Quoi de mieux ? Mais Joyce nous donne-t-il vraiment une prise filmée de la vie ? Non. Chez Joyce, l'objet est filmé sous un angle qui lui est particulier. Il ne donne pas l'ensemble de la vie, il choisit les moments particuliers qui

montrent le néant de la petite bourgeoisie, sans décrire ses luttes. Il ne s'agit donc pas d'une méthode impartiale qui représenterait la vie telle qu'elle est, mais bien d'un choix de moments vus du point de vue d'un petit bourgeois qui ne voit pas d'issue à la crise dans laquelle se débat le monde occidental.

Il est évident que nous ne pouvons nous inspirer de cette méthode microscopique. Si nous voulons représenter l'ouvrier qui hier encore vivait dans son village et qui aujourd'hui travaille de toute son ardeur à la construction socialiste, ce n'est pas avec le microscope que nous devons le regarder... Nous devons essayer de nous mettre à sa place et de comprendre ce qui se passe en lui. Mais il ne faut pas que nous choisissions seulement ce qui nous plaît. Nous ne devons pas seulement décrire l'ouvrier héroïque et le méchant capitaliste, nous devons décrire la naissance du socialisme avec toutes ses contradictions. C'est cela que nous appelons le *réalisme socialiste*. Et ce réalisme n'est pas une simple photographie de la vie. Il suppose que l'écrivain ait une vision du dynamisme de la vie collective.

*

L'Individu et l'Individualisme. — Malraux est maintenant ici avec nous. C'est une grande intelligence. Il lui est arrivé d'entendre ici de notre part non seulement des louanges, mais des questions embarrassantes et des avertissements dépourvus d'aménité. Un écrivain de la taille de Malraux aurait pu facilement se froisser et dire pour toute réponse : « Fichez-moi la paix, je continuerai à écrire comme je veux. Je suis un franc-tireur. Ne venez pas fourrer votre nez partout. Vous feriez mieux d'apprendre à écrire aussi bien que moi et de faire de la bonne littérature. »

Malraux n'a rien dit de pareil. Il a parfois fait la grimace, quand il pensait que la question avait été posée trop brutalement, mais il a bien supporté l'épreuve, et il a dit : « Le fait que j'ai défendu Dimitrov, que je suis allé à Berlin pour prendre sa défense, et que je suis en ce moment ici parmi vous prouve assez que je suis des vôtres. »

Et nous, nous serrons fraternellement la main à Malraux

et nous lui disons : « L'artiste qui se rallie à l'armée combattante du prolétariat a devant lui une route difficile à gravir. Il suffirait que Malraux fît un livre sur les luttes des prolétaires français, pour que toute la presse bourgeoise de France, déclarât : « Malraux a perdu tout talent ».

Camarades, ce qu'a dit Bloch est vrai. Il faut savoir faire la différence entre l'individualisme, l'incapacité de s'intégrer dans une collectivité et le respect de l'individu. La révolution dans ses débuts est une armée. Elle doit faire son stage dans une caserne. Il ne peut en être autrement, car qui dit armée dit caserne. La révolution devenue une armée du travail ne peut pas dans chacune de ses étapes exalter et cultiver l'individualité. Mais la révolution une fois victorieuse, quel terrain propice pour l'éclosion de l'individu !

Quand nous pensons aux pays d'Occident, souvenons-nous toujours de ce que dit Herzen, quand il vint pour la première fois à Cologne. Chaque pierre de cette ville lui semblait exprimer une culture plus grande que tous les monuments de la Russie tsariste des années 1850 à 1860. Nous devons méditer ces paroles. Camarades des pays d'Occident, vous avez raison de nous montrer ce passé qui créa chez vous de plus grandes individualités que n'en a connu la Russie tsariste, mais vous avez tort de ne pas dire aux lecteurs de vos pays : « Rangez vos individualités en bataillons. Il y va de la lutte pour une humanité nouvelle ! »

***

IV. DÉLÉGATIONS ET MESSAGES

Parmi les nombreuses délégations et les messages reçus par le Congrès, nous citerons :

DÉLÉGATION DE L'ARMÉE ROUGE

Nos soldats de l'Armée Rouge ne sont pas seulement des combattants qui apprennent le maniement des armes. Ce sont des hommes qui possèdent une culture générale et cherchent à s'approprier l'héritage de toutes les richesses culturelles de l'humanité.

Avec un amour immense et une grande sollicitude nous lisons les œuvres de nos écrivains. Ces œuvres nous servent d'appui dans nos études et dans nos travaux.

***

LA KOLKOZIENNE : SMIRNOVA

Camarades, écrivains soviétiques ! Je vous salue au nom de toute la paysannerie kolkozienne.

Nous sommes venues vers vous et nous vous apportons des cadeaux cueillis dans nos champs, pour vous donner des échantillons de notre art.

Vous le savez, camarades, les femmes dans les kolkozes jouent le grand rôle de constructrices du socialisme.

Camarades écrivains ! Je ne sais lequel de vous a écrit un livre qui s'appelle « chaussures d'écorce de bouleaux ». Ce serait bien si cet écrivain prenait la direction de notre kolkoze. Notre kolkoze porte le nom de « 18 mars ». Faites venir ce camarade dans notre kolkoze. Il décrirait tout ce que nous avons fait.

Allons camarades écrivains. En échange de ce lin que nous vous avons apporté, tissez-nous une nouvelle page et mettez-y en tête la femme.

***

ALLA KANCHINA

Pionnière de quatorze ans.

Chers écrivains aînés ! Vous avez lu peut-être le petit livre intitulé *Les Nez retroussés ;* eh bien ! c'est nous qui l'avons écrit sans être des écrivains, mais tout simplement des pionniers. Nous avons chez nous, à la sixième école de dix classes, à Irkoutsk, un cercle littéraire ; et un beau jour nous avons décidé de décrire notre vie. Ce livre, nous vous l'avons apporté en cadeau...

Nous demandons à nos aînés de décrire tout ce qu'il y a sur la terre, et aussi autour du globe, oui, absolument tout, sans rien omettre. Allons, les gars, aidez-nous à connaître

le monde. Le temps viendra où, à notre tour, nous pourrons vous aider pour certaines choses.

***

LA DÉLÉGATION DES CHEMINOTS

Le chef de gare de Kovrino, le camarade Tséitlinou, prend à son tour la parole :

Camarades, en ce moment dans toutes les stations de notre réseau il y a une T. S. F. grâce à laquelle nos camarades peuvent entendre ce qui se dit dans cette salle. Nous vous invitons au nom de notre organisation à venir nous voir au travail, et à décrire ensuite dans vos livres ce que vous aurez vu chez nous.

L'aiguilleur Loutchin se lève et dit :

Camarades, dans le temps qui a précédé la révolution, jamais vous n'auriez vu de livres dans l'abri d'un aiguilleur. Maintenant vous pouvez entrer chez chaque aiguilleur. Pas un de nous qui n'ait une petite bibliothèque. Camarades, la classe ouvrière est maintenant transformée. Elle veut dans ses heures de loisir lire vos livres pleins de talent. Elle veut comprendre ces livres et être éduquée par l'exemple des héros que vous lui présentez.

***

ANDRÉ GIDE

Voici le message d'André Gide au Congrès [1] :

Sur cette route de l'Histoire où chaque pays, chaque nation, devra tôt ou tard s'acheminer, l'U. R. S. S. a glorieusement pris les devants. Elle nous donne aujourd'hui l'exemple de cette société nouvelle que nous rêvions, que nous n'osions plus espérer.

Dans le domaine de l'esprit également, il importe que

1. Ce n'est ici qu'une traduction de ce message d'après le texte russe. Nous n'avons pu en effet nous procurer le texte original d'André Gide.

l'U. R. S. S. se montre exemplaire, elle se doit de nous prouver que l'idéal communiste n'est point, ainsi que se plaisent à l'affirmer ses ennemis, un « idéal de termitière ». Sa tâche est aujourd'hui d'instaurer, en littérature et en art un *individualisme communiste* (si j'ose accoupler ces deux mots que l'on a coutume d'opposer, mais à mon avis bien à tort). Sans doute une période d'affirmation intempérée était-elle nécessaire, mais l'U. R. S. S. a déjà dépassé ce stade et rien ne m'en persuade davantage que les derniers articles et discours de Staline.

Le communisme ne saura s'imposer qu'en tenant compte des particularités de chaque individu. Une société où chacun ressemble à tous est insouhaitable et impossible ; une littérature, bien plus encore. Chaque artiste est nécessairement individualiste, si fortes que puissent être ses convictions communistes et son attachement au parti. Ce n'est qu'ainsi qu'il peut faire œuvre utile et servir la société.

Dans une première conférence que je fis en mars 1900, j'exprimais déjà ceci, que je continue à considérer comme profondément juste : « Tout grand homme (et j'aurais dû dire plutôt : tout véritable artiste) n'a qu'un souci : devenir le plus humain possible ; disons mieux : devenir banal ». J'ajoutais : « Et, chose admirable : c'est ainsi qu'il devient le plus personnel », car je considère comme inepte et honteuse cette crainte que ne connaissent du reste que les impuissants : la crainte de se résorber dans la masse. Le communisme a besoin de personnalités fortes, tout autant que celles-ci devront trouver dans le communisme leur raison d'être et leur vertu.

(*textes réunis et traduits par* J. E. POUTERMAN)

PROPOS D'ALAIN

J'ai considéré encore une fois la célèbre image de Michel-Ange, où l'on voit que le Père Éternel se sépare de l'éternel Adam. Ayant de nouveau admiré l'exécutant tout gonflé de muscles, et offrant toute l'obéissance en ses bons yeux, je revins à l'ordonnateur, à celui qui ne cesse de faire un monde selon les combinaisons de son esprit. Et, parce que toute mythologie exprime quelque chose de l'homme, je crus voir en ce mouvement la séparation du penseur et de l'ouvrier, et, encore mieux, du polytechnicien et du fantassin. Je compris alors pourquoi Adam fait voir du regret et même de l'inquiétude ; c'est que l'esprit de combinaison est effrayant.

« O chère tête pensante, dit Adam, invente pour moi, réfléchis pour moi ; car je me sens assez redoutable à moi-même, faute de prévoyance, peut-être, et parce que ma force galope toujours devant moi. Invente donc quelque justice entre moi et moi ; invente quelque paix entre moi et moi. Ne te sépare pas ; aime-moi ; gouverne-moi ; sois mon sage frère ».

Mais l'autre, regardez-le bien, il ne voit seulement pas l'être d'Adam ; il voit à travers ; il se voit lui-même ; il contemple les inventions de son esprit. Il annonce ; il rassure ; il parle aux générations innombrables ; « J'ai plus d'ambition pour toi que toi-même, ô mon fils infatigable. Car je te connais ; quand tu auras inventé l'arc, la fronde, le treuil, le chien de chasse, le bœuf, la charrue, le blé, et le moulin à vent, tu seras le roi des animaux, tu danseras aux fêtes et tu vivras selon la coutume, en laissant aux anciens d'arbitrer les courtes querelles. Mais n'aie crainte. Ton esprit veille en moi ; ton esprit te piquera comme tu

piques tes bœufs. Ton esprit te fera théologien ; c'est-à-dire qu'enivré de l'honneur de penser, tu seras plus pressé de convertir que de persuader. Tu ne regarderas pas si l'on te vole tes brebis ; mais si on les égorge de gauche à droite, et non pas de droite à gauche, à cela tu regarderas ; et ceux qui n'égorgeront pas selon le rite, eux-mêmes tu les égorgeras ; et ils ne cèderont jamais, ni toi, sur cette idée que le voisin est ennemi parce qu'il est différent, Voilà un grand avenir auquel je rêve. Car si quelqu'un peut comprendre qu'on aime la vérité et qu'on haïsse l'erreur, c'est bien moi. Mais qui saurait aimer et haïr comme toi, ô chère masse de muscles ? »

Adam commençait à craindre son esprit encore plus que lui-même. Mais l'esprit continuait ce sublime monologue qui fait des mondes. « Tu ne peux concevoir, disait l'esprit, les immenses moyens que j'attacherai à tes mains, à tes bras, à tout ton corps. J'inventerai des machines qui te lanceront sous les eaux et dans les airs ; et, en même temps que ces machines travailleront pour toi, tu travailleras pour elles ; elles t'obéiront et tu leur obéiras. Tu connaîtras un genre de travaux que tu ne peux soupçonner, de nouveaux périls, et une misère organisée. Car ne crois pas que je te laisserai vivre selon ta courte prévoyance. J'inventerai l'or ; mais j'inventerai mieux que l'or ; j'inventerai le papier, le compte-courant et le chèque. J'inventerai le crédit forcé et la vente à coups de fusil. Mais j'oublie que j'aurai inventé e fusil et la mitrailleuse. J'oublie l'avion de bombardement, et les bombes qui mettent le feu aux villes. (Car j'aurai inventé aussi un genre de ville où les habitants seront entassés pour le massacre). Et tu as à peine l'idée des gaz qui se répandront de tes bombes, et qui brûleront les poumons, et qui brûleront les yeux. et qui feront lever la peau et pourrir la chair. Mais en même temps ou presque j'inventerai des souterrains, de nouvelles armures, et de nouvelles terreurs. En sorte que ta puissance, ô cher paquet de muscles, augmentera au-delà de toutes limites, et qu'à simplement l'exercer par jeu non seulement tu épouvanteras les lions et les éléphants, ce qui n'est pas difficile, mais encore tu déchireras ta chère, ta fraternelle image, heureusement

multipliée et impérissable. Tu la déchireras, Adam ; mais tu ne l'épouvanteras pas, et ce sera ton plus beau triomphe. Tu te verras parvenu à ce point de péril où, quand tu ferais la paix avec tes semblables, tu ne la ferais toujours pas avec le péril lui-même qui naîtrait de tes propres inventions. Tu te verrais donc dans cet enfer qui serait ton œuvre, et tu trouverais encore cette vie belle ; mais disons mieux, tu la trouveras belle, parce que je te vois ainsi fait que tu te crois immortel ; et moi je te sais immortel. O heureuse immortalité, heureuse et massacrée ».

« Mais la paix, disait Adam, la fraternelle paix, toi qui sais tout, invente-la, et donne-la à tes fantassins, ô très sage polytechnicien ».

Mais l'autre répond : « Trop facile. Bon pour l'école primaire. A moi la quatrième dimension ».

ALAIN

RÉFLEXIONS

La Comédie politique.

S'il y a une crise du théâtre, il n'y a pas de crise de la politique, je veux dire de l'attention à la politique. Je suppose qu'au cours de la saison qui s'ouvre quelques auteurs seront tentés d'exploiter l'intérêt que porte le public aux questions politiques. M. Bernstein, pour rouvrir son théâtre du Gymnase, reprenait, l'autre soir, sa pièce de l'*Assaut*, sans autre raison, je pense, que celle-ci, que les principaux personnages sont un député qui a dérobé dans sa jeunesse un portefeuille, et un sénateur qui a touché. Malheureusement sa pièce n'est politique que par la profession de ces personnages, qui pourraient être auteurs dramatiques ou inspecteurs d'assurances sans qu'il y eût grand chose de changé. Il s'agit simplement de l'ombre qu'une faute de jeunesse étend sur une vie d'homme, des attaques et des chantages auxquels elle l'expose. M. Marcel Prévost avait traité, quelques années avant M. Bernstein, le même sujet dans *Pierre et Thérèse*, d'où je crois qu'il avait tiré une pièce. Celle de M. Bernstein, qui date bientôt d'un quart de siècle, me paraissait l'autre jour singulièrement défraîchie, et très inférieure aux bonnes pièces qu'il a données après la guerre. Comme il est très intelligent, il doit savoir cela mieux que moi. Et pour qu'il ait choisi cet automne dans son théâtre une des plus faibles parmi ses comédies, pour cette seule raison qu'un public de bonne volonté pouvait y trouver des allusions à l'anecdote politique du jour, il faut que son flair lui ait indiqué que le vent était à la comédie politique. Il serait d'ailleurs aujourd'hui le plus qualifié de nos auteurs dramatiques pour en écrire enfin une, ce qu'il n'a fait ni dans la *Griffe*, bien que le principal personnage en soit un ministre, ni dans l'*Assaut*.

Que ce fût par M. Bernstein ou par un autre, il serait beau que la tradition de la comédie politique, ou de la pièce politique, fût reprise, car il y a assez longtemps qu'elle est interrompue. Elle n'est pas à la portée de tous et demande des reins solides. A l'intention de l'auteur qu'elle pourrait tenter, je voudrais rappeler ici l'intérêt, les difficultés, les réussites, qu'elle a pu offrir depuis un siècle.

Car elle ne date guère que de cent ans. Certes Corneille et Racine ont fondé la tragédie politique, celle qui anime les problèmes de l'État et du roi. Mais d'abord elle ne leur a pas survécu. Instituée par *Cinna*, tragédie de la fin des révolutions, elle s'est terminée avec *Athalie*, tragédie des conflits de l'Église et de l'État. Elle tombe avec le XVIIIe siècle dans le trou de la tragédie-tribune : excellent exemple des pièges de la facilité, pièges ordinaires du théâtre. Ensuite il est curieux de remarquer comme la comédie de Molière (en y joignant l'unique *Turcaret*) a pu rester tangente à la comédie politique sans jamais y entrer. Le *Bourgeois gentilhomme* aurait pu être la grande comédie politique du règne de Louis XIV ; on voit suffisamment pourquoi il ne l'a pas été. Et jusqu'en 1830 aucun régime n'aurait supporté les libertés nécessaires de la comédie politique (le *Mariage de Figaro* en est-il une ?).

La comédie politique est un produit de cette époque extraordinaire de création littéraire qui va de 1830 à 1848, qui, par le jaillissement serré de types et de formes nouvelles, ne peut se comparer qu'aux quarante années qui suivent 1636. Scribe l'a fondée en 1833, avec *Bertrand et Raton*.

C'est la meilleure comédie de Scribe, je crois bien. La première tragédie politique, *Cinna*, avait pour thème *Comment on finit les révolutions*. La première comédie politique porte sur celui-ci : *Comment se font les révolutions*, et plus précisément — en 1833 — *Comment s'escamote une révolution*. Depuis trois ans en effet le verbe de la langue française qui se conjuguait le plus souvent était le verbe escamoter. Louis-Philippe en escamoteur est un des thèmes ordinaires de la *Caricature*. Et Scribe qui est le mouvement dramatique fait homme, vit organiquement, dans ses membres mêmes, le mouvement de l'escamotage, lequel

devient, avec *Bertrand et Raton*, un mouvement de la nature, consubstantiel, chez le technicien de la scène, aux jeux de patte du singe et du chat autour des marrons au feu, comme il est par ailleurs consubstantiel, chez le Parisien de Juillet, aux mouvements de la foule, de la rue et du palais à l'heure des révolutions. On sait d'ailleurs (quand je dis on sait, peut-être bien qu'on ne sait plus) que Scribe est avec Corneille le plus grand auteur de thèmes scéniques qu'il y ait eu au théâtre, qu'il y mérite le nom que les officiers prussiens donnaient à Clausewitz : le maître d'école. Corneille-Napoléon, et Scribe-Clausewitz, c'est bien cela.

Comme il eût été difficile d'exposer sur la scène, en 1833, la révolution de 1830, Scribe a dépaysé sa comédie au XVIIIe siècle, dans la révolution danoise qui mit fin au gouvernement de Struensee. C'est le procédé de la tragédie classique. Copenhague est posé en transparent sur Paris. La superposition est faite avec tant d'adresse et d'intelligence qu'elle donne à la comédie politique figure de comédie poétique, comme une comédie de Musset. En second lieu le dépaysement prête, avec son lointain, plus de jeu à la création de types. L'évolution et les révolutions de l'État ont fait, de M. Jourdain, Raton Burkenstaff, et, de Dorante, Bertrand de Rantzau. Et les contemporains avaient beau mettre sur ces deux figures les noms de Laffitte et de Talleyrand, le Danemark les reculait dans l'espace, et le XVIIIe siècle dans le temps, suffisamment pour qu'ils devinssent des types intemporels, supérieurs à la chronique de 1830, — pour qu'ils fussent participants de cette gratuité éternelle que symbolisait le ballet du *Bourgeois gentilhomme*, — pour que fût sauvegardé ce *désintéressement* qui est nécessaire au grand théâtre, et qui manque, dans la génération suivante, à la pièce à thèse.

***

La génération suivante... Scribe, que démoda la révolution dramatique des années cinquante, est remplacé en effet, de 1850 à 1880, par la meilleure génération d'auteurs dramatiques moyens et nombreux qu'aient connue les

lettres françaises. Le XVIIe siècle avait eu les quatre grands, Corneille, Racine, Molière, Regnard. Cette génération 1850-1880 a les quatre bons, ou les quatre moyens, Augier, Dumas, Labiche, Meilhac-Halévy. Nous avons quitté les grands espoirs et les vastes pensées, et nous n'en demanderions pas plus aujourd'hui.

Cette génération a donné sa comédie politique avec Augier et avec Sardou. Dumas n'y a pas touché. Augier est le plus politique des ecrivains dramatiques. Il a écrit avec le *Gendre de M. Poirier*, les *Effrontés* et le *Fils de Giboyer* une véritable trilogie politique.

A la différence de celle de Scribe, la comédie politique d'Augier concerne, en termes français, et autour de personnages français, des questions françaises précises et contemporaines : l'ascension de la bourgeoisie et la décadence de l'aristocratie ; l'influence de la presse d'affaires ; le cléricalisme. Augier, cependant, est fonctionnaire impérial, employé à la censure ; il appartient à l'officiel, à la gauche de l'officiel, si l'on veut, l'entourage du prince Napoléon, Jérôme-Égalité. Sa comédie politique est par un certain côté une comédie de combat contre les adversaires du gouvernement:

Assez précisément, les *Effrontés* servent l'intérêt du gouvernement contre les adversaires des traités de commerce, contre les industriels, qui se défendent déjà en achetant le contrôle de certains journaux, Le *Fils de Giboyer*, dont Augier dit qu'il aurait pu avoir pour autre titre les *Cléricaux*, est dirigé contre le parti catholique. A partir de 1860, les industriels et les catholiques deviennent en effet pour l'Empire des adversaires de droite. « Le gars Augier vient d'entrer à la censure » écrit Flaubert avec dégoût au début de l'Empire. En 1860 le gars Augier fait comme le nègre : il continue. Ce n'était pas un grand caractère.

Mais c'était un excellent auteur dramatique. Quand on a fait la part du conformisme conventionnel et des petites habiletés qui sont à l'origine d'utilités creuses comme le brigadier de Montmeyran ou le bon journaliste Sergines, il reste deux pièces très fortes, le *Gendre de M. Poirier* et

les *Effrontés*, une pièce à moitié morte, le *Fils de Giboyer*, et la création de deux types, qui ont duré, qui vivent comme Joseph Prudhomme et Homais : Poirier et Giboyer. Le cadre, le sujet des *Effrontés* n'ont presque pas bougé depuis trois quarts de siècle, et la Comédie Française ferait aujourd'hui en les reprenant un scandale que beaucoup ne lui pardonneraient pas.

Ce n'est qu'en suivant ses leçons que les auteurs dramatiques de cette époque dépassent le maître d'école Scribe. Augier garde dans la comédie politique trois valeurs durables de *Bertrand et Raton*. Il imite trois conventions de Scribe.

D'abord le dépaysement : une nécessité chez Scribe, une commodité et surtout une habileté chez Augier. Comme il est difficile sous l'Empire de faire de la comédie contemporaine impériale, les trois pièces politiques d'Augier sont décalées de dix à quinze ans et situées sous la monarchie de Juillet. C'est assez près pour demeurer contemporain. Mais, comme cela se passait sous le roi-citoyen, le gouvernement qui salarie et qui protège Augier n'y est pour rien, et les spectateurs sont invités à ne pas trouver dans la pièce d'allusion désagréable au régime réparateur et vigilant de 1860.

En second lieu, Augier comme Scribe, à la suite de Scribe, fait de la comédie politique la comédie des classes. Tout se passe comme si *Bertrand et Raton* avait formulé cette loi : Posez les classes, les rapports, les antagonismes et les alliances de classes, vous posez la notion même de la comédie politique (qui en somme ne se comporte pas ici d'une manière différente de la comédie non politique qu'est le *Bourgeois Gentilhomme*). *Le Gendre de M. Poirier* est la comédie pure des classes ; dans les *Effrontés* et le *Fils de Giboyer*, le marquis d'Auberive, qui mène le jeu comme Bertrand de Rantzau, est délégué à ce qu'on pourrait appeler la température de classe, et les deux comédies roulent sur le classement, le déclassement, le reclassement social. Comme le *Gendre de M. Poirier* reste la comédie type de l'opposition des classes, l'histoire de Giboyer et de son fils est bâtie sur la même idée que l'*Etape* de Bourget, laquelle est un roman-thèse sur le mouvement des classes dans la société.

Enfin, il n'y a pas de comédie sans amour, la comédie

politique est une comédie, et Augier, ici encore, a suivi exactement le système de Scribe, qui était le bon. Dans *Bertrand et Raton*, le spectateur est intéressé aux amours du fils du marchand et de la fille du ministre. Pareillement dans les *Effrontés*, celles de Sergines et de Mlle Charrier, dans le *Fils de Giboyer* celles de ce fils et de la fille naturelle du marquis d'Auberive. Il s'agit là d'une idée agréable au spectateur. La comédie politique est une comédie d'ambitieux, dont les uns sont ridicules et les autres odieux. L'ambition, naturelle aux hommes qui ont passé la quarantaine, est peu sympathique au spectateur. Il faut laisser espérer à ce spectateur que même au point de vue politique la génération qui vient, celle qui a vingt ans, sera meilleure. On la montrera alors qui a rompu avec cet antagonisme des classes, avec cet automatisme de la classe, générateur de ridicules, de petitesses, de canailleries. La comédie politique étant la comédie des classes, elle ne peut dès lors se terminer que par la fin des classes par l' « union des jeunes » et dans l'amour. La fin des classes, bien entendu, jusqu'à ce qu'elles recommencent, Augier et son public se complaisant par ailleurs dans l'inévitable mariage riche du jeune homme pauvre, et l'argent ne gâtant rien.

***

Il est naturel que la comédie politique soit déterminée plus ou moins par le régime politique. Après celle de Juillet et du 2 Décembre, celle du 4 Septembre : soit la comédie politique sous la Troisième République (la deuxième n'a pas eu le temps d'en avoir une).

Elle commence dès 1872 avec *Rabagas*.

Fils authentique de Scribe, Sardou a voulu écrire dans *Rabagas*, trente ans après *Bertrand et Raton*, le *Bertrand et Raton* des temps nouveaux. Mais de la coupe aux lèvres... *Rabagas* est bâti autour d'un mot qu'on prête à Odilon Barrot en février 1848 : « Ne tirez plus : je suis ministre ! » Il faut distinguer entre le bruit et le succès. *Rabagas* fit du bruit, mais n'eut pas de succès. La caricature de Gambetta indigna les républicains et celle d'Ollivier les bonapartistes. Quant aux royalistes, pour qui *Rabagas* semble

avoir été écrit, ils furent gênés en reconnaissant dans les cinquante ou soixante « mots » de la pièce de vieilles connaissances qui depuis 1830 avaient traîné partout dans les *Guêpes* ou les nouvelles à la main. Ainsi, aujourd'hui, la collection de l'Almanach Vermot est devenue le Larousse de l'auteur dramatique. Malgré deux actes bien menés, malgré le bruit, *Rabagas* tomba.

Qu'elle soit de la République, de l'Empire ou du Juste Milieu, la comédie politique n'intéresse le public que si elle est la comédie des leviers de commande, si l'auteur se place au centre même du pouvoir. C'est ainsi qu'en 1884 Jules Claretie crut pouvoir tirer une comédie politique de son roman politique, qui avait eu du succès : *Monsieur le Ministre*. Malheureusement Claretie était aussi incapable que Sardou de s'élever au dessus de l'anecdote. Il pouvait avoir une idée de pièce, il ne pouvait faire la pièce d'une idée. Il montra un cabinet de ministre, un canapé, des huissiers, des plumes et des plumeaux. Le reste comptait peu.

Les deux meilleurs critiques de 1884, Weiss et Sarcey firent alors, le même lundi, remarquer que Claretie était passé à côté du vrai sujet de comédie politique sous la Troisième République. Ce sujet, il avait été proposé dès 1872, fort involontairement, cela va de soi, aux auteurs dramatiques par Gambetta dans le retentissant discours de Grenoble sur les nouvelles couches. L'avènement des nouvelles couches, appelé, reconnu, déclaré par le tribun, l'année même où le théâtre le jouait sous la figure de Rabagas, avait produit dans l'opinion une agitation extraordinaire. Changarnier, approuvé par Thiers, avait prononcé le mot de factieux. Le duc de Broglie avait appelé ce discours « un grand, un immense scandale ». Puis, le 16 mai était venu, la République avait vaincu, et en 1884, avec les dernières années de la présidence de Grévy, avec la prise du pouvoir et des affaires par l'entourage de Gambetta, les nouvelles couches avaient fait dans Paris leur entrée torrentielle, comme les Gascons avec Henri IV. Les nouvelles couches c'étaient le politicien, le praticien, l'avoué, le médecin, le vétérinaire de province. La montée de cette province politique dans

Paris, l'irruption de ces nouveaux messieurs aux coudes combatifs et aux gosiers sonores dans les cadres des anciens messieurs, voilà qui faisait évidemment un sujet de comédie politique privilégiée. La comédie politique, disent à peu près Weiss et Sarcey, sera cela ou ne sera pas.

Elle fut en effet cela. Elle est restée quelque chose comme cela. Je crois qu'entre 1884 et 1891 des essais furent tentés pour l'écrire. Mais c'est seulement en 1891 qu'elle fut réussie dans une pièce à succès, par un auteur connu : avec le *Député Leveau*, de Jules Lemaître.

Peut-être le *Député Leveau* reste-t-il la meilleure pièce de Lemaître. Le thème de la nouvelle couche y est adroitement mis en œuvre. Lemaître, qui ne brillait pas par la hardiesse, y a même gardé une partie du système de Scribe, et surtout d'Augier. Le salon de Mme de Loynes assure très suffisamment ses remontes en parisianisme et en « mots ». Et Lemaître a eu le bon goût de ne pas abuser de sa situation, de ne pas poser à l'ancienne couche devant Leveau, qu'il avait dû rencontrer sur les bancs du petit séminaire. Fils d'instituteur lui-même, il reconnaît de bonne grâce qu'il est une manière de demi-Leveau, plus clairvoyant et plus modeste, et dans un article sur sa propre pièce il écrit :

« Il (Leveau) symbolisait pour moi, sans que je l'eusse précisément voulu, l'ascension nécessairement brutale, mais, au bout du compte, nécessairement bienfaisante, des classes inférieures. En somme, ce petit bourgeois, fils d'ouvrier ou de paysan, sera, au cinquième acte de la pièce, le mari d'une marquise authentique. Cela ne me déplaît point. » Le demi-Leveau ne fut-il pas le demi-mari d'une demi-comtesse à moitié authentique, dont Adrien Hébrard lui disait : « Vous la retrouverez dans un demi-monde meilleur » ? Par rapport à *Bertrand et Raton* et aux *Effrontés*, le *Député Leveau* n'est lui aussi qu'une demi-comédie politique, et cela va très bien ainsi. Le sujet des nouvelles couches, appelé par Sarcey et Weiss, est assez congrument traité par leur jeune camarade de la rue d'Ulm. Si nous avions, aujourd'hui même une demi-comédie politique de ce style, nous en ferions nos dimanches.

Ce sujet était lancé dès lors dans la circulation. Depuis

le *Député Leveau*, c'est-à-dire depuis bientôt un demi-siècle, la comédie politique n'en est guère sortie : toujours, plus ou moins, le politicien des nouvelles couches devant les problèmes parisiens, le monde parisien, la vie parisienne. Sujet de l'*Engrenage* de Brieux. Sujet dont Flers et Caillavet ont tiré les dialogues du *Roi* et de l'*Habit Vert*. Sujet qui malheureusement est vite épuisé : à la différence d'Augier, ceux qui l'ont imposé n'ont pas réussi à imposer un type.

On remarquera par ailleurs que depuis le *Candidat* de Flaubert la comédie des élections, qui est une comédie politique elle aussi, s'est montrée assez rebelle au traitement dramatique : M. Emile Fabre l'a tentée sans grand succès dans la *Vie Publique*.

On notera également qu'à la fin du XIXe siècle la comédie politique a évolué volontiers en comédie sociale : opposition de classe entre le bourgeois et l'ouvrier (Curel, Mirbeau), généralement à l'occasion d'une grève. Cela n'a pas été bien loin, est resté dans l'anecdote oubliée.

Depuis la guerre, la comédie politique est réduite à l'*ersatz*. *Topaze*, grosse charge d'un Turcaret conseiller municipal et d'un Frontin pion qui met deux actes à lui succéder n'a rien de commun avec une comédie politique. Le genre serait-il fini, cent ans après *Bertrand et Raton* ?

Il semble d'ailleurs que les directeurs de théâtre, n'apportent aucun empressement à appeler, dans cet ordre, l'avènement d'une nouvelle couche théâtrale. Un des nos moins de quarante ans les plus connus, ayant écrit une comédie politique avec son expérience fut très mal accueilli des directeurs, qui lui tinrent ce langage : « Le public ne veut pas de comédie politique, parce que c'est sérieux et que tout ce qui est sérieux embête le public. Pour l'intéresser il faudrait qu'on se battît aux représentations, et alors la Préfecture m'obligerait à ne plus vous jouer. Regardez la pièce de l'affaire Dreyfus ! Regardez Maurice Rostand ! » Mon ami remporta tristement son ours, et regarder Maurice Rostand ce n'était pas une compensation.

ALBERT THIBAUDET

CHRONIQUE DES ROMANS

ANNY, par *Marc Bernard.*
BLANC, par *Louis Francis.*
LES IDOLES, par *Maurice Meunier.*
LA MAUVAISE FRÉQUENTATION, par *Gaston Bonheur.*
IMPATIENCE, par *Irène Jeanne.*

Les cinq livres dont je veux parler — je ne les ai pas choisis, sinon pour la qualité — ont trait à l'amour. Ce sont des livres de jeunes écrivains ou d'écrivains encore jeunes. Est-ce que l'amour redeviendrait à la mode ? On le désire ; on le redoute.

C'est d'une littérature inspirée par l'amour que relèvent les œuvres les plus fades, les plus niaises, sans doute aussi les plus basses, s'il n'est pire bassesse que sentimentale. Devant tant de sottise, de complaisance, d'exhibition, on ne peut se défendre de quelque dégoût. A qui une fois a éprouvé ce dégoût, il faut une belle dose de courage pour entreprendre une œuvre voisine du moins par l'apparence, de celles qu'il exècre.

Mais il se pique de reprendre le sujet le plus avili afin de s'y mieux mesurer. Il se dit que tant d'hommes n'auraient pas abordé un tel sujet, s'il ne leur avait été essentiel, et que d'ailleurs la médiocrité même de leurs œuvres montre bien qu'il l'était. Il se dit encore que pour tous les hommes ou presque, l'amour est resté la plus grande, sinon la seule aventure ; qu'il y a autant de façons d'aimer que d'hommes, et que l'homme ne se révèle jamais mieux que devant la passion. Il écrira donc moins par goût d'exposer une intri-

gue ou de découvrir quelque ressort de la passion (mais je suis prêt à aimer une nouvelle *Virginie* ou une nouvelle *Manon*), que pour peindre un homme dans la plus vive lumière. Il sait que Mme de Clèves n'est vraiment elle-même que devant Nemours, Adolphe devant Ellénore. Et parfois il n'engagera son héros dans une intrigue amoureuse que pour montrer combien il est inégal à cette intrigue, comment il s'y oppose, ou la dépasse, ou tend à la faire se dépasser elle-même.

Anny est le troisième livre de M. Marc Bernard. Différent de *Au Secours*, et davantage encore de *Zig-Zag*, il témoigne d'un besoin de plus en plus vif chez cet écrivain. Ce n'est pas précisément celui de se renouveler : je suis persuadé que Marc Bernard s'en soucie peu ; mais plutôt celui de dégager de sa vie, de ses rapports avec le monde, de son destin, les éléments permanents, essentiels. De là, à mesure qu'il avance, une imagination plus retenue, une crainte du pittoresque et des jeux de la phrase.

Il s'est peint enfant, puis adolescent ; à présent, il nous propose un homme. Car ce n'est pas Anny, si réelle qu'elle soit, ce n'est ni le caractère, ni l'histoire d'Anny qui nous touchent le plus ; mais cet homme, tendre et violent, sensuel, faible, avide, injuste et passionné de justice ; et tout ce qui remue autour de lui et prend les couleurs de sa fièvre ; et cette fièvre surtout, cette profusion d'appels, de désirs, de gestes, ce goût d'étreindre le monde, cette vie, cette chaude humanité.

C'est cela qui donne au drame où il s'engage son véritable sens. Drame de la jalousie ? Non. Cet homme peut quitter sa maîtresse, trembler de la laisser seule un instant, se torturer du passé : il s'agit moins de jalousie que de conquête. Pour de tels hommes, le drame commence où il finit chez les autres : à la possession. Loin de les assouvir, elle les exaspère.

Nous voilà loin d'une littérature de canapé. Il faut voir en Marc Bernard un des esprits les plus généreux qui soient.

*

C'est aussi son troisième roman que nous donne M. Louis Francis, et le meilleur, le plus ample, le plus poussé. On en attribuerait volontiers l'accent particulier et l'attrait à la présence de deux éléments qui vont rarement ensemble : une objectivité fort détachée, parfois même ironique, et le romanesque, la passion, l'amertume, la pitié même où l'auteur se laisse aller. Présence, non pas toujours union : et il arrive qu'on le regrette. Souvent on dirait que l'auteur change d'humeur, que son histoire même change de sens à ses yeux, qu'il veut racheter une heure d'attendrissement par un air frondeur, une page délicate par un mot un peu gros.

La bande de ce livre annonce : « Blanc, qui avait fait l'amour à tant de femmes, découvrit qu'il n'avait pas l'âme d'un séducteur ». Il va de soi que, sans la coutume assez misérable de faire d'un livre un accroche-l'œil (et c'est aux éditeurs surtout qu'il faut s'en prendre), M. Louis Francis n'eût pas songé à résumer ainsi son roman. N'empêche que cette phrase, par le ton comme par le sens, corresponde à toute une partie du livre, — phrase et partie bien légitimes, si elles ne nuisaient au reste de l'œuvre.

Car ce qui manque à ce roman, dont la psychologie est exacte et nullement timide, le cours soutenu, la langue aisée, c'est, me semble-t-il, une pleine possession de l'auteur par son sujet. L'auteur se fait mal oublier ; on le sent là qui hésite, qui juge, qui craint, qui explique. Il lui manque cet amour pour ses personnages, qui nous conduirait à nous passionner pour eux. Et je ne sais quelle chaleur qui, nous entraînant, nous ferait négliger certaines longueurs et certaines invraisemblances[1]. Ou bien encore, songeant à l'une des tendances de ce livre, on se dit que ramené à cinquante pages, lucide, tendu, ironique, amer, il eût été une admirable nouvelle. Mais on reste persuadé que c'est en conciliant ces deux tendances qui divisent son roman, que M. Louis Francis donnera ses meilleures œuvres.

▪

1. Ces invraisemblances sont d'ailleurs très rares. Je songe surtout à la scène de Chambéry.

Les trois livres dont il me reste à parler sont des œuvres de début, très dissemblables d'ailleurs, l'une plus appliquée, une autre plus brillante, l'autre plus naïve et plus ambitieuse à la fois — trois sortes de jeunesse et de sincérité.

L'une plus appliquée, mais non pas lourde, nullement pédante. A dénombrer les « idoles » qui se partagent les années d'un adolescent, M. Maurice Meunier apporte autant de « gentillesse » que de patience. Il va lentement, fuit l'éclat, fuit les éclats. Ce n'est pas que son récit soit très dramatique, ni ses héros exceptionnels ; mais la suite scrupuleuse d'incidents et de remarques modestes où se ramène ce livre en assure la vérité et la valeur. On se dit que tout cela a pu, a dû être ; on verrait volontiers là un journal sans romantisme ; le livre et l'auteur donnent confiance.

J'ouvre au hasard :

Mon amour naissant pour Irène rejaillissait sur sa mère, que je regardais avec tendresse. C'était une dame très gentille, et qui avait dû être fort jolie. Je sentais que je lui plaisais, parce que j'aimais la musique, parce que j'étais un bon élève au lycée ; et aussi, je crois, parce qu'elle soupçonnait que j'étais amoureux de sa fille. Je faisais donc d'abord la conquête de la mère, et Irène, en bonne petite, suivait son exemple. Toutes les fois qu'elle me regardait, elle souriait gentiment et j'étais sûr qu'elle était heureuse de me voir... Parfois je me disais que j'aurais eu du plaisir à l'embrasser, mais ce désir n'était pas encore douloureux.

Je veux bien qu'il n'y ait là ni grand souffle, ni subtilité psychologique, ni beauté de langue. Va-t-on dire qu'il n'y a rien dans cette page que de banal ? Croit-on même qu'il serait très prudent de l'accuser de gaucherie ? Après tout, elle ne me semble pas si loin de certaines pages de Radiguet, pas si loin surtout (et le livre tout entier) de Restif de la Bretonne. Et puis, si l'on me permet de choisir un peu, je citerai ceci, qui me touche et qui n'est pas monté en épingle :

Il m'acceptait pour ami sans me faire aucune avance. Je me sentais humble devant lui ; ainsi je lui pardonnais de ne jamais m'inviter à entrer chez lui, quand je l'accompagnais jusqu'à sa porte, trop heureux qu'il ne m'eût pas dit au revoir plus tôt. Mais ce n'était pas sans souffrir secrètement dans ma

fierté. Un jour que j'avais changé de place, en physique, pour me mettre à côté de lui, il me dit : « Tu m'aimes donc bien ? » Ce mot me fit une peine telle que je cessai de lui faire des avances pendant plusieurs mois ; puis je voulus oublier, car j'avais besoin de lui : ma fierté a toujours capitulé devant mes sentiments. Mais je gardai ce mot au fond de moi, ineffaçable.

Le livre fermé, ni les personnages, ni leurs aventures, ni l'atmosphère ne nous suivent. Mais on se souvient de la voix de l'auteur ; ce n'est pas un mauvais signe pour ses prochains livres.

*

De M. Gaston Bonheur, c'est la prière d'insérer que je voudrais reproduire. On sait assez ce que peut donner ce genre de littérature (et ici encore, les éditeurs ne sont pas innocents). La notice de M. Gaston Bonheur relève un peu du poème en prose ; mais précisément elle n'est pas très loin de l'allure ni de l'atmosphère du livre.

Un chapitre par jour, voilà qui donne des ailes. Et le dimanche je me reposais... La campagne entrait, pêle-mêle, dans ma chambre. Les champs grinçaient, à peine moins que des lits d'auberge. Et je me débattais. Tantôt fille, tantôt garçon, il m'arrivait les pires choses. Une fois, le courage me manqua. Je ne voulais pas que Malou meure. Je dus écrire, les yeux fermés. Ces adolescents qui passaient, juste pesants comme des linges, on aurait dit le cinéma. Ils furent chercheurs de trésor, pionniers dans les Corbières natales. Mes héroïnes, je les aimais faciles, pour nous en donner à cœur joie. Ce soir, des chevauchées naissaient, dont je sus être capitaine...

C'est une explosion de jeunesse ; c'est à la fois sensuel et pur, littéraire et frais, pimenté et pourtant naïf ; cela reprend les thèmes de l'aventure, du mystère, des troubles du cœur et des sens, avec une vivacité, un sens poétique particuliers. On ne doute pas que l'auteur ne s'enchante le premier et ne trouve une volupté à écrire : « La nuit. L'amitié. Une collégienne... »

On prévoit mal les livres qu'il écrira. Dès celui-ci, on le sent très habile ; on souhaiterait qu'il ne le devînt pas trop. Et si l'on a goûté sa fantaisie, on voudrait qu'il se refusât à l'exploiter.

*

Impatience est l'histoire d'une séduction, d'un abandon et d'un enfantement. Et ce n'est pas autre chose ; cela ne cherche à toucher ni par l'intrigue, ni par le décor, ni par la peinture de grands caractères. Que d'ambition !

Mlle Irène Jeanne s'est gardée de l'emphase qui eût rendu son livre insupportable. Elle procède par traits menus, dont beaucoup plaisent grâce à leur air spontané. C'est un peu pâle, un peu flottant, un peu sourd ; mais on est touché par cette indécision, par l'apparence de rêve assez morne que prend le récit, et par le blanc qui l'entoure. Et j'ai aimé certaines remarques, qui me semblaient venir d'assez loin ; celle-ci entre autres :

> On dirait que mon esprit ne pénètre pas partout avec moi : si tout lui convient, il s'introduit, comme sur un paquebot un passager secret. Je l'appelle « esprit », faute de savoir ce qu'il est : rien ne semble l'atteindre, il est la cause de mon ennui : je n'en rencontre pas d'aussi libre que lui.

Sans doute de tels sujets exigent d'être transformés par des dons exceptionnels, et l'on attend, des livres qui les reprennent, qu'ils vous émeuvent profondément. Du moins celui de Mlle Irène Jeanne ne nous laisse pas insensibles.

MARCEL ARLAND

DU « CORPORATISME »

Dans une récente note, Drieu mettait en cause une école de réformateurs qui voudrait instaurer « le corporatisme, c'est-à-dire un ordre de cellules économiques et sociales, qui d'un mouvement spontané vont en se coordonnant à travers la famille, le métier et la région jusqu'à une unité nationale où l'État apparaît comme fort, mais seulement pour arbitrer et ajuster ».

Cette école semble regarder comme résolue une question capitale : comment se fait le passage des individus ou des groupes d'individus à l'État ? Pour elle, il se fait *par continuité*. Certes, les groupes doivent faire un effort pour devenir l'État. Mais enfin ils le deviennent en gardant leur essence. Ils le deviennent « d'un mouvement spontané ». L'État leur est supérieur, mais il leur est consubstantiel. Il les dépasse, mais en restant dans leur direction.

Cette vue me semble entièrement fausse. L'État *est d'une autre essence* que les groupes qu'il comprend. Je pourrai dilater tant que je veux les idées de famille, de région, de métier, aussi longtemps que je ne sortirai pas d'elles je n'aurai pas l'État. Il me faudra, pour l'avoir, faire un nouveau concept. De même que je ne ferai pas une droite avec des points, mais en abandonnant l'idée de point et passant à une autre. L'État est d'une *dimension* supérieure aux groupes. Il constitue par rapport à eux une réalité transcendante, une réalité abstraite, je veux dire telle qu'ils ne peuvent pas la concevoir s'ils demeurent dans leur plan. (C'est pour cela que les races incapables d'abstraction n'ont jamais connu l'État.) — En outre, l'État ne dépasse nullement les groupes en restant dans leur direction, mais au contraire en inscrivant dans son essence la faculté de se retourner contre eux, de les contraindre, de les combattre, si son intérêt le veut. C'est, d'ailleurs, ce qu'admettent implicitement nos réformateurs

quand ils confèrent à l'État le pouvoir d' « arbitrer », s'ils lui confèrent aussi — et je ne vois pas qu'ils puissent le lui refuser — le pouvoir de *sanctionner* son arbitrage, d'*imposer* sa décision. On pourrait même soutenir qu'arbitrer est déjà, pour l'État, un commencement d'abdication. Un juriste[1] a soutenu, non sans raison selon nous, que M. Ballot-Beaupré, président de la Cour suprême, en arbitrant, il y a une trentaine d'années, un différend entre patrons et ouvriers, avait rompu avec l'essence du juge, dont la fonction est d'appliquer la loi, non de discuter avec les parties. Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour trouver que le devoir de l'État, en face des conflits de groupes, est de rendre un arrêt conforme à son intérêt d'État, non pas de chercher où est la justice[2]. C'est d'ailleurs ce qu'il fait, par exemple dans le conflit entre propriétaires et locataires.

L'idée de nos corporatistes, c'est que l'Etat s'obtient en prenant les données naturelles de l'histoire — famille, région, métier — et les laissant agir, encore qu'en les y aidant, par leur vertu interne. Il est un effet de l'« empirisme organisateur ». A ces naturalistes, je réponds que l'empirisme, laissé à lui-même, n'organise jamais rien. Ce qui organise, c'est l'*idéalisme*, transcendant aux données naturelles et, s'il le faut, se tournant contre elles. Il y a longtemps qu'au dogme de l'empirisme organisateur je songe à opposer celui de l'*idéalisme créateur*.

Il est un groupe à l'intérêt duquel l'État, par sa nature, se trouve en quelque sorte virtuellement opposé, c'est la famille. On connaît la formule, due à M. Paul Bourget, et redite depuis par tout un monde comme un axiome : la famille est la molécule sociale. Autrement dit, étendez le sentiment de famille et vous arrivez au sentiment de l'État. Rien n'est moins vrai. Il suffit de songer que l'État exige de l'homme qu'il lui donne chaque année une partie du bien de sa famille, qu'il lui donne, en cas de guerre, la vie de ses enfants, pour se convaincre que le sentiment de l'État ne s'obtient aucunement en prolongeant l'esprit familial, mais

1. M. Emmanuel Lévy, *Vision socialiste du droit*, p. 38.

2. Je crois bien que c'est cette attitude-là que M. Maurras reproche à l'Etat de n'avoir pas observée lors de l'affaire Dreyfus.

au contraire en sachant rompre avec lui et aller très souvent contre lui. Tout le monde a pu constater que ceux qui ne sortent pas de l'esprit de famille (c'est le cas de mainte femme) n'ont aucun sens de l'État. Ils fraudent le fisc pour ses exigences les plus justes, et font embusquer leurs enfants. En revanche, des célibataires, dépourvus de tout esprit de famille, ont parfaitement le sens de l'État. J'en sais qui l'ont d'une manière farouche[1]. — Je crois pouvoir m'épargner de démontrer que le sentiment de l'État est aussi tout autre chose que le prolongement du sentiment régional ou du sentiment de métier.

Combien l'État se fait peu *avec* les groupes, mais au contraire *contre* eux, il suffirait, pour s'en convaincre, de citer le cas de la Grèce qui n'est devenue un État que le jour où l'hégémonie macédonienne a fait disparaître la personnalité politique des régions[2]; celui de Rome qui n'en est devenu un que le jour où l'administration impériale a supprimé l'autonomie des municipes. Un autre exemple frappant est celui de l'État français, et non pas de l'État français tel que l'a fait la Révolution, mais tel que l'a fait la monarchie. Les apôtres du corporatisme ne cessent de présenter l'ancienne monarchie française comme le type de l'État respectueux des « corps », dont il ne voulait être que le souverain arbitral. C'est là une pure plaisanterie. Les Capétiens — c'est précisément pour cela qu'ils ont fait la France — ont été le parfait modèle des princes qui décrètent que l'État, dont ils s'énoncent l'incarnation, ne saurait tolérer aucune sérieuse autonomie politique des familles (destruction de la féodalité) non plus que des régions, et point davantage des métiers (voir, dans le *Louis XIV* de Lavisse, le chapitre intitulé : Luttes contre toutes les sortes d'autonomies). Sans doute, jouant habilement sur deux

1. La question de savoir si le sentiment de l'intérêt général est ou non un prolongement du sentiment de clan est traitée dans Ribot, *Psychologie des Sentiments*, 2e partie, ch. VIII. — Le fond de l'idée de Bourget (c'est celle de la monarchie censitaire) est qu'on ne saurait être patriote que si l'on a des intérêts matériels dans l'État (famille, terre, patrimoine). Le plus curieux, c'est que les adeptes de cette doctrine inscrivent maintenant en haut de leur programme : « Spirituel d'abord ».

2. Et jusqu'à leurs parlers locaux (apparition de la κοινή).

tableaux, le Capétien pendant longtemps se donna *aussi* pour le premier des féodaux, pour l'arbitre des seigneurs, *primus inter pares*. C'est à ce titre qu'il exigeait, par exemple, l'hommage des ducs normands et obtenait de forts avantages. Mais surtout il se donnait, en raison du sacre, pour le roi de France, l'élu de Dieu, c'est-à-dire pour un personnage qui était par là même d'une tout autre nature que ces seigneurs et que toutes les parties du royaume, d'une nature étatiste, unitaire, nationale et transcendante à eux. Nos corporatistes préconisent, me dit-on, une conception politique où « l'idée de représentation est nettement séparée de l'idée de souveraineté populaire » et, naturellement, lui est préférée. Ils pourraient ici faire la leçon aux rois de France. Car ceux-ci n'ont jamais respecté l'idée de représentation (voir leur constante méfiance à l'égard des États-Généraux) et toujours adhéré à l'idée de souveraineté populaire, avec la restriction que cette souveraineté, ils étaient convaincus, apparemment en toute bonne foi, qu'ils l'incarnaient. Encore en 1787, Louis XVI déclarait au parlement de Paris qu' « un roi de France ne pourrait trouver dans les représentants des trois ordres de l'État qu'un conseil plus étendu, composé des membres choisis d'une famille dont il est le chef..., mais qu'au roi seul appartient la puissance souveraine dans son royaume, que le pouvoir législatif réside dans la personne du souverain *sans dépendance et sans partage*.. » Ce n'est pas pour rien que Renan a pu dire que les vrais ouvriers de l'État Jacobin, en tant qu'il se déclare transcendant, et opposé s'il le faut, à la liberté des groupes, c'est-à-dire en tant qu'il est l'État, sont Richelieu et Louis XIV.

Cette théorie des corps intermédiaires, d'où vient que la droite lui est tant acquise ? J'y vois plusieurs raisons.

D'abord l'espoir d'asservir l'homme. On dirait qu'elle a lu ces lignes de Renouvier (lequel est d'ailleurs favorable aux corps intermédiaires, bien que pour de tout autres raisons qu'elle) : « L'individu est tenu beaucoup moins « étroitement et efficacement par un pouvoir fortement « centralisé, gouvernant à l'aide de fonctionnaires salariés,

« que par son lien à des corps spéciaux proches de lui. Le « système des corporations et des pouvoirs interposés collec- « tifs, *puisant leurs forces en des traditions et des coutumes,* « *maintient en toutes choses un règne de l'habitude.* » S'il est le plus propice à la stabilité, tant dans les idées que dans les actes, il est aussi, et la droite le sait bien, « le plus gênant « pour l'exercice de la raison et de la liberté de l'individu [1] ».

Puis la perspective de gouverner elle-même — car les corporations comprendront certainement l'Institut, la haute magistrature, les familles de « notables » — et de se substituer à l'État. Le danger des corporations, dit encore Renouvier, c'est qu'elles peuvent menacer la suprématie de l'État ou supprimer son initiative. C'est bien ce que veut la droite. Elle veut refaire une féodalité, — qui aurait cette fois, paraît-il, le sentiment de l'État, serait « spirituelle », désintéressée — et supprimer l'État proprement dit, l'État transcendant à elle, pour qui elle n'a guère plus de tendresse que n'en avaient Simon de Montfort et le connétable de Bourbon [2].

Enfin je vois une troisième raison, qui ne vaut évidemment que pour une fraction de la droite, mais combien importante : ses littérateurs. La famille, la région, le métier sont des choses tangibles, concrètes, pittoresques, tandis que l'État, ai-je dit, est, au fond, une notion abstraite. Or, les littérateurs de droite, parce qu'ils sont de vrais littérateurs, ont la religion du concret et l'abomination de l'abstrait — au maniement duquel, toujours parce qu'ils sont de vrais littérateurs, ils se montrent généralement peu aptes. Au fond, ce qui hérisse les Maurras, les Daudet,

1. *Philosophie analytique de l'Histoire*, tome IV, p. 536, à propos du *Régime moderne* de Taine.

2. Il est très significatif que, dans le conflit possible, et qui peut être insoluble par la « raison », entre les corps et l'État, on puisse se demander, comme le fait Drieu, pour qui nos corporatistes prendront parti. L'Etat est une idée royale et populaire, ce n'est pas une idée aristocratique. *Le noble est au fond hostile à l'Etat*, dit et montre très bien M. Julien Luchaire dans ses *Démocraties italiennes*, p. 78 et suiv. (Je ne traite ici que du corporatisme de droite. Pour le mouvement considéré dans toute son ampleur, en tant qu'il va de l'Action Française jusqu'aux néo-socialistes, cf. une excellente étude de M. G. Friedmann : « Démasquons la Corporation », *Europe* du 15 août 1934).

les Bonnard, les Halévy contre l'esprit démocratique, c'est son manquement au sens du pittoresque, son indifférence au monde sensible, son absence d'instinct artistique au sens vulgaire de ce mot, et sa facilité à vivre d'idées abstraites. Je me demande si la vraie caractéristique des gens de droite (qu'en pense M. Thibaudet ?) n'est pas cette haine de l'abstraction [1].

J'entends la riposte : « Nous ne méprisons nullement l'abstraction, et y sommes aptes tout autant que vous. Ce que nous méprisons, c'est l'abstraction creuse, qui ne repose pas sur l'expérience, ne s'appuie pas sur l'histoire, viole la réalité. » En effet, les abstractions démocratiques — la justice, l'égalité devant la loi, le caractère sacré de la personne humaine — ne se fondent pas sur l'expérience. Elles ne sortent pas de l'histoire, mais de la conscience humaine, qui prétend au contraire les imposer à l'histoire, et, en quelque mesure, y a déjà réussi. Elles sont bien, en cela, des abstractions « creuses ». Comme aussi bien les abstractions chrétiennes (je ne dis pas catholiques), avec lesquelles souvent elles se confondent et qui sont, elles aussi, honnies de toute une droite et pour la même raison. La faiblesse de la gauche est de ne pas mieux comprendre que ses idéaux sont des commandements de la conscience, mais de vouloir les justifier par la nature et par l'histoire. En quoi, elle est battue d'avance.

Le corporatisme, c'est le désir de revanche du charnel sur l'idéel, du fatal sur le rationnel, du terrien sur le divin. Je doute qu'il fasse fortune chez les Français, si incurablement fidèles à ces « nuées » qu'inventa il y a deux mille ans leur maître Socrate, vomi par tous les gens sérieux, depuis Aristophane jusqu'à Nietzsche, auquel s'adjoint maintenant toute une phalange de « bons Français ».

JULIEN BENDA

1. Je noterai à ce propos la haute valeur morale que confèrent aujourd'hui tant de docteurs français (Barrès, Bourget, Schlumberger, Halévy) à la religion de la terre, à l'agrippement au domaine familial, à la passion du paysan ; évaluation qui eût bien étonné Bossuet et Pascal. (Je parle de *docteurs* ; je ne parle pas de ceux qui, comme les poètes, chantent naïvement l'amour de la terre, hors de tout esprit de doctrine).

NOTES

LA POÉSIE

RICHARD WAGNER (La *Revue de Paris*, 15-7-1934) ; ÉCOUTE, MA FILLE ; POSITIONS ET PROPOSITIONS t. II (Editions de la *Nouvelle Revue Française*), par *Paul Claudel.*

Richard Wagner est un article aussi copieux qu'un livre, conçu sous forme de dialogue. Claudel se souvient d'une conversation avec Stravinsky sur Wagner, à Lausanne en 1915 :

Il n'y a jamais un son pur. Tout est amalgamé. Jamais n'est donnée à l'oreille la fête d'un timbre limpide. On n'entend jamais une flûte, ou un alto, ou la voix humaine, mais un mélange de tout cela.

En effet l'orchestre chez Wagner est comme un harmonium au grand jeu qui accompagne, avec des redoublements, des nuances, des surprises, des harpes éoliennes, des fanfares ; accompagne ou plutôt enrichit un chant, une mélodie, toujours inventive, réussie, satisfaisante. Ce qui fait peu de différence, en somme, entre cet art qu'on croit allemand et l'art italien tout aussi mélodique mais plus pauvre. On croit que cette pauvreté est voulue : que c'est, comme on dit, de l'épargne. Ce n'est pas de l'épargne, mais voulue ou non voulue, elle est agréable. Ce qu'il y a de bien chez Wagner, c'est qu'il donne le sentiment parfois nécessaire de la féminité de gros poids et de l'orgie. Il y a des hyènes, des vitraux, du vieux chêne, de la mosaïque de brasserie, et c'est parfait. Nous sommes ainsi quelquefois. Et puis c'est fort et génial, inlassablement puissant. Enfin c'est populaire. Le peuple est savant de nos jours : savant et exigeant en harmonies modulantes. On comprend cela quand on pense à la survie faite à Wagner par

le syncopé d'Amérique. Donc Wagner est utile, mais Liszt, également populaire, — parce que le peuple est aussi virtuose — est infiniment plus propre.

Ce qui fait la valeur de ce dialogue, c'est qu'il y a tout le Claudel essayiste qui est des meilleurs. Des questions urgentes en peu de mots de cette belle langue y sont vidées. Celle par exemple du désaccord entre le vrai lyrisme du XIXe siècle qui aurait dû être celui que personne n'exprimait ou n'osait exprimer et je ne sais quelles gothicités de ferronneries de fonte, aujourd'hui cependant appréciées, mais qui ne sont rien en comparaison de ce qu'on aurait pu dire en ouvrant simplement les yeux sur les spectacles.

Toute l'œuvre positive du XIXe siècle a été pour les artistes comme si elle n'était pas. Examinez combien d'entre eux ont été intéressés par le présent, sympathiques à ce qui changeait et se transformait à leurs yeux, à ce qu'apportait avec lui de nouveau par exemple le chemin de fer. Cela, il n'y a eu que les économistes et les socialistes pour essayer de le dire tant bien que mal dans leur patois, et personne n'a compris (sauf Whitman) ces frères sur toute la planète qu'on mettait à notre disposition. L'œuvre de Balzac n'est qu'une espèce d'énorme *Goetterdaemmerung*, la Grandeur et la Décadence du passé, toute une manière dont une société s'y prend pour finir, et le futur n'est représenté que par son appariteur en deuil, l'homme de loi. L'œuvre de Flaubert est partagé entre la fascination du passé et une vision haineuse du présent, aussi basse qu'elle est sotte. Toute l'occupation des réalistes, transposant dans la littérature la méchanceté des commères du village, est une minutieuse calomnie de leur époque. Un Loti se lamente comme un petit enfant devant les choses mortes qu'il ne peut empêcher de s'écrouler. Et les réactionnaires ne manquent pas qui essayent de nous faire croire que les cadavres, s'ils ne peuvent vivre, peuvent très bien remuer et que l'on peut en faire d'excellents automates.

Ce dialogue où un interlocuteur parle longtemps quelquefois, mais ce n'est pas à regretter, se passe au Japon sur une route parallèle à deux voies où rivalisent, entre les pruniers, les tramways omnibus et express Yokohama-Tokio. A un instant, il est question de jeter Nietzsche par dessus bord. Je comprends, mais avec réserve. Le Nietzsche, surtout celui de *L'origine de la tragédie*, nous est utile pour démêler un tas de choses. Ce qu'il a dit de la chanson populaire à couplets, donc française, bouche une lacune, positivement, dans le *Latin*

mystique de Rémy de Gourmont. Il n'est odieux que dans sa période fougueuse. Sur le tard, modeste et bien habillé et souvent accompagné de sa sœur, il incarne trop à souhait le type masculin du promeneur convenable pour qu'on songe à lui faire un mauvais sort. Et puis j'ai une espèce de faible pour lui, à cause des Bernoulli, de Bâle, ville dont je puis difficilement me passer si j'existe.

Une plaquette a encore paru : *Ecoute, ma fille.* Ce sont des vers et qui procurent une grande satisfaction parce que non seulement ils sont nombrés et cadencés supérieurement, mais parce qu'ils riment. Ce qui ne rime pas a toujours l'air d'un suédois traduit pour un théâtre à tendance. Dans la rime il y a une difficulté : il la faut. Ce n'est pas seulement de l'émotion mais de l'admiration qu'une pièce de vers doit susciter. Ainsi :

Saint Pierre, le premier pape, est debout sur le Vatican
Et de ses mains enchaînées il bénit Rome et le monde dans le soleil couchant.
Puis on l'a crucifié la tête en bas, vers le ciel sont exaltés les pieds apostoliques.
Christ est la tête, mais Pierre est la base et le mouvement de la religion catholique.

Le plus beau (selon moi qui suis peu de chose) de ces poèmes est *Souvenir :*

Je me souviens de ce couvent de femmes jadis, je crois que c'était à Rio de Janeiro.
Et de ces voix ferventes presque tout bas qui chantaient et récitaient le Credo.
Et cela me faisait penser au désert, à la nuit de Bethléem, immense et noire.
Avec ce groupe encapuchonné de parleurs qui se demandent et qui se racontent des histoires.
L'un questionne, l'autre répond, le jeune laisse parler le plus vieux,
Il y a un instant de silence parfois, le temps de mettre du bois au feu.
Ainsi les étapes de notre salut et ce chemin qui va au ciel.
Nous sont racontés humblement sur un ton confidentiel.

Un livre qui a obtenu immédiatement un prodigieux succès, et je le comprends, c'est *Positions et propositions.* Décidément le Claudel essayiste est fascinant. On est heureux de trouver dans

cette langue, ce verbe fort et fulminant de raison saine — non cartésienne — la solution d'une foule d'inquiétudes.

Ainsi, tout de suite :

Prenons un thème soi-disant constructif : l'évolution. Je ne parle pas de l'évolution comme doctrine scientifique. Je ne sais si elle est vraie ou fausse, cela m'est égal, et, personnellement, je n'y crois pas, parce que rien ne peut être deux choses en même temps.

Moi non plus je n'y crois pas, en partant d'observations sur la science harmonique, qui procède par glissements de subdivisions à l'infini, en opposition avec la musique exercée qui, d'essence spirituelle, hache, comme saint Georges hache le dragon, produisant alors la quinte, la quarte, l'octave, la seconde, le ton entier, le demi-ton chromatique, inharmonique, dans cela qui est jouable ou chantable. Ainsi la rose n'est pas violette (par procession insensible), mais la rose est rose et la violette violette.

... ce sera toujours la même rose et la même violette parce que dès l'origine elles ont *été très bonnes*, *Valde Bona*, et ne peuvent être meilleures. Elles peuvent seulement, rose ou violette, devenir mieux ce qu'elles sont.

Je suis obligé, faute de place, de m'arrêter à ce seul exemple, mais il vaut tout le livre. Ce qui vient après : *Discours aux catholiques de New-York*, *Propositions sur la justice*, *La physique de l'eucharistie*, *Du mal à la liberté*, *Cinq lettres à madame A. E. M.*, *Lettre sur Saint Joseph*, *Autre lettre sur Saint Joseph*, *Projet d'une église souterraine à New-York*, n'est que l'illustration de cette lutte de l'Ange contre l'infini haché par Saint Georges et arrêté par la croix et abominé des Grecs.

Je me dois de revenir sur un point déjà traité dans un numéro de la Revue de cette année. Disons que Claudel — puisqu'on y tient absolument — est un grand auteur catholique. Reste à savoir si son art, comme on le prétend, porte à l'édification. Il explore peut-être, convertit, instruit, émeut, bouleverse, fascine, mais je ne trouve pas qu'il parte à l'édification. Un art qui porte à l'édification ne peut être comme le sien qui forcément isole, fait une qualité à part. L'art de la piété doit être usuel. La statuaire saint-sulpicienne, — excessivement belle souvent, bien qu'on s'obstine à dire le contraire

— est usuelle : elle ne fait pas une qualité à part. Et elle porte à l'édification. Il y a pas en elle de colère, ni d'humour, ni d'insurrection contre le lieu commun. Dans Claudel, à côté de son puissant génie, à côté de beaucoup d'émotion et de beauté, il y a ceci et cela continuellement. Aussi cet art, faisant exception, gêne plutôt qu'il ne sert les formes d'une piété par exemple très nécessaire, comme celle que motive par tradition d'une époque médiate — charmante, pourquoi ne le dirions-nous pas ? — le culte de la petite sœur Thérèse. Claudel d'ailleurs en convient. Ce sont les esthètes et les architectes à intention qui n'en conviennent pas, s'obstinant à décontenancer ce qui dans l'usuel est acceptable. L'art roman, nous objectent-ils ! Eh bien l'art roman, d'abord, n'a rien de commun avec ce qu'ils font. Et puis l'art roman était usuel, parce que ses géométries, ses lions, ses licornes étaient usuels. Les simples ne voyaient et ne priaient qu'ainsi. Aujourd'hui ils voient en stéarine, en plâtre, et rose et bleu et violet tendre, et c'est encore sublime. Il y a seulement ceci que nous ne sommes plus naïfs ou moins naïfs. Mais je dirai que c'est tant mieux. La piété, dirait le Père Brown, n'a jamais été identifiée à la naïveté que par ceux qui ne la pratiquent pas, qui sont hors de cause.

Maintenant il faut que nous disions quelques mots sur l'impression que produit Claudel quand on le rencontre. Son visage est des plus étonnants à voir. Représentons-nous une lune légère, toute jeune, très douce, avec ces changements d'une face étonnamment humaine qui est celle qu'elle a quand vous la voyez qui court finement sur des arbres. Moustachue cependant, médiocrement, comme ferait un supplément de montagnes lui donnant un air d'officialité qu'elle a déjà, semble-t-il, quand passe un train, entre les meules, dans les campagnes.

Il arrive, rit, parle, passe, part. Il est comme un m'sieur du baromètre (ces hommes d'une horloge à Compiègne). Exactement ce format. On le voit s'asseoir, on le voit qui colle un timbre. Son parler est une bouillie fortifiante. Sa voix, dans la vie, est comme au sonore : elle ne se différencie pas. Il met un pardessus à noirs luisants revers de soie, descend en faisant craquer toute maison. Non le poids : le prestige. C'est un astre. Je ne puis le concevoir autrement qu'en fonction astro-

nomique, avec un tic tac d'en dessous qui prouve que c'est remonté, comme le monde, a une image, est fabriqué et remonté.

Au premier abord il semble dur, éliminatoire. Son plus haut caractère est la bonté, mot qu'il élimine, on le sait bien. Il est extrêmement attaché à ses amis, même s'il ne les voit pendant de longues années. Il est d'un dévouement indéfectible. Il est sensible et agile dans les étages du cœur comme un sansonnet sur une petite branche ; mais on ne le sait guère. En même temps il est majestueux, bruissant. L'ayant comparé à la lune — une lune pas du tout pour rire — il faut que je recommence cette comparaison du train. C'est ce fracas démesuré qu'il fait, qui est bienfaisant, qu'il produit sur les multitudes. C'est ainsi que sur la voie grandit une carrure qu'atténue la rotondité du chef, lequel sévère, pâle, moustachu, peut très bien déambuler tout seul, vous intimant d'implacables rappels.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

*
* *

HISTOIRE

LES ORIGINES DE L'EUROPE ET DE LA CIVILISATION EUROPÉENNE, par *Christopher Dawson,* traduit de l'anglais sous la direction et avec un avant-propos de *Louis Halphen* (Rieder).

La thèse de l'auteur est que, s'il n'y eut jamais d'unité politique européenne, il y eut une civilisation européenne, c'est-à-dire un ensemble de conceptions, d'ailleurs extrêmement multiple et hétérogène, qui, par-dessus les frontières intérieures et pendant plusieurs siècles, régna sur la totalité du continent ; qu'encore à l'heure actuelle et contrairement à ce qu'elles croient, les civilisations des diverses nations de l'Europe sont beaucoup plus déterminées par cette civilisation continentale que par les caractères particuliers et superficiels dont chacune l'a marquée. L'ouvrage consiste à recenser les composantes de cette civilisation-mère.

On sait gré à l'auteur de fixer longuement notre attention sur certaines de ces composantes dont l'enseignement ne souffle

pas mot. On conviendra que nos maîtres nous parlèrent peu de la part qui revient, dans nos civilisations actuelles d'Occident, à la conquête musulmane, au monde des Vikings, voire à l'Empire byzantin. L'influence de la tradition littéraire gréco-romaine est, elle, un lieu commun ; mais c'est ouvrir une vue nouvelle et suggestive de nous montrer qu'au culte de la rhétorique latine, à la vénération de Cicéron, est due l'institution du publiciste laïque, de l'homme de lettres qui s'adresse à un large public cultivé, type caractéristique de toute l'Europe et à peu près inconnu des autres civilisations. On aime aussi d'être invité à réfléchir que le nationalisme de l'Europe moderne est tout entier un héritage des Barbares, lesquels opposèrent les *Gentes* à l'*Imperium* et à l'*Ecclesia*. Mais ce qui frappe le plus dans le bilan de ces composantes, c'est la place prépondérante que l'auteur est conduit à donner au christianisme, soit qu'il montre l'empire de Charlemagne faisant œuvre européenne beaucoup moins par son caractère impérial que par son caractère religieux, soit que, dans une très belle page, il explique que la civilisation fut sauvée, en Occident, parce que le monde se tourna vers l'Eglise et non pas vers l'Etat, comme il fit en Orient, soit qu'il expose comment, après l'effondrement de l'Empire carolingien et de la centralisation administrative, l'Eglise, grâce à ses traditions de transcendance, maintint parmi les hommes et au-dessus de leurs égoïsmes individuels un sentiment d'intérêt général, qui forme encore l'essence de nos établissements. L'historien constate cette vérité, que sentaient des poètes comme Stendhal et Chateaubriand : l'Europe moderne est née du christianisme...

M. Dawson prend une conscience très légitime de l'opportunité de son ouvrage. « Chaque nation, observe-t-il fort justement, se réclame d'une indépendance de culture qu'elle n'a pas ; chacune considère son lot de tradition européenne comme son œuvre propre et originale, sans tenir compte du sol commun où a pris racine sa tradition individuelle. Cette erreur a trouvé sa revanche dans la guerre européenne qui a provoqué dans la vie de l'Europe un schisme beaucoup plus profond que toutes les guerres passées et l'on en constate aujourd'hui les conséquences dans les folles rivalités nationales qui menacent de ruiner l'économie de l'Europe entière. » D'où il conclut qu'il nous faut récrire notre histoire du point de vue européen.

C'est ce qu'il a fait. Nos professeurs de lycée voudront-ils, son livre à la main, révéler l'Europe à leur jeune auditoire ? Ou bien préféreront-ils, malgré leurs protestations, continuer à lui faire une âme uniquement nationale ?

JULIEN BENDA

*
* *

LE THÉATRE

COMME Il VOUS PLAIRA, au théâtre de l'Atelier et au théâtre des Champs-Élysées.

De tout le théâtre de Shakespeare, ce sont les grandes féeries poétiques qui offrent à un metteur en scène français les problèmes les plus difficiles. Ces merveilles hybrides où la chanson populaire se croise avec les concettis précieux, où l'ingénuité des contes de nourrice conduit aux subtilités les plus délicates, ces géniales fantaisies où l'auteur semble s'avancer sans savoir où il va, oubliant en chemin quelques-uns de ses personnages, obliquant vers une clairière parce que la lune y argente la rosée, rebroussant vers un village pour mener ses princesses voir danser des rustres, s'amusant à égarer les absurdes amoureux dans des labyrinthes de feuillage ; puis, lorsqu'il est temps de s'aller coucher, rassemblant tout son monde de ducs en exil, d'amazones déguisées, de bergers, de bouffons, mariant tous ceux qu'on peut marier, réconciliant, arrangeant tout, avec une désinvolture qui semble une moquerie mais où percent pourtant les plus ravissantes pointes de l'émotion : toutes ces richesses, tout ce désordre, quel défi à nos habitudes, à notre bon sens qui veut toujours savoir comment et pourquoi ! Et ces constants passages de la prose aux vers, du drame au lyrisme, du net au fondu, ces couplets qui partent tout à coup comme la voix d'un rossignol, comment essayer de rendre cela dans notre langue sans souplesse, qui hait plus que tout au monde la confusion des genres ?

La *Nuit des Rois* avait représenté dans la carrière de Copeau cet heureux instant où la spontanéité, la fraîcheur d'imagination, la joie de découvrir un monde nouveau balancent parfaitement le savoir technique. Le *Conte d'Hiver*, plus savamment orchestré, plus riche d'émotion humaine, avait marqué une évolution en profondeur, et le drame sous-jacent avait parfois recouvert de

ses harmonies graves le pipeau de l'idylle pastorale. Copeau rêvait de s'attaquer à *Comme il vous plaira ;* la fermeture du Vieux-Colombier vint l'en empêcher, et parmi tant d'autres regrets ce fut pour nous tous l'un des plus vifs. La scène française allait-elle encore longtemps être privée de tant de grâce, et le public qui renâcle devant la sèche nourriture dont on remplit sa mangeoire ignorerait-il toujours ce festin de fleurs ?

Nous voilà brusquement comblés, puisque c'est sur cette pièce que deux directeurs à la fois ont choisi d'exercer leur émulation. On peut le déplorer, car c'est tout Shakespeare que nous voudrions nous approprier ; et nous aurions préféré deux révélations de chefs-d'œuvre à deux révélations de mise en scène. Mais enfin acceptons ce qu'on nous donne : Copeau avec son entrain, sa justesse, sa lumière, montant avec des moyens de fortune un spectacle qui marque un brillant départ ; Barnowski avec sa grande expérience du théâtre allemand où l'on a la réputation de savoir ce que c'est qu'une pièce bien réglée, nous apportant plutôt un point d'arrivée. A l'atelier, la pièce est centrée sur le personnage de Jacques le Mélancolique ; aux Champs-Elysées c'est Rosalinde qui occupe toute la scène, grâce à la comédienne de grande classe que s'est révélée Annabella. La comparaison des deux styles, des costumes, des décors, des acteurs a défrayé pendant quinze jours les chroniques et les conversations. On a loué, on a blâmé, on a pris parti. Puis, si les préventions nationalistes nous en laissent le temps, on pourra, dans le calme, bénéficier de cette admirable leçon de théâtre en cherchant la raison de telle réussite plus parfaite, de tel trait qui porte ou ne porte pas, arracher quelques vérités durables à cette rivalité d'un moment.

Faut-il tout de suite en signaler une ? C'est que le caractère des deux spectacles, même dans cette pièce qui semble relever avant tout du metteur en scène, dépend en dernière analyse des deux textes. La traduction de Supervielle, qui est poète, retrouve par instant le coup d'aile shakespearien ; on décolle de terre, on part dans des échappées magiques ; on est transporté dans un univers poétique où l'invraisemblable paraît naturel, où l'amour devient émouvant, où l'on y croit (et les décors de Balthus ajoutent à cette impression féerique). Mais dès que le dialogue devrait se nouer, il manque de mordant et l'élément comique

est sacrifié. Au contraire Jules Delacre montre par sa version qu'il est d'abord homme de théâtre ; les répliques s'enchaînent ; les phrases ont quelque chose de vif qui appelle le mouvement ; et la fidélité du traducteur qui n'a pas reculé devant la difficulté des intermèdes bouffons s'est trouvée récompensée, puisque ces divertissements ont été l'un des agréments les plus savoureux du spectacle. Le premier acte et le tableau final en prennent une vie frémissante ; le charmant couple du fou et de la luronne Audrey acquiert sa pleine valeur. Toute l'invention déployée par Copeau comme par Barnowski, et elle est grande, reste colorée et comme secrètement déterminée par cette différence des deux textes. Qu'ils nous excusent de marquer notre première joie par cette considération intéressée. Dans leurs théories et leurs manifestes, les techniciens de la scène ont un peu cavalièrement réduit le rôle de la parole à celui de Cendrillon ; et la parole est bien aise de constater qu'elle est tout de même le clou de la fête.

JEAN SCHLUMBERGER



AS YOU LIKE IT.

Ce ne sont pas seulement les jeux de mots de Shakespeare qui peuvent être « intraduisibles en français ». Si certaines de ses œuvres parlent comme la musique un langage international et semblent avoir été conçues et réalisées pour toute l'humanité (à tout le moins toute l'humanité occidentale), d'autres sont de la quintessence d'Angleterre, impliquent une ambiance, un public, des acteurs anglais. *As you like it* est du nombre de ces pièces presque impossibles à expatrier et peut-être la plus inexpatriable de toutes, parce que la plus dépouillée d'action théâtrale, la plus libre dans le romanesque et la féerie, la plus liée à la forme originale, aux rythmes, cadences, alliances de mots du texte anglais. Les constantes ruptures de ton qui finissent par nous gêner n'existent pas en anglais pour des Anglais ; la gradation du bouffon au lyrique, de l'idyllique au philosophique y est ménagée par des nuances subtiles, mais familières à tout bon Britannique. Pensez à *Alice au pays des merveilles*. Il y a deux ans, on pouvait voir à Londres, au music-hall, une fantaisiste qui représentait la reine des fées douairière :

c'était un va-et-vient de grotesque et de poésie qu'aucun parterre autre qu'anglais n'aurait compris. Au surplus, si on conçoit bien l'*Avare* ou le *Malade Imaginaire* traduits, imagine-t-on une représentation de *Bérénice* en langue étrangère.

Ajoutez que *Comme il vous plaira* est une pastorale et que la pastorale, si charmante dans l'antiquité quand il s'agissait de bergers véritables, est devenue au XVIe siècle le choléra de la littérature, en se transformant en un poncif naturiste aussi périmé aujourd'hui, aussi insupportable que le poncif byronien. Cervantès, le Tasse ont achoppé dès qu'ils ont abordé le genre. Shakespeare, qui brise et sublimise tous les genres, qui de chroniques mélodramatiques tire ses Henri, son Richard III, qui de contes italiens tout secs tire un Roméo, a été vaincu par la pastorale. Il tire de ce genre faux tout ce qui est possible ; à chaque instant il donne un coup d'aile pour s'évader, mais il est retenu par la ficelle incassable.

Tout cela pour dire qu'*a priori* c'est une erreur de montrer *Comme il vous plaira* hors d'Angleterre, où, le plus souvent aujourd'hui, c'est sur un théâtre de verdure qu'on donne la pièce, avec toutes les complicités que procure une représentation en plein air.

A l'Atelier, Jacques Copeau s'est prodigué. On le retrouve à chaque instant, on jouit de la perfection d'un groupement, d'un silence, d'une trouvaille de détail. Le second acte est un chef-d'œuvre de présentation, malgré un décor trop sommaire. Tout se trouve ajusté à merveille, et la traduction de Jules Delacre est d'un homme de théâtre habile à saisir toute occasion de mouvement scénique. Ce qui fait défaut, c'est l'atmosphère de féerie lyrique, la magie de la forêt, la légèreté shakespearienne. Trop de lumière : cela manque de clair de lune.

Au Théâtre des Champs-Élysées, en dépit de la spontanéité et de la charmante vivacité d'Annabella, le spectacle est lourd. Comme il est dommage que M. Barnowski n'ait pas choisi une autre pièce, shakespearienne ou élisabéthaine, emplie de cruautés et de sexualité. Là les Allemands sont inimitables. Pourtant, grâce à la traduction de Supervielle, bien des scènes, celles du IIIe acte notamment, si monotones à l'Atelier, ont pris aux Champs-Élysées une plénitude et une sonorité vraiment shakespeariennes...

Et tout cas, deux très belles, très rares représentations, qui obligent à lever la tête vers le bel oiseau bleu que ni Copeau, ni Barnowski n'ont réussi à capturer. Mais c'est un enivrement déjà que d'avoir été admis à courir après lui, d'avoir à plusieurs moments espéré le saisir, de l'avoir vu se lever et fuir devant nous.

BENJAMIN CRÉMIEUX

LES ARTS

SUR LA MATIÈRE PICTURALE.

Trois textes viennent me rappeler que j'ai omis de réagir au pamphlet de M. Maurice Sachs « contre les peintres d'aujourd'hui » : une note spirituelle dans *Beaux-Arts*, un très bon article de Jean Labasque dans le dernier numéro d'*Esprit*, enfin une « lettre ouverte à André Lhote » de M. Sachs lui-même qui est déjà une réponse... à la réponse à M. Sachs que je n'ai pas écrite ! M. Sachs a l'impatience du néophyte, comme il en a le tranchant et le manque de mesure ; l'assurance avec laquelle il juge me déplaît, mais l'impatiente sollicitude dont il m'honore me flatte démesurément.

M. Jean Labasque ayant dit l'essentiel sur le sujet traité par M. Sachs, j'y renvoie mon lecteur ; je veux seulement noter ici quelques réflexions parmi celles que ce délire singulier de la matière a réveillées en moi.

Une des raisons qui rendent supportable ce réquisitoire, c'est qu'il signale dans la production picturale contemporaine, des insuffisances et des lâchetés dont on est étonné qu'elles n'aient pas été dénoncées plus tôt. Il faut en prendre son parti, le moment des règlements de comptes est arrivé. Le peintre qui profita si largement de la folie de spéculation des hommes d'après guerre, se verra de plus en plus accusé, à juste raison, de n'avoir pas mis à profit la confiance incroyable qui lui fut accordée, pour réaliser ou essayer de réaliser des œuvres visant à la grandeur. Ceux-là mêmes qui vécurent de cette lâcheté (et M. Sachs, qui dirigeait une importante galerie de New-York me pardonnera de le comprendre dans ces derniers), lucides maintenant et vertueux par excès de loisir, s'étonneront que des êtres qui semblaient voués au sublime, n'aient pas pensé une seule

fois, au cours de dix années de prospérité, à faire une œuvre invendable, je veux dire parfaite.

Nous allons être attaqués, et non plus par des Camille Mauclair, ce qui est sans importance, mais par des connaisseurs. Il faut souhaiter que ces derniers se rendent compte qu'un réquisitoire complet doit débuter par des considérations touchant le mépris de la vérité, trop souvent affiché par les artistes modernes. Vérité, humanité, me semblent des vertus plus rares et plus précieuses, plus capables de durer, que la matière même dont l'œuvre est faite. La matière est esprit, fort bien, mais non pas chez tous les peintres, même doués. On trouve la matière de Rembrandt dans beaucoup de tableaux de ses élèves, à ce point que l'attribution véritable serait souvent malaisée, parfois impossible, si l'on ne tenait pas compte de l'étincelle du génie, qui manque au disciple. D'autre part, des œuvres insuffisantes de matière (au sens physique indiqué par notre expert), comme certains portraits de Raphaël, ou d'Ingres, tous les Primitifs, Breughel et Jérôme Bosch, ces extraordinaires créateurs, sont cent fois plus émouvantes et plus prêtes à franchir les siècles que presque toutes les cuisines de Courbet. On peut même prétendre, devant les Van Eyck, Roger de la Pastoure, Memling ou Fouquet (le miniaturiste autant que le peintre), que la peinture aurait pu se passer du charme supplémentaire de la matière visiblement triturée.

Mais c'est chose faite, le goût de la chair est entré chez les serviteurs de l'esprit, l'honnêteté corporative exige que dorénavant on en tienne compte.

Ce ne sera pas avant d'avoir sacrifié à ce que la Tradition exige le plus impérieusement : la composition, le dessin expressif, le caractère, le style en un mot ; les valeurs, l'atmosphère, les rapports de tons *simples*, toutes choses que l'on ne trouve guère dans les œuvres des plus talentueux parmi les modernes cuisiniers de la matière picturale... (Corot, intellectuel et professeur à ses heures, avait établi ainsi la hiérarchie des valeurs picturales : la composition d'abord, les valeurs ensuite, et, en dernier lieu, la matière, l'exécution).

Les héros de la Tradition picturale moderne, je l'ai toujours dit, sont Rembrandt, le Titien, Tintoret. J'ai même affirmé que Rembrandt suffisait comme criterium éternel pour juger la pein-

ture. Je suis étonné que M. Sachs en possession de ce critérium, n'ait pas vu qu'une des plus prodigieuses réussites à ce point de vue avait été réalisée par Cézanne ; c'est ce qui fait de lui un héros digne d'entrer dans la légende. Il se trouve à la fois aussi métaphysicien qu'un primitif et aussi physique qu'un renaissant : équilibre sans pareil, qui n'a pas fini d'étonner le monde ! Mais cette connaissance de la technique totale, cette science de la matière, ne lui vinrent pas tout d'un coup, dès qu'il prit un pinceau. On dirait que son « tempérament », il aimait employer ce mot, ne joua à fond, et ne produisit ses plus grandes merveilles que lorsque son esthétique fut entièrement élaborée. On peut suivre cette lente naissance du peintre physique chez Franz Hals, le Titien, le Gréco, et même chez Renoir dont ce serait ignorer l'œuvre, et dont également, ce serait méconnaître l'effort que de ne pas reconnaître que certains de ses tableaux de jeunesse sont d'une insuffisance de matière, pour ne pas dire d'une laideur tactile regrettable.

Si l'on veut étudier la matière, on est forcé d'étudier le problème primordial de la durée, car, je crois, contrairement à certains amis dangereusement esclaves du « modernisme », qu'*on ne peut séparer en art la notion de qualité de la notion de durée*. Lorsque le Titien voulait amener ses toiles à leur degré de suprême achèvement, il les retirait d'une salle où elles séchaient depuis des années ; la première couche, cette couche sur laquelle s'hypnotisent les imbéciles partisans du premier jet, était arrivée au degré de dureté idéal qui permettait la retouche, la surcharge, la demi-pâte et le glacis. C'est grâce à ces précautions infinies, que nous ne connaissons d'ailleurs qu'en partie, que la merveilleuse matière que l'on admire au Prado, a pu parvenir jusqu'à nous sans altération, sans craquelures, et sans noircissement. En sera-t-il de même des peintures de Soutine, qui, je l'accorde, sont parmi les plus physiquement éloquentes de notre époque ? Je serai catégorique, et dirai : Non.

Soutine ne peint jamais sur des toiles neuves mais sur des toiles déjà peintes, dont beaucoup furent achetées au petit bonheur, chez des brocanteurs du quartier, au temps de sa misère, et d'autres à grands frais chez les antiquaires, au temps de sa splendeur. Certaines de ses œuvres recouvrent des tableaux, d'ailleurs fort honorables, de 1830, époque où presque

toutes les toiles renferment du bitume. Ce goût pour la toile déjà peinte, est chez lui presque maladif.

Une telle façon de procéder serait à la rigueur tolérable si elle n'impliquait pas, une fois sur deux, la destruction rapide de l'œuvre par les repentirs, ou les craquelures. On sait que des couleurs siccatives telles que le noir, le vert émeraude, les terres, craquent inévitablement lorsqu'elles recouvrent une partie moins siccative. On sait également qu'un *dessous* au bitume ne pardonne pas : il transparaît un jour ou l'autre. Une peinture moderne trop « géniale », où les vermillons et les bleus de Prusse, et dix autres couleurs ennemies voisinent et se mélangent, tend inévitablement au noircissement absolu. Dans ce cas, on peut penser qu'un métier plus pauvre parce que plus surveillé, s'il éblouit moins les contemporains, risque fort d'intéresser les amateurs dans un ou deux siècles.

Un problème intéressant à étudier, c'est cette question de la matière. Comment la définir? Il faudrait être à la fois physicien, philosophe et homme de goût pour y arriver. Gustave Moreau, chez qui la préoccupation des matières, comme il disait, était très grande, pensait que celles-ci étaient d'autant plus belles qu'elles se rapprochaient des matières précieuses : pierres, nacre, etc. Je n'ai pas besoin de signaler l'absurdité de cette conception. Il semblerait plutôt qu'une matière exerce sur les sens une fascination d'autant plus grande qu'elle se rapproche par la couleur, l'épaisseur, la diaphanéité ou la matité, des matières naturelles et peu nobles, mais terrestres, comme l'argile, la pierre, le bois, certaines moisissures même. En recommandant à ses élèves de prendre exemple sur les vieux murs, le Vinci ne pensait pas uniquement aux figures étranges qui s'y dessinent, mais aux subtiles beautés de la lèpre et du salpêtre. Il doit y avoir, entre la matière picturale et la réalité, dès rapports semblables à ceux qui existent entre la composition du tableau, le dessin des objets et les rythmes biologiques mis en lumière par la morphologie. Telle courbe est vraie, donc belle, parce qu'elle reproduit une courbe, chaînette ou spirale, correspondant à un phénomène naturel. Il faudrait également réfléchir sur l'influence qu'a la justesse des valeurs, chez Corot (par exemple), sur la qualité de la matière.

Quelle que soit l'opportunité des condamnations proférées

par M. Sachs, on doit les prendre en considération, ne serait-ce que parce qu'elles préludent à une révision des valeurs sensibles et sensorielles proposées par l'œuvre d'art. J'aurais vu, on l'imagine, avec plus de passion, le débat porté dans le domaine de l'humain, encore que tout se touche et qu'on puisse soutenir que celui qui aime l'homme aime la matière sa compagne. Pour moi le problème de la restauration de la peinture est le problème du retour à l'humain, non pas bien entendu tel que le propose M. Waldemar Georges, ce berger un peu fou, mais dans le sens où l'entendaient les Renaissants, qui furent justement les créateurs de la notion moderne de matière. Nous en reparlerons.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

REVUE DES REVUES

JOURNAL D'UN HOMME DE QUARANTE ANS

Dans *Europe,* du 15 Août au 15 Octobre, les trois premières parties du *Journal d'un homme de quarante ans* (qui sont plutôt des Mémoires qu'un journal) par Jean Guéhenno.

Pages extrêmement émouvantes par leur accent direct et l'évocation de tant de misères sans espoir. Une épigraphe de Webster : « Un homme est comme de la casse ; pour qu'il dégage son odeur, il faut le broyer » prend toute sa signification en les lisant. La seule lumière qui les baigne est celle des années d'enfance à la campagne, qui sont très belles. Puis c'est toute la misère de l'époque, la ville industrielle, l'incertitude du lendemain, le travail sans espoir, l'oppression et la révolte [1]. Un père qui ne résigne pas, qui possède et veut répandre parmi ses camarades le sentiment de la dignité, au prix s'il le faut des plus grands sacrifices, une mère toute différente et dont il faut citer, puisque nous sommes obligés de choisir, le portrait, qui dépasse de beaucoup celui d'un individu :

Il est des malheurs, comme des maladies, dont on ne relève pas. Ma mère avait peur. Peur de la faim. Non pas qu'effectivement il lui fallût craindre de manquer de pain. Car si nous vivions tout juste, nous vivions, et l'expérience eût plutôt dû la rassurer. C'était une peur atavique. Trop de générations derrière elle avaient vécu dans le tremblement. Elle tremblait comme elles avaient fait, et continuait de sentir à son cou cette corde de la nécessité qui pendant des siècles les avait étran-

1. Beaucoup de traits suggèrent un parallèle avec le beau roman de Louis Guilloux : *La maison du peuple.*

glées. La peur était dans la maison. Cela n'en faisait pas un enfer. Je n'y ai vu ni monstres ni fantômes. C'était quelque chose de pire, la misère consciente, et tout ce qui en résulte, le repliement sur soi, une docilité un peu honteuse, presque de la lâcheté, une obscure résignation dans laquelle s'anéantit la liberté, l'enchantement avilissant du malheur, toute cette basse vie sans lumière devenue naturelle et fatale, si bien que ma pauvre maman ne m'a jamais compris seulement quand plus tard je lui parlais d'une vie qui serait quelquefois au moins pour tous les hommes une fête. Son plaisir à elle, quand le travail ne pressait pas, c'était, sur le pas de la porte, d'entendre une voisine lui raconter, le panier ou la « toilette » au bras, de belles misères, et de pleurer de compagnie. Un quart d'heure, une demi-heure passait, sans qu'elle s'en rendît compte. Quel ravissement ! On s'attendrit sur les autres et sur soi-même, on laisse s'épandre sa pitié, on se courbe un peu plus, et on remercie le ciel de ne s'être pas trompé : l'ordre du monde est bien ce que l'on en pensait ; il se réalise par la misère et par la mort. Ce fut là ma première philosophie. J'ai passé ma vie à m'en corriger.

Presque tout est de cette qualité, surtout le récit du lock-out et des premières lectures. Notre seul regret est de voir ces souvenirs coupés — on passe brusquement de l'usine de F... à l'Ecole Normale supérieure, sans savoir comment. Pourtant une des analyses les plus justes est celle du jeune ouvrier devenu intellectuel, se sentant suspect à ses anciens camarades mais se refusant à faire autre chose que servir les siens.

JEAN GRENIER

*
* *

CELLE QUI ANNONCE LA NUIT

Présence a publié dans son numéro 3 ce beau poème d'Aldo Capasso, qu'a traduit Pierre Jean Jouve :

Et tu viens, toi nocturne créature.
Te voici dressée comme
Un serpent sur sa queue!
La blanche respiration des chairs
Et des courbes, me dit que la terre
Entière est recouverte par la nuit
Et gémit dans un atroce sommeil antique
Comme le prisonnier attendant le supplice.
C'est la nuit, toutes les voix des feuilles
Fermées au-dehors de la chaude tanière
Et faibles, c'est assez pour que tremble la chair
Heure profonde de la faute

Et durant des siècles la nuit
Est envoyée par un obscur dieu
Pour que l'homme et que la femme nus et forts
Accomplissent le rite des crimes épais.
Tu as une ombre sous le sein,
Tu as ton visage apeuré.
Ah sans péché est la statue de marbre
Etendue sur la tombe, mais moi je ne suis
Pas statue! Je suis boue et veines, danger courage,
Viens, je suis moi la nuit.

* * *

MEMENTO

ARTS ET MÉTIERS GRAPHIQUES (42) : *Couleur dans le Monde*, par Maurice Raynal ; *La publicité en* 1934.

L'ANNÉE POÉTIQUE (Avril) : *Poèmes* de Jean le Louet ; (Mai) : *Laudes sans artifice*, par Jean de Bosschère.

LE BON PLAISIR (Sept.) : *Peines d'amour perdues*, par Robert Kanters.

CAHIERS DU SUD (Août-Septembre) : *Epître aux solitaires*, par G. Ribemont-Dessaignes ; *Chestov et Kierkegaard*, par B. Fondane ; (Octobre) : *James Joyce*, par A. Petitjean ; *Guérir de la mort*, par Jean Cassou.

EURYDICE (Juillet) : *Arion*, de Paul Valéry ; (Octobre) : *Poèmes* de Maurice du Plessys et de Maurice Chevrier.

EXPRESSIONS (Juillet) : *Norman Douglas*, par Pierre d'Exideuil.

LE JOURNAL DES POÈTES (14 Août) : *La Passion*, par Raymond Datheil ; Poèmes de J. Bousquet ; (22 Sept.) : *L'évolution de T. S. Eliot*, par Ch. Moncheur.

LA LIGNE DE CŒUR (IV) : *Le scandale de l'intelligence*, par Julien Lanoë.

LES MARGES (10 Octobre) : *Aspects du théâtre*, par Claude Berton ; *Solitudes* par M. Mardelle.

MARSYAS (Juillet) : *Le désir et l'expression*, par S. A. Peyre.

MERCURE DE FRANCE (15 Sept.) : *Madame Lafarge et la lutte contre les évidences*, par Jules de Gaultier.

LES PRIMAIRES (Octobre) : *Souvenirs de ma vie militaire*, de Maurice Fombeure.

LA REVUE DE PARIS (Sept-Octobre) : *Pauline*, par Jacques Chardonne.

REVUE PHILOSOPHIQUE (Sept.-Oct.) : *De l'analyse des produits de la pensée*, par E. Meyerson ; *Le « Rimbaud » de B. Fondane*, par Jean Wahl.

REVUE DE SYNTHÈSE, juin 1934. — *De* 1892 *à* 1933. *Examen de Conscience d'une histoire et d'un historien*, par Lucien Febvre.

LA REVUE UNIVERSELLE (1er Août) : *Le Poème du Rhône*, par A. Thibaudet ; (1er Octobre) : *Anatole France, dix ans après*, par A. Thibaudet.

REVUE DES VIVANTS (Août) : *Sur des thèmes shakespeariens*, par René Lalou ; *contes fantastiques* de Jules Supervielle, Marcel Aymé, Francis de Miomandre, Jean Cassou, Franz Hellens, Maurice Renard.

* * *

CORRESPONDANCE

M. H. le Savoureux répond à M. Mourgue, dont on a lu la lettre dans notre dernier numéro :

Je crois inutile de montrer au lecteur que M. Mourgue, dans sa lettre, ne discute nullement la thèse bergsonienne de l'aphasie, laquelle était tout le sujet de mon article. Il se borne à envisager « les grands progrès » apportés depuis une vingtaine d'années dans l'étude des problèmes soulevés par cette affection. Ces progrès, eux, confirmeraient les thèses bergsoniennes.

En quoi consisteraient ces progrès ? Essentiellement en ceci que des auteurs, plus philosophes que cliniciens, plus pyschologues qu'anatomistes, estiment que « les troubles aphasiques ne sont qu'en apparence des troubles du langage » et ne sauraient être compris « qu'en fonction de la personnalité totale et en particulier de la sphère instinctive et affective ». Le lecteur jugera si voir dans l'aphasie son seul aspect psychologique, en évitant ainsi tout contrôle anatomique, et profiter de cette position pour édifier de pures constructions théoriques, passablement éloignées des faits, constitue un « grand progrès » scientifique.

Prenons un des exemples qu'invoque M. Mourgue : l'analyse du langage par M. Head, empruntée aux divisions grammaticales des linguistes. Cette analyse, si suggestive et neuve qu'elle soit, est une œuvre purement descriptive, à laquelle manque la contre-partie anatomique ; elle est, en outre, loin de se montrer toujours d'accord avec la clinique et n'est, par suite, nullement reçue sans réserve par les neurologues ni même les psychologues. Prenons encore les « schémas posturaux » de Head, le « sens géométrique » de Van Woerkom, dont les perturbations, selon ces auteurs, interviendraient dans les troubles du langage. Ces conceptions ne correspondent à aucune localisation cérébrale. Elles ne constituent que des essais d'analyse plus précise du mécanisme psychologique du langage, ne s'appuient en rien sur l'anatomie des lésions de l'aphasie.

Par quoi, d'ailleurs, ces conceptions sont-elles « bergsoniennes » ? Par leurs analogies avec le « schème moteur ». Or, en concédant à M. Mourgue que ces analogies ne soient pas seulement verbales, nous croyons avoir montré que M. Bergson n'est aucunement l'auteur de la conception motrice et dynamique des phénomènes mentaux. Rappelons que nous croyons aussi avoir établi que la thèse du schème moteur ne rend point compte des faits cliniques capitaux qu'elle prétend expliquer.

M. Mourgue a parfaitement raison de soutenir que de grands progrès ont été accomplis, ces dernières années, dans l'étude de l'aphasie. Seulement ils l'ont été par une catégorie d'auteurs tout autre que celle à laquelle il se plait à limiter son information. Ils l'ont été par les anatomo-cliniciens, comme c'était à prévoir, la question de l'aphasie n'étant nullement d'ordre purement psychologique, *mais anatomique et clinique, c'est-à-dire avant tout topographique et psycho-physiologique.* Nous croyons être d'accord avec tous les neurologues en reconnaissant que les travaux anatomiques de Campbell, de C. et O. Vogt, de Brodmann, de von Economfo, de Koskinas, etc., que les expériences physiologiques de Pawlow, que les mémoires de Henschen,

que les recherches de Charles Foix et de J. Lhermitte et de tous ceux qui surent, par de nombreuses observations cliniques *avec preuves anatomiques à l'appui*, donner une nouvelle valeur aux localisations cérébrales, constituent, pour l'objet qui nous occupe, des progrès autrement réels que les doctrines purement psychologiques, seules retenues par M. Mourgue. Or, ces travaux *ne doivent rien au bergsonisme et ne lui apportent rien*.

M. Mourgue nous apprend que c'est contre un médecin, contre Lichtheim et ses *a priori* relatifs à l'aphasie, que s'est élevé, au nom de l'expérience, le philosophe Bergson. Il parait ignorer que les médecins n'ont point attendu M. Bergson pour signifier au célèbre neurologue l'arbitraire de ses théories ; que d'ailleurs celui-ci l'a, pour une grande partie, reconnu de lui-même. Au reste, les noms de Gilbert Ballet et de Déjerine suffiraient à prouver que, pour réagir contre l'abus de l'abstraction en matière d'aphasie, les médecins n'ont nullement eu besoin du secours des philosophes.

Nous avions reproché à M. Bergson d'imposer l'anonymat à ses adversaires. L'adversaire, nous dit M. Mourgue, est Lichtheim. Cette réponse ne vaudrait tout au plus, comme nous venons de le montrer, que pour la critique de M. Bergson visant l'abus de schémas arbitraires. Mais l'auteur de *Matière et Mémoire* a prêté gratuitement à la partie adverse bien d'autres propositions erronées ou absurdes dont Lichteim ne s'est jamais rendu coupable. Notre reproche reste donc intact.

Enfin le lecteur appréciera l'affirmation de M. Mourgue déclarant que la théorie de l'aphasie ne figure qu'un « détail » dans *Matière et Mémoire*, alors que c'est par elle que M. Bergson prétend apporter la vérification de toutes ses hypothèses relatives au rapport de l'esprit et du corps, par elle qu'il prétend battre le parallélisme sur son propre terrain, bref alors qu'elle est tout simplement le fondement de toute la prétention scientifique de l'ouvrage. Au demeurant, M. Mourgue s'expliquera sur ce point avec M. Bergson.

Nous remercions M. Mourgue d'avoir, à l'occasion de notre article, précisé le point de vue des bergsoniens. Sa lettre nous confirme dans notre conclusion selon laquelle l'autorité du bergsonisme repose en grande part sur le malentendu qui consiste à confondre la preuve *au sens des biologistes* et la preuve *au sens des métaphysiciens*, en conférant à l'une et à l'autre la même valeur.

Dans une ancienne étude, M. Mourgue a cité pour la louer cette formule : « Rien ne retirera du tissu de la science les fils d'or que la main du philosophe y a introduits ».

Moins pessimistes, nous sommes quelques-uns à espérer que, malgré ce qu'ils ont de brillant, les fils du philosophe cesseront bien un jour d'entraver la marche de la science.

H. LE SAVOUREUX

*
* *

Nous recevons, trop tard pour pouvoir les donner ce mois-ci, trois textes relatifs à l'article d'Albert Thibaudet sur le « Plan du 9 Juillet ». Nos lecteurs le trouveront dans la N. R. F. *du 1er Décembre.*

L'AIR DU MOIS

ÉLECTIONS AU VILLAGE

On s'en doutait un peu que Paris, une fois de plus, prenait sa propre nervosité pour celle de la France entière. Les élections cantonales ont montré que les ruraux persistent à mettre leur espoir dans les ajustements, et que l'inquiétude les ramène plus serrés sur leurs positions traditionnelles. Cette petite commune du Calvados n'est sans doute pas un baromètre extrêmement sensible ; mais enfin, depuis un an, la sécheresse et la mévente l'éprouvent assez rudement. Il y a des ouvriers agricoles qui ne trouvent plus de travail ; il y a des fermiers qui s'endettent ; on a vu des saisies de bestiaux. Comment, dans ce marasme, les soixante électeurs inscrits allaient-ils réagir en face de trois candidats, tous inconnus personnellement de la plupart des habitants : un jeune châtelain, propriétaire de haras, un socialiste S. F. I. O., un communiste ?

Comme la loi exige que trois conseillers municipaux veillent sans cesse sur la boîte de sapin qu'on appelle urne, on s'est, entre collègues, réparti les heures de présence. Cela fait encore, pour chacun, beaucoup de minutes à tuer entre les quatre murs de la petite mairie. Un peu d'animation avant et après la messe. L'après-midi ne se traîne que grâce à d'innombrables parties de dominos. Enfin six heures. Le maire ouvre la boîte et compte les enveloppes : quarante-cinq. Puis à mesure qu'il lit les bulletins, les deux assesseurs, comme des petits garçons qui apprennent à écrire, tracent, sur des formulaires, des lignes de bâtons. La première colonne se remplit ; vingt, trente, quarante... Jusqu'au dernier moment l'on peut se demander si un chômeur, si un fermier saisi n'aura pas voulu manifester sa colère. Non, quarante-cinq. La commune se sent réconfortée à constater qu'elle n'héberge pas d'énergumènes.

Un ironiste aurait beau jeu à dire : « Parbleu ! lorsque l'éta-

ble est en feu, chacun sait que les bestiaux se précipitent vers leur coin de litière et périssent, brûlés vifs, plutôt que de se laisser pousser dehors ». Mais par bonheur pour nous autres campagnards, les ironistes ignorent tout des bestiaux.

J. S.

LA RÉCOLTE EST ABONDANTE

« La récolte de l'orge est abondante, et le pain renchérit toujours. Oui, Madame, il y a là quelque chose d'incompréhensible. »

(Lettre de Mme de Maintenon à la Princesse des Ursins, 2 septembre 1709).

EN MARGE D'UN RÉGICIDE

Réflexion d'un chef de parti, le soir du 9 octobre, en terminant son article d'indignation contre l'acte de Kalemen :

« J'ai tout de même un certain toupet d'écrire des choses comme cela, moi qui, encore le 6 février, prêchais l'assassinat de Daladier... Moi qui ai fait assassiner Jaurès... »

■

Aparté d'un républicain, également indigné :

« Nous avons fait la même chose avec Louis XVI... Seulement nous l'avons fait légalement ».

■

« La liberté ou la mort. »

Autre devise, à quoi personne ne pense, que pourraient adopter les serfs de Mussolini, bien résolus à ne point risquer leur peau pour modifier leur sort :

« Ni la liberté ni la mort. »

■

Daladier a débarqué Chiappe pour plaire à un parti. Doumergue débarque le préfet de Marseille pour plaire à un autre.

Qu'est-ce qui a dit que la politique des Républiques manque de continuité ?

*

Dictionnaire de l'an 2000.

AGORAPHILIE. — Amour de la place publique. Contraire d'*agoraphobie*.

Mot créé en 1934, à l'occasion du ministère Doumergue, qui, par la plupart de ses actes, montrait sa sympathie pour la rue.

*

Lectures d'Éleuthère.

Du *Jules César* de Shakespeare, acte II, scène I.

Brutus. — C'est contre l'esprit de César que nous nous dressons, Caïus Cassius. Dans l'esprit de César il n'y a pas de sang. Oh ! que ne pouvons-nous frapper l'esprit de César sans frapper César ! Hélas ! César doit saigner.

JULIEN BENDA

ANNABELLA AU THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

La presse française, ou plus exactement parisienne, qui, à quelques exceptions près, est inculte, a cru devoir se montrer féroce pour le spectacle de Victor Barnowski.

Il faut qne l'on se rende compte une fois pour toutes, qu'au point de vue théâtral, pictural et littéraire, la presse en France *ne compte plus*. J'y reviendrai ; pour l'instant je ne veux que dire l'intense, la merveilleuse impression de charme, de justesse, de naturel, de spontanéité, de vie et de vérité enfin, que m'a donnée le jeu d'Annabella. Il y a là un ensemble de qualités, qui toutes convergent vers une note unique ; et cette note est celle rêvée par Shakespeare lui-même dans sa forêt de fantaisie.

Il y a encore dans le spectacle de Barnowski un autre élément rare et curieux : ce sont les costumes et surtout les décors de Balthus, dont la presse dans son ensemble n'a pas parlé ou a parlé de façon abjecte, parce que tout ce qui est profond, distingué, supérieur, lui échappe par principe, et parce qu'elle a perdu depuis longtemps toute commune mesure avec l'insolite et avec la poésie.

Toutes les forêts de Balthus dans ce spectacle sont profondes, mystérieuses, pleines d'une sombre grandeur. A la différence des autres forêts de théâtre, elles contiennent des ténèbres, et un rythme qui parle à l'âme : derrière les arbres et les lumières de la nature, elles évoquent des cris, des paroles, des sons ; elles sont toutes des conceptions imaginaires, où souffle l'esprit.

ANTONIN ARTAUD

CHIENS ÉCRASÉS

Un homme, âgé de vingt-huit ans, avec des joues creuses et des tas de cheveux, décide de se jeter d'un septième afin de se donner la mort. Une maison lui plaît beaucoup, d'où plonger. Des ouvriers s'y affairent. Ils viennent de la finir. Elle porte, à son toit, des bouquets, un drapeau. Le désespéré, qui est, naturellement, licencié-ès-lettres, redoute que l'entrée du chantier ne lui soit interdite. Il rencontre un ancien copain qui, pour la dernière fois, lui prête vingt francs. Il va s'acheter une blouse blanche de maçon et, fier, après cette prise d'habit, comme un Saint-Cyrien, comme une trappistine, et tout gonflé d'importance artisanale, il pénètre dans l'immeuble, atteint le dernier étage et s'envoie en bas, juste, d'ailleurs, sur le confin de deux circonscriptions policières.

Un géomètre, âgé de trente-deux ans, demande à sa fille, qui fréquente le lycée, une faveur. Mais l'équipement des lycéennes, et de toutes les femmes, ne comporte plus de faveurs. La petite court en acheter un mètre cinquante chez la mercière. Le géomètre, ayant reçu la faveur des mains de sa fille, gagne sa chambre et attache une extrémité de la faveur au dossier d'une chaise. Il noue, à son cou, l'autre extrémité, fignole des ganses, une rosette, harmonise les brins pendants. Ainsi lié, fixé, le brave homme sort son canif et se tranche, comme il peut, la carotide.

AUDIBERTI

LA PATAPHYSIQUE DU MOIS.

L'astronomie nous apporte deux nouvelles rassurantes : la température du Soleil, d'après des astronomes de Greenwich, serait d'un millier de degrés environ supérieure à ce qu'on croyait ; et la tache qu'on avait vue sur la ceinture de Jupiter n'est qu'un lointain astéroïde. Ainsi, les neuf sbires de Zeus restent neuf. Lui, notre Eon, continue à faire le dixième, depuis qu'on a oublié que neuf veut dire nouveau, dans la plupart des langues indo-européennes, neuf étant une somme et un commencement, et non dix, en principe. Le diplogène fait toujours parler de lui ; le Dr Faustroll, qui a déjà signalé la novicité de l'eau ordinaire, dont une seule goutte suffit à troubler la limpidité de l'absinthe, attire notre attention sur le danger accru de l'eau qui, au café, a séjourné trop longtemps dans une carafe. L'évaporation lente amène en effet une sen-

sible concentration en eau lourde (Tucholski) ; et, même diluée, l'eau lourde entrave sérieusement le développement des organismes vivants ; un peu plus de diplogène, et certains vers plats meurent couverts de moisissures (Barnes et Meyer). Ce serait aussi dangereux de prendre à la lettre les vertus de l'urine de femme enceinte, sous prétexte de son action masculinisante, si l'on est de sexe indécis, sur l'autorité de M. E. Guénot, et du Dr. Warschavsky de Kharkow : mieux boire son pernod pur. Lourde ou légère, l'eau n'est pas l'Eau passive des métaphysiciens ; le Dr Faustroll a déjà expérimenté sa nature globulaire, sa dureté élastique lorsqu'elle se divise sur une feuille de chou ; et M. Camille Vallaux déclare que « la masse océanique tout entière obéit à des lois qui font sentir leur action de la surface aux plus grands fonds ». Et pourquoi le nageur se sent-il mieux « soutenu » en eau profonde ? Et qu'est-ce que les poissons pensent de l'air ? Ne le perçoivent-ils pas, sous formes de bulles, comme un corps globulaire, résistant, à division sphérique — bref exactement comme le ciron de Faustroll percevait l'eau, sauf que le solide *air* a une tendance à s'élever au « ciel » — qui est un firmament élastique, *par absence d'eau*, pour le poisson ; ce qui justifie les Anciens de parler d'un firmament solide — *par absence d'air*, pour nous. Et pendant ce temps, l'armée italienne, sous la conduite du Professeur Fermi, a envahi la case 93 des Eléments Simples ; il est question d'y apposer l'étiquette *Mussolinium*. Les rayons cosmiques continuent à démanger le crâne des savants, et le Principe d'indétermination à un instant donné leur ronge le cœur.

RENÉ DAUMAL

OCTOBRE

Nous dépassons un homme triste, aux énormes moustaches frisées, qui tire par la corde une vache noire, armée d'une seule corne tordue. Puis un vieux ménage, qui pousse six moutons, marqués au front d'indigo. Derrière nous, toute une famille les rejoint, les enfants en dimanche, la mère noiraude, sèche, un panier à chaque bras, et le père un bâton à chaque épaule pour porter un lourd cabas dans son dos. Tout de suite on les entend causer : les vaches ne sont pas redescendues belles de la montagne : juin et juillet se sont trouvés trop secs...

C'est une de ces foires du début d'octobre où les cours s'établissent. On a imaginé d'en faire une foire-concours : c'est-à-dire qu'on remet des primes aux acheteurs, — au bout de trois

mois, pour être assuré qu'ils ont acheté pour de bon. Ils parlent de cette nouveauté, et naturellement, ils se donnent l'air de ne pas en penser grand'chose.

D'après les marchands, les génisses se vendraient un peu mieux ; — on a tué tant de bêtes qu'il n'y en a plus. Les bœufs ne sont guère demandés : les nourrir tout l'hiver, pour ne les faire travailler qu'au printemps...

Passe, se bousculant, un troupeau de bêtes couleur de marron d'Inde, frisées comme si elles sortaient de l'eau. Les plus turbulentes, on les a gênées d'une corde qui leur lie la jambe à une corne et les force de courir la tête de côté, tirée vers le bas. Elles essaient encore de s'écarter, de piquer un galop ; mais les toucheurs les rattrapent, les ramènent à grands coups de trique. Sans intervenir, quasi sans voir, à des lieues de ce train, le marchand va. Campé sur un tertre, comme pour inspecter les arrivages, un autre marchand : même feutre havane, même face cuite et gonflée, d'un rose lourd, même corps puissant, en blouse noire, et pantalon rayé, mêmes souliers bruns de sport et même bâton à poignée de cuir ; surtout même façon de s'assurer sur son importance, son opulence. Celui-ci, de son piédestal, considère sévèrement le défilé, sans prêter attention à deux paysans, un vieux, un jeune, attendant à ses côtés qu'il s'intéresse à eux.

— Les génisses, dit le père de famille derrière moi, elles sont en hausse quand ils en ont à vendre. Et quand ils ont à en acheter, elles sont en baisse. C'est ça, ces négociants !

De la route en contre-bas monte le ronflement scandé du rouleau, et des appels d'autos, et tout un fracas de circulation. On entre dans la zone de la civilisation mécanique, où l'arrière-saison semble aujourd'hui ramener la civilisation rurale, en faisant refluer la montagne vers les bourgs.

HENRI POURRAT

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « la Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant sa parution, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille : valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrage d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe.

La Bourse vient de vivre un des mois les plus mauvais qu'elle ait connus au cours de ces quatre années de crise. Et ce qu'il y a de singulier dans cette constatation déplorable c'est que rien de particulièrement inquiétant ne s'est produit pendant ce premier mois d'automne.

Sur le plan international, la situation n'est pas brillante certes, mais elle est loin d'être aussi chargée d'inquiétude qu'au lendemain de l'assassinat du Chancelier Dollfus ou aux dernières heures d'agonie du Maréchal Hindenburg. Des grèves éclatent un peu partout dans le monde ; des crises ministérielles ajoutent encore au malaise général, mais tout cela fait partie du scénario ordinaire des périodes troublées et des malaises économiques. Rien donc, dans ces manifestations ne justifie le découragement qui se manifeste sur toutes les places financières du monde.

Au point de vue intérieur, la conjoncture est également exempte de faits susceptibles de provoquer l'affolement général. Les récents discours du Président Doumergue ont été, au contraire, plutôt rassurants. Le Gouvernement travaille à remettre de l'ordre dans la maison France et il faut lui donner le temps d'obtenir des résultats, a dit le sage de Tournefeuille. Il serait donc vain de compter sur un coup de baguette magique pour redresser une situation qui paraissait désespérée il y a un peu plus de sept mois.

Pour le moment, contentons-nous de constater que le budget de 1935 s'annonce sous les plus favorables auspices et faisons crédit au Ministère d'Union Nationale pour l'avenir. Les nouvelles encourageantes et les résultats tangibles viendront à leur heure.

Quant à la crise économique, elle évolue lentement mais dans le sens positif, et si l'on veut bien examiner attentivement les faits et les chiffres, on constatera que peu à peu l'équilibre tend à se rétablir entre la production et la consommation malgré les secousses inévitables qui agitent encore les grands marchés de matières premières et maintiennent les prix à des niveaux peu rémunérateurs.

A quelles causes faut-il donc attribuer l'extraordinaire malaise qui s'est emparé de toutes les grandes places financières ? Il faut en chercher l'origine première dans la longueur de la crise et dans la nécessité de réaliser qui

s'empare, de proche en proche, de tous ceux qui ont des échéances à faire ou des liquidations à payer. Il faut également incriminer les pêcheurs en eau trouble qui profitent de ces circonstances pour accentuer la tendance et encaisser des différences d'autant plus faciles à obtenir que la contre-partie acheteur est inexistante.

Voilà les véritables facteurs de baisse de la période actuelle. Mais que le baissiers prennent garde, ils jouent un jeu extrêmement dangereux, cas l'opinion conserve toute sa confiance dans le franc comme dans la politique si nette et si ferme du ministère Doumergue qui recueille à la Bourse des suffrages de plus en plus nombreux. Le jour, qui n'est peut-être pas très éloigné, où un revirement se produira, les pertes seront sévères pour tous ceux qui auront misé sur les tableaux de la dévaluation et du désordre.

Les capitalistes, qui n'ont pas oublié les leçons du passé et qui savent que tôt ou tard la raison finit toujours par triompher, ont actuellement une excellente occasion de mettre en portefeuille de bons titres qui auront bientôt d'éclatantes revanches. Il en a été ainsi en 1926 lorsque tout le monde délaissait les bonnes valeurs industrielles françaises dont les cours triplèrent et quadruplèrent en moins de trois ans. Il en fût également de même en 1932 pour les valeurs de *Mines d'Or*. J'en conseillais alors l'achat avec insistance, mais je ne fus malheureusement entendu que par quelques-uns.

Je renouvelle aujourd'hui mon conseil. Toutefois, que les retardataires se rassurent, je ne dirigerai leurs placements que vers les entreprises qui ont encore devant elles une belle marge de hausse et je négligerai sciemment les titres qui ont dès maintenant atteint des niveaux qu'il leur serait dangereux de dépasser.

André Ply,
de la Banque de l'Union Industrielle Française

N. B. — Ceux de mes lecteurs qui seraient intéressés par une excellente valeur canadienne donnant un rendement, au cours actuel, de 5 1/2 %, peuvent me demander des précisions que je serais heureux de leur communiquer.

PETIT COURRIER

Abonné, Perpignan. — Il est bien évident qu'une augmentation de capital de Pernod enlèverait au titre son principal attrait : le rendement.

Il convient d'accueillir les bruits mis en circulation avec la plus grande réserve, le capital s'élève déjà à 45 millions.

Marcel T., Louviers. — Les charbonnages et les valeurs de cuivre ont été fort instables au début de ce mois.

Je répondrai à toutes vos questions lorsque vous m'aurez indiqué votre adresse exacte.

R. P.

16 PAGES – 75 CENTIMES

MARIANNE

[G]RAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN, PARIS VII[e]

DIRECTEUR : EMMANUEL BERL

[PU]BLIÉ

VIEILLE FRANCE

roman par ROGER MARTIN DU GARD

LONDRES

par PAUL MORAND

LA CHATTE

roman de COLETTE

CHANTIERS AMÉRICAINS

d'ANDRE MAUROIS

PARIS SECRET

roman de TRISTAN BERNARD

LA LUMIÈRE NOIRE

roman de FRANCIS CARCO

FRANCE-LA-DOULCE

par PAUL MORAND

LE LOCATAIRE

roman de GEORGES SIMENON

LA FOIRE AUX GARÇONS

roman inédit de PHILIPPE HERIAT

ANNÉES D'ESPÉRANCE

roman de JACQUES DE LACRETELLE

[PUB]LIE

DUO

roman de COLETTE

[L]ES MÉMOIRES D'UN TRICHEUR

roman inédit de SACHA GUITRY

PUBLIERA

UN ROMAN INÉDIT

de TRISTAN BERNARD

UN ROMAN INÉDIT

d'ERICH MARIA REMARQUE

R. P.

nrf **NOUVEAUTÉS**

MICHEL MATVEEV

LES TRAQUÉS

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE **15**

EXTRAITS DE PRESSE (IV)

Livre poignant, un des plus extraordinaires documents qui aient é écrits depuis les quinze dernières années. Aucune littérature, ma l'âcreté caractéristique que donne le contact avec une réalité si affreu que celui qui l'a vécue n'arrive pas, après dix ans passés, à s'habitu à elle.

« *Meuse* », Liège, 5-6-3

Livre d'un dépouillement presque complet, sans artifice de sty sans rhétorique : un homme raconte d'une voix un peu rauque les te reurs qui furent siennes. C'est la sincérité, l'élan du cœur qui empor tout et fait de ce récit une grande œuvre.

A.-« *Effort* », 9-6-3

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ce livre indiciblement po gnant, c'est l'atmosphère que l'auteur crée d'emblée, dès les premièr lignes et qu'il maintient jusqu'au bout, sans une seule défaillance cette atmosphère dense, opaque, presque irrespirable, dans laquelle l humains s'étranglent, halètent et étouffent en silence, cette grisaille s laquelle le sang ressort plus gluant, plus sinistre ; ce sous-sol de la v où le tragique est devenu le quotidien.

JULIETTE PARY, *Cahiers Juifs*, 1-7-

Son art du récit, pour secret et caché qu'il soit, n'en est pas moi extrêmement raffiné. Ces événements vrais qui se succèdent sont y regarder de près noués par une subtile et créatrice intelligence.

RENÉ TRINTZIUS, *Nouvelles littéraires*, 14-7-3

... Le début est, par exemple, d'une puissance et d'une sobriété impre sionnantes. Il s'agit d'une scène de pogrom. Ce récit me rappelle la de cription par Dreiser d'un lynchage aux États-Unis.

LÉON-PIERRE-QUINT, *Revue de France*, 1-9-3

En lisant « Les Traqués », nous sentons la réalité des abîmes infe naux. C'est pourquoi il serait difficile d'oublier ce livre.

OLGA KATUNAL, *Univers Israélite*, 14-9-3

Ce livre sonne comme un poème venu des profondeurs de la douleu comme une chanson du peuple...

La force d'expression, la simplicité, la plastique et surtout le rythm dans lequel Matveev a raconté toutes ces péripéties le placent au pr mier rang des conteurs de la dernière génération.

JOZEF WITTLIN, *Viadomisci Literackie, Varsovie*, 7-10-3

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAI**

R. F.